



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE
N° 52
JANVIER 1910 (1)

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

ABONNEMENT

UN AN { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . 16 FR.

Compliments adressés
de la

CARNINE LEFRANCO

LE JOUR DE L'AN

« Un tas de pauvres qui donnent à un tas de mendiants. » Telle est encore la meilleure définition des étrennes. Mais comment nous soustraire à un usage immémorial qui nous cause des dépenses exagérées, à la minute fatale où nous nous apercevons que nous avons une année de plus... ou une année de moins en perspective ?

Sans compter que ce jour néfaste est le plus souvent accompagné de gel, de neige, de pluie ou de vent. Les statistiques météorologiques rappellent que le jour de l'an le plus froid du siècle passé fut le 1^{er} janvier 1833.

Un dessin de Victor Adam, publié à cette date dans le *Charivari*, nous montre les Parisiens devant le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, qui, comme étrennes aux Parisiens, indiquait seize degrés au-dessous de zéro.

La chaleur des souhaits combat, il est vrai, les rigueurs de la température. Comment se soustraire à un usage qui remonte aux premiers temps de Rome, alors que le roi sabin Tatius, au dire des chroniques, recevait, le premier jour de l'année, la verveine du Bois Sacré de la Déesse Strenice; époque où, dès la plus haute antiquité, on échangeait des cadeaux, des Dieux de bois ou d'argent, gâteaux de miel, pièces de monnaie ou fétiches, accompagnés des plus tendres souhaits. Il est à noter qu'à Rome, c'était les petites gens qui offraient aux grands, et surtout à l'Empereur, des étrennes qui étaient obligatoires.

Le premier jour de l'an n'a pas toujours été le 1^{er} janvier.



Dessin de Victor ADAM, *Charivari* du 1^{er} janvier 1833.

Romulus avait fait commencer l'année, à Rome, le 1^{er} mars; César reprit, après Numa, la date du 1^{er} janvier. Charlemagne fixait le premier jour de l'an au 1^{er} mars.

Le Christianisme essaya de proscrire les étrennes, souvenir d'un culte abominable. L'anathème et l'excommunication étaient prononcés contre ceux qui célébraient encore les calendes de janvier par des danses, des mascarades et des cadeaux. Aux fêtes payennes, on substitua des réunions, à l'époque de Pâques; c'était, en effet, Pâques qui, jusqu'au milieu du xvi^e siècle, marquait le premier jour de l'année.

Charles IX restitua au 1^{er} janvier l'honneur d'ouvrir le cycle des 365 jours.

Et depuis, grands et petits ont toujours offert les étrennes consacrées; sous Louis XIV, les maîtresses et les favorites en recevaient de magnifiques; c'était pour les gens de cour une façon de plaire au roi; on se ruinait en cadeaux pour M^{me} de Montespan! On donnait aux laquais, aux majordomes, aux suisses, aux serviteurs.

« Le comte de Grammont, dit Tallemant des Réaux, n'est pas autrement libéral; mais il refuse en gouguenardant. Ses vingt-quatre violons allèrent une fois lui donner ses étrennes. Après qu'ils eurent bien joué, il mit la tête à la fenêtre : « Combien êtes-vous, messieurs ? — Nous sommes vingt, monsieur. — Je vous remercie tous vingt « bien humblement. » Et il referma la fenêtre. »

Le cardinal Dubois, qui était d'une ladre-rie légendaire, eut, sous la Régence, un mot aussi fameux. A un maître d'hôtel qui réclamait ses étrennes, il répondit :

— « Maraud, je te donne tout ce que tu m'as volé pendant l'année. »

Les avares ont toujours été soupçonnés de choisir pour mourir la dernière semaine de décembre; on connaît l'épithète :

- Ci-gît dessous ce marbre blanc,
- Le plus avare homme de Rennes.
- S'il est mort la veille de l'an,
- C'est pour ne pas donner d'étrennes. »

La Révolution, qui guillotina pas mal de monde, essaya de couper le cou au jour de l'an. Elle n'y parvint pas; trop de gens étaient intéressés à recevoir des étrennes.

Le Gouvernement républicain de 1792 décréta que l'année commencerait le jour où le soleil franchit le point équinoxial d'automne, et ce jour qui se trouvait être le 22 septembre 1792, fut appelé « 1^{er} Vendémiaire de l'an I de la République. »

Les Encyclopédies nous disent que l'usage des étrennes est répandu en tous pays, même en Calédonie, où, « la veille du jour de l'an, la mère fait cadeau à son fils d'une jeune fille, grasse de préférence, et qu'il n'épouse que jusqu'au lendemain seulement.

Au matin, on apprête la mariée en civet, en daube ou à la broche; puis on la sert, entourée de persil ou de cresson, à son époux, dans un dîner de gala, où sont invités les parents et amis. Cela s'appelle dîner avec « les membres de sa famille ».



LE BAISER DU JOUR DE L'AN
(Dessin de DAUMIER)

Le jour de l'an, c'est l'époque des souhaits et des visites, des lettres et des compliments. C'est le petit garçon qui dans la chambre paternelle, en chemise, récite :

Ces quatre petits vers vous donnent le bonjour
Ces quatre petits vers vous disent mon amour
Ces quatre petits vers vous offrent mes étrennes
Ces quatre petits vers vous demandent les miennes.

C'est l'éternelle banalité des lettres, toujours les mêmes. Déjà, Madame de Sévigné se plaignait de leur platitude. « Désespérée de ces lettres de bonne année, écrit-elle, il me prend envie de souhaiter toute sorte de guignon à ceux à qui j'écris, pour varier un peu la phrase... »

A Paris, le jour de l'an, ce sont les barques sur les boulevards, coutume née en 1789, supprimée par la Révolution, reprise plus tard; joie des enfants et sujet de mécontentement pour les commerçants qui craignent une concurrence pourtant peu redoutable; ce sont les magasins, où se



Le Docteur Aristide VALASSOPOULO, d'Alexandrie

presse la foule, rues encombrées, cochers dédaigneux, cohue un peu partout, sauf pourtant dans les théâtres : les recettes baissent dans les salles de spectacle d'une façon régulière pendant la première semaine de l'année; après avoir déboursé pour les étrennes, les Parisiens n'ont momentanément plus le sou pour leurs plaisirs!

Les visites officielles se répètent, avec une invariable monotonie, jadis aux Tuileries, aujourd'hui à l'Elysée. Autrefois, c'était les aubades de tambours dans la cour du

postales. A-t-on souvent annoncé la mort de la carte de visite! Elle naquit un jour où un visiteur délicat, choqué de ne trouver que registres crasseux et plumes époinçées pour s'inscrire, s'avisait d'écrire à l'avance son nom sur un carré de papier, qu'il donnait au suisse.

Puis les artistes créèrent de jolies cartes, ornementées, charmantes, au XVIII^e siècle, avec une profusion de guirlandes, de colombes, de sujets mythologiques et de petits amours perçant des cœurs. Ne nous mo-



LES CARTES DE VISITE SOUS LOUIS-PHILIPPE

Carrusel, où l'Empereur passait une revue. Mais que ce soit Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, Napoléon III, M. Thiers ou M. Fallières, que la réception se passe au Louvre ou à l'Elysée, ce sont les mêmes sourires, les mêmes vœux, les mêmes déclarations de dévouement inaltérable des fonctionnaires, qu'il s'agisse de la famille royale, de la famille impériale ou de la prospérité de la République.

* *

... Voici les facteurs écrasés sous le poids des cartes de visite, sans compter les cartes

quons pas : nous usons souvent de cartes postales moins spirituelles.

En 1835, la mode était aux cartes de visite à encadrements de dentelles! Aujourd'hui, le simple « bristol » est en usage et a son utilité.

Les cartes de visite, en Chine, sont proportionnées à l'importance du personnage à qui on les adresse. C'est ainsi qu'un ambassadeur anglais reçut un jour du vice-roi du Petchili une carte de visite en papier rouge de telle longueur qu'elle eut suffi à entourer du haut en bas la colonne Vendôme.

Aujourd'hui, le facteur offre des calendriers, dorés pour les patrons, modestes pour les cuisinières. Autrefois, le jour de l'an voyait éclore les « Almanachs prédisant « le beau temps, la pluie, la gelée, les tempêtes, les météores et les recommandations pour couper les cheveux, les ongles « et prendre médecine ou se faire saigner « en tel ou tel temps ! »

« Tous ces jolis Almanachs, écrivait Mercier, passent de main en main, puis meurent dès le mois de février : on ne conçoit pas ce que devient cette espèce de marchandise qui s'éparpille dans les innombrables poches des grisettes ; car toute fille a un Almanach chantant qu'elle reçoit au jour de l'an. »

* *

Tous les « premiers de l'an » se ressemblent. Un seul, hélas, diffère des autres et est marqué d'une pierre noire :

La nuit du 31 décembre 1870 au 1^{er} janvier 1871 fut sinistre à Paris. Le canon grondait aux remparts ; le général Trochu présidait au Louvre un conseil de guerre où « l'on « décidait qu'avant de poser les armes, « on exécuterait une nouvelle et dernière « opération offensive ».

« — Pauvre année ! écrivait Francis Magnard, tu commences bien tristement, et les voix joyeuses qui accueillent la bonne année n'auront pour toi ni souhaits, ni sourires. Longtemps, longtemps, les enfants se rappelleront l'année sans étrennes, l'année

où leur père attendait aux avant-postes, sous une brise glacée, le danger et la mort, où la mère était assise près de la cheminée sans bois, sans avoir pu acheter pour les petits les friandises de l'an nouveau... »

Et pourtant, par un froid de dix degrés (les gazettes nous le disent), la foule encombraient les boulevards, où apparaissaient comme de coutume, éclairées par de méchants quinquets, les boutiques du 1^{er} janvier. Les papas, en costumes de gardes nationaux, achetaient pour les enfants des sabres et des trompettes d'un sou ! Les dames se faisaient des visites, échangeaient des souhaits pour « des temps meilleurs » et dans les restaurants on soupa avec des rats en salmis et des rosbifs d'éléphant du Jardin des Plantes.

Tout cela est loin. La génération qui n'a pas vu la guerre ne peut se douter de tant de choses lugubres.

* *

Aujourd'hui, Paris est illuminé.

Jamais, dit-on, on n'a été plus pauvre et jamais on n'a dépensé autant d'argent. C'est l'orgie accoutumée de fleurs et de jouets, de chocolats et de marrons glacés, de cadeaux et de vœux « toujours sincères ».

Chanteclair ne peut se dérober à l'antique usage et, selon la formule, j'adresse en son nom à nos lecteurs ses souhaits les plus chaleureux.

M. DE NESLE



LE 1^{er} JANVIER 1871
(Dessin de DAUMIER)

PRÉFÉRÉE AUX SIMILAIRES

Ayant prescrit la **Garnine Lefrancoq** depuis son apparition, je suis très satisfait de cet excellent produit et ne manque pas de le prescrire de préférence à tous les similaires.

Docteur Camille Tournier, Paris.



LA MÉNAGÈRE

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de Joseph BAIL (Musée du Luxembourg, à Paris).

SANS SIMILAIRE D'ACTION.

Je recommande la CARNINE LEFRANCQ, comme une préparation de choix, sans similaire d'action, voire même de bon marché ; et je le fais avec une absolue confiance depuis que, vous en ayant demandé 10 flacons pour un malade, j'ai constaté que deux avaient suffi pour obtenir la suppression de sueurs profuses, l'abaissement de la température et une prompte convalescence. De plus, ce qui n'est pas à dédaigner, ce jus de viande est d'un goût agréable, mêlé à la boisson.

Docteur Gabarret, Captieux, (Gironde).

Le Docteur Aristide VALASSOPOULO d'Alexandrie

Aristide Valassopoulo est né à Sparte (Grèce) en 1854. C'est dans sa patrie qu'il a fait ses études médicales, et c'est seulement après avoir fait trois années d'internat à l'Hôpital grec d'Alexandrie qu'il vint à Paris, où il séjourna quatre ans, pour se perfectionner et compléter ses connaissances.

De retour à Alexandrie, il est nommé médecin en chef d'une ambulance au cours de l'épidémie de choléra de 1883. Deux années plus tard, il devient médecin ordinaire de l'Hôpital grec d'Alexandrie et arrive en 1900 au poste de médecin-chef de cet établissement.

En même temps que clinicien, le Docteur Valassopoulo est un épidémiologiste distingué; et ses fonctions en un centre où se rencontrent les maladies pestilentielles qui menacent l'Europe, ont fixé particulièrement son attention sur l'étude de la peste, du choléra et du typhus.

L'Hôpital grec d'Alexandrie répond d'ailleurs, par son installation, à ces préoccupations d'hygiène internationale : il est en effet pourvu d'un laboratoire bactériologique, d'une salle de radioscopie, d'un pavillon d'isolement pour les maladies contagieuses, d'une buanderie mécanique, etc.

En 1900, l'Académie de Médecine de Paris décerna au Docteur Valassopoulo le prix Alvarenga pour une étude sur la peste d'Alexandrie de 1899; au Congrès médical du Caire, il présenta un rapport fort intéressant sur le typhus bilieux ou icère infectieux fébrile; et il publia nombre de notes sur la tuberculose et les tuberculeux en Égypte.

Très au courant du mouvement actuel des sciences médicales, on lui doit encore des articles sur l'hypertrophie des capsules surrénales dans ses rapports avec l'artério-sclérose, sur l'opothérapie hépatique, sur la pathogénie de la pneumonie pestueuse, sur les résultats de la sérothérapie antipestueuse, etc.

Longtemps délégué de la Grèce au Conseil quarantenaire de l'Égypte, fondateur de la Ligue égyptienne contre la tuberculose, le Docteur Valassopoulo était, en 1907, élu membre correspondant de la Société médicale des Hôpitaux de Paris.



PORTRAIT-CHARGE. — Armé de tout l'arsenal de la prophylaxie des maladies contagieuses, seringues pour la sérothérapie, lancette pour la vaccination, un stéthoscope à la main en guise de tromblon, le docteur Valassopoulo écarte de l'Europe les épidémies asiatiques qui la menacent.

Au fond, Esculape et Hippocrate suivent leur fils d'un regard bienveillant.

LA MEILLEURE DES SIMILAIRES.

Je tiens à vous adresser mes éloges pour votre excellente **Carnine Lefrancq** que je commence seulement à connaître et à prescrire. C'est, à mon avis, la meilleure des préparations similaires, si tant est qu'il en existe de similaires. Elle a surtout cet avantage de pouvoir être employée à tous les âges et dans toutes les affections dépendant d'un affaiblissement de l'organisme.

Docteur Lacambre, Nantes.

NE SE REMPLACE PAS.

La **Carnine Lefrancq** est un médicament merveilles qui ne saurait être remplacé par aucun autre. C'est sur moi que j'en ai fait l'expérience, c'est vous dire si je suis édifié sur sa valeur et les succès qu'on peut en attendre.

La **Carnine** seule suffit pour relever les états neurasthéniques et, en un mot, tous ceux provenant de la consommation. Depuis cette constatation, je la prescris couramment à mes clients.

Docteur P. Thomas, Hyères (Var).

LA CARNINE LEFRANCQ

est exclusivement préparée avec du suc musculaire
de BŒUF CONCENTRÉ dans le Vide et à Froid,
par un procédé déposé à l'Académie de Médecine.

USINE MODÈLE
à ROMAINVILLE (Seine)
construite sur
UN HECTARE

CHANTECLAIR

tire en 5 langues :

FRANÇAIS
ESPAGNOL
ANGLAIS
ITALIEN
RUSSE

Nous donnons
ci-contre une
reproduction photo-
graphique de la
première page de
l'édition espagnole



CHANTECLAIR

PERIÓDICO BI-MENSUAL
7
ENCUADERADO VENTRAL EN
PUNTO AGUDO Y SEPTIEMBRE
NÚMERO 21
NOVIEMBRE 1900 11

DIRECCION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
FRANCE

SEGUNDO AÑO
Nº 21

El Profesor Raphaël BLANCHARD

Raphaël Blanchard nació en 25 de febrero de 1857, en Saint-Christophe (Indre-et-Loire), en el mismo pueblo que el profesor Raymond, sobresaliente engrandecido del famoso astrónomo Jean-Pierre Blanchard; hijo de René Blanchard, poeta dramático, fallecido joven, del cual se ha publicado un drama en verso, *Pierre Giffard*.

En 1874, ingresó en el primer Blanchard sus estudios médicos en la Facultad de París, y en 1876, el profesor Georges Picotet le tomó como preparador particular en su laboratorio de fisiología, ecología, después de haber pasado en las Universidades de Austria y de Alemania el año escolar 1873-1874, y trabajó luego bajo la dirección de Paul Bert, como preparador del curso de fisiología de la Sorbona.

En 1881, el doctor Raphaël Blanchard ingresó, en la Facultad de Medicina de París, la agregación de licenciado natural médico, cuya obtención le permitió en 1883, Alaudonais, por lo demás, esta obtención en 1883, para tomar la de parasitología, creó una cátedra, y que comenzó inmediatamente a la enseñanza de los patólogos de que había hecho su especialidad.

En efecto, desde 1900, el profesor Raphaël Blanchard había creado, en la Facultad de París, un Instituto de Medicina social, que funciona



DE LA USINA : 175, COURONNE LÉONARD EN AGG. RÉGLEMENTAIRE EN CANTIER DE L'ÉCOLE
Boulevard H. Dorey, Bureau 1000

ANOREXIE - TUBERCULOSE
ANÉMIE — CHLOROSE — DÉBILITÉ
NEURASTHÉNIE — CONVALESCENCES
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE
L'INTESTIN — ALIMENTATION LIQUIDE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment, PURE ou
additionnée d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : Etablissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et
MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE
N° 53
JANVIER 1910 (2)

ABONNEMENT
UN AN
FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

LES DEUX AUBERGES

ALPHONSE DAUDET

C'était en revenant de Nîmes, une après-midi de juillet. Il faisait une chaleur accablante. A perte de vue, la route blanche, embrasée, poudroyait entre les jardins d'oliviers et de petits chênes, sous un grand soleil d'argent mat qui remplissait tout le ciel. Pas une tache d'ombre, pas un souffle de vent. Rien que la vibration de l'air chaud et le cri strident des cigales, musique folle, assourdissante, à temps pressés, qui semble la sonorité même de cette immense vibration lumineuse... Je marchais en plein désert depuis deux heures, quand tout à coup, devant moi, un groupe de maisons blanches se dégagea de la poussière de la route. C'était ce qu'on appelle le relais de Saint-Vincent : cinq ou six *mas*, de longues granges à toiture rouge, un abreuvoir sans eau dans un bouquet de figuiers maigres, et tout au bout du pays deux grandes auberges qui se regardent face à face de chaque côté du chemin.

Le voisinage de ces auberges avait quelque chose de saisissant. D'un côté, un grand

bâtiment neuf, plein de vie, d'animation, toutes les portes ouvertes, la diligence arrêtée devant, les chevaux fumant qu'on dételait, les voyageurs descendus buvant à la hâte sur la route dans l'ombre courte des murs ; la cour encombrée de mulets, de charettes ; des rouliers couchés sous les hangars en attendant *la fraîche*. A l'intérieur, des cris, des jurons, des coups de poing sur les tables, le choc des verres, le fracas des billards, les bouchons de limonade qui sautaient, et, dominant tout ce tumulte, une voix joyeuse, éclatante, qui chantait à faire trembler les vitres :

La belle Margoton
Tant matin s'est levée.
A pris son broc d'argent,
A l'eau s'en est allée...

L'auberge d'en face, au contraire, était silencieuse et comme abandonnée. De l'herbe sous le portail, des volets cassés, sur la porte un rameau de petit houx tout rouillé qui pendait comme un vieux panache, les marches du seuil calées avec des pierres de

CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE
— PRÉPARÉ DANS LE VIDE ET A FROID —

la route... Tout cela si pauvre, si pitoyable, que c'était une charité vraiment de s'arrêter là pour boire un coup.

En entrant, je trouvais une longue salle déserte et morne que le jour éblouissant de trois grandes fenêtres sans rideaux faisait plus morne et plus déserte encore. Quelques tables boiteuses où traînaient des verres ternis par la poussière, un billard crevé qui tendait ses quatre blouses comme des sébiles, un divan jaune, un vieux comptoir, dormaient là dans une chaleur malsaine et lourde. Et des mouches ! des mouches ! jamais je n'en avais tant vu : sur le plafond, collées aux vitres, dans les verres, par grappes... Quand j'ouvris la porte, ce fut un bourdonnement, un frémissement d'ailes comme si j'entraais dans une ruche.

Au fond de la salle, dans l'embrasure d'une croisée, il y avait une femme debout contre la vitre, très occupée à regarder dehors. Je l'appelai deux fois : « Eh ! l'hôtesse ! » Elle se retourna lentement, et me laissa voir une pauvre figure de paysanne, ridée, crevassée, couleur de terre, encadrée dans de longues barbes de dentelle rousse comme en portent les vieilles de chez nous. Pourtant ce n'était pas une vieille femme ; mais les larmes l'avaient toute fanée.

« Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-elle en essuyant ses yeux.

— M'asseoir un moment et boire quelque chose... »

Elle me regarda très étonnée, sans bouger de place, comme si elle ne comprenait pas.

« Ce n'est donc pas une auberge ici ? »

La femme soupira : « Si... c'est une auberge, si vous voulez... Mais pourquoi n'allez-vous pas en face comme les autres ? c'est bien plus gai... »

— C'est trop gai pour moi... J'aime mieux rester chez vous. » Et, sans attendre sa réponse, je m'installai devant une table.

Quand elle fut bien sûre que je parlais sérieusement, l'hôtesse se mit à aller et venir d'un air très affairé, ouvrant des tiroirs, remuant des bouteilles, essuyant les verres, dérangeant les mouches... On sentait que ce voyageur à servir était tout un événement. Par moment la malheureuse s'arrêtait et se prenait la tête, comme si elle désespérait d'en venir à bout.

Puis elle passait dans la pièce du fond ; je l'entendais remuer de grosses clés, tourmenter des serrures, fouiller dans la huche au pain, souffler, épousseter, laver des as-

siettes. De temps en temps un gros soupir, un sanglot mal étouffé.

Après un quart d'heure de ce manège, j'eus devant moi une assiettée de *passerilles* (raisins secs), un vieux pain de Beaucaire aussi dur que du grès, et une bouteille de piquette. « Vous êtes servi », dit l'étrange créature, et elle retourna bien vite prendre sa place devant la fenêtre.

Tout en buvant, j'essayai de la faire causer : « Il ne vous vient pas souvent du monde, n'est-ce pas, ma pauvre femme ? »

Oh ! non, Monsieur, jamais personne... Quand nous étions seuls dans le pays, c'était différent, nous avions le relais, des repas de chasse pendant le temps des macreuses, des voituriers toute l'année... mais depuis que les voisins sont venus s'établir, nous avons tout perdu... Le monde aime mieux aller en face. Chez nous, on trouve que c'est trop triste... Le fait est que la maison n'est pas bien agréable. Je ne suis pas belle, j'ai les fièvres, mes deux petites sont mortes... Là-bas, au contraire, on rit tout le temps. C'est une Arlésienne qui tient l'auberge, une belle femme avec des dentelles et trois tours de chaîne d'or au cou. Le conducteur, qui est son amant, lui amène la diligence. Avec ça un tas d'enjôleuses pour chambrrières... Aussi, il lui en vient de la pratique. Elle a toute la jeunesse de Bezouces, de Redessan, de Jonquières. Les rouliers font un détour pour passer par chez elle... Moi je reste ici tout le jour, sans personne, à me consumer. »

Elle disait cela d'une voix distraite, indifférente, le front toujours appuyé contre la vitre. Il y avait évidemment dans l'auberge d'en face quelque chose qui la préoccupait.

Tout à coup, de l'autre côté de la route, il se fit un grand mouvement. La diligence s'ébranlait dans la poussière. On entendit des coups de fouet, les fanfares du postillon, les filles accourues sur la porte qui criaient : « Adiousias !... adiousias ! » et par là-dessus la formidable voix de tantôt, reprenant de plus belle :

A pris son broc d'argent,
A l'eau s'en est allée ;
De là n'a vu venir
Trois chevaliers d'armée...

A cette voix, l'hôtesse frissonna de tout son corps, et, se tournant vers moi : « Entendez-vous ? me dit-elle tout bas, c'est mon mari... N'est-ce pas qu'il chante bien ? »

Je la regardai, stupéfait : « Comment ? »

Edmond Harlet
1909.



Le Professeur PIERRE-MARIE

votre mari?... Il va donc là-bas, lui aussi ? »

Alors elle, d'un air navré, mais avec une grande douceur : « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? Les hommes sont comme ça, ils n'aiment pas voir pleurer ; et moi je pleure toujours depuis la mort des petites... Puis c'est si triste cette grande baraque où il n'y a jamais personne !... Alors, quand il s'ennuie trop, mon pauvre José va boire en face, et comme il a une belle voix, l'Arlé-

sienne le fait chanter. Chut ! le voilà qui recommence. »

Et, tremblante, les mains en avant, avec de grosses larmes qui la faisaient encore plus laide, elle était là comme en extase devant la fenêtre, à écouter son José chanter pour l'Arlésienne :

Le premier lui a dit :
Bonjour, belle mignonne.

ALPHONSE DAUDET.



LES SOURCES DU ZEGZEL - MAROC

Photographie communiquée par M. le Docteur Duffau, médecin-major
à Djeraoua (Maroc).

Quelles que soient
les considérations
qui vous amènent à
prescrire une mar-
que similaire vous
reviendrez

TOUJOURS

à la

CARNINE LEFRANCO
parce que vous ne
consentirez pas à
sacrifier l'intérêt de
vos malades.

OPINION DE NAPOLEON I^{er}

Sur La Fontaine.

« Je désapprouve qu'on donne La Fontaine aux enfants, qui ne peuvent l'entendre. Il y a beaucoup trop d'ironie dans la fable du *Loup et de l'Agneau*, pour être à la portée des enfants.

« Elle pêche d'ailleurs, à mon avis, dans son principe et sa morale. Il est faux que la raison du plus fort soit la meilleure, et si cela arrive, en effet, c'est là le mal, l'abus qu'il s'agit de condamner.

« Le loup eût donc dû s'étrangler en croquant l'agneau ».

Sur Jean-Jacques Rousseau.

« C'est pourtant Rousseau qui a été la cause de la Révolution.

« Quel art, quelle force de raisonnement, quel charme de style et d'expressions dans la *Nouvelle Héloïse* ! Mais Jean-Jacques a trop chargé son sujet. Il a peint la frénésie. L'amour doit être un plaisir, et non pas un tourment. Cet ouvrage a du feu, il remue, il inquiète. L'amour parfait est idéal ; les deux amants du livre sont aussi aériens l'un que l'autre, aussi fugitifs, aussi mystérieux, aussi inexplicables ».

Le Professeur PIERRE-MARIE

Pierre-Marie est né à Paris le 9 septembre 1853. Interne des Hôpitaux en 1878, puis docteur en médecine, médecin des Hôpitaux et agrégé, il obtenait en 1908 la chaire d'Anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Paris. Il est actuellement médecin à Bicêtre.

Elève de Bouchard et de Charcot, dont il fut le chef de clinique à la Salpêtrière, le docteur Pierre-Marie démontra la fréquence de l'origine infectieuse de nombre de maladies de la moelle épinière, et notamment de la sclérose en plaques. On lui doit la connaissance d'une nouvelle maladie, l'acromégalie, affection qui déforme le squelette et provoque le gigantisme, et qu'on attribue à une altération de l'hypophyse. C'est dans la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, de 1888 à 1891, que M. Marie publia ses études sur cette curieuse maladie.



On lui doit aussi d'intéressantes observations sur le thorax en bateau des syringomyéliques, la taille de guêpe de l'atrophie musculaire progressive, l'ankylose des articulations scapulo-humérales, etc.

Le professeur Pierre-Marie a réuni ses nombreuses conférences de l'Hospice de Bicêtre et de la Faculté dans deux importants ouvrages : *Leçons sur les maladies de la moelle* (1892) et *Leçons de clinique médicale* (1896).

Il est membre de la Société de Biologie et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Pierre-Marie est l'auteur de la découverte des relations qui unissent le gigantisme et l'acromégalie.

Le voici précisément en train de mesurer les extrémités d'un géant qui est manifestement un acromégale.

SIROP ou GLOBULES

BOV'HÉPATIC

PRÉPARÉ DANS LE VIDE ET A FROID AVEC LES
FOIES DES BŒUFS DE LA CARMINE LEFRANÇOIS.

Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les
principes solubles de 50 gr. de tissu hépatique.

Chaque globule renferme 0 gr. 25
d'extrait hépatique soluble.

INDICATIONS. — Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites, Artériosclérose, Cirrhoses, Diabète, Goutte, Dyspepsies intestinales, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

Le Flacon de 15 cuillerées à bouche ou celui de 50 Globules : 6 francs

Littérature et échantillon sur demande.



VIERGE CONSOLATRICE

(*Mater afflictorum*)

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de BOUGUEREAU, au Musée du Luxembourg, à Paris.

Il pleut doucement sur la ville.
(ARTHUR RIMBAUD).

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

PAUL VERLAINE.



JEUNE BARBARINE.

J'ai eu l'occasion de prescrire la *Carnine Lefrancq* et le plaisir de constater les bons résultats obtenus; c'est le remède par excellence de tous les débilités qui, dès les premiers jours de traitement, ressentent une impression de bien être qu'ils n'espéraient plus.

Docteur Chiron du Brossay,
Baugé (Maine-et-Loire).

**NE PRESCRIVEZ PAS LA VIANDE CRUE
A VOS MALADES :**

elle surcharge l'estomac, menace l'intestin
en pure perte, puisque toute la partie solide
de la viande est sans aucune valeur :

ni Nutritive, ni Thérapeutique

N'ESPÉREZ PAS que vos malades prépareront
convenablement du suc musculaire.

Ordonnez la CARNINE LEFRANCO
qui est bien supérieure et moins chère.

LES DEUX CORTÈGES

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : il conduit le cercueil d'un enfant;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.
L'autre, c'est un baptême : au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !
On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné;
Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurerait sourit au nouveau-né !

JOSÉPHIN SOULARY.

EFFET DE NUIT

La nuit. La pluie. Un ciel blafard qui déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'une ville gothique éteinte au lointain gris.
La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris,
Secoués par le bec avide des corneilles,
Et dansant dans l'air noir des giges non pareilles,
Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups.
Quelques buissons d'épines épars, et quelques houx
Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche,
Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers
Qui vont pieds nus, deux cent vingt-cinq pertuisaniers
En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
Luisent à contre-sens des lances de l'averse.

PAUL VERLAINE.



GIGNALE BIMENSILE

N. 1001 - N. 1002 DE
LUSIGNO, ASSORTO - SEPTEMBRECHATELAIN LEFRANCO
PARIS (1888)ANNO 1900
N. 2

OTTOBRE 1900 (21)

Il Dottor Giulio HÉRICOURT

Giulio Héricourt è nato a Parigi, nel 1856, e come allievo della Scuola del servizio di Santa Barbara di Strasbourg, in qualità di vice-allievo Medico in all'ospedale di questa città.

Dottore della Facoltà di Medicina di Parigi nel 1871 con una tesi sulla fisiologia delle malattie del sangue, giovane con brillante carriera di medico militare fino al 1880, anno in cui, maggiore medico degli Ospedali, credette di dover dare le dimissioni per dedicarsi alle ricerche scientifiche.

Collaboratore del suo amico, Prof. Coda Riccati, a capo aggiunto del Laboratorio di fisiologia da lui diretto, il Dott. Héricourt, in una collaborazione, presentò all'Accademia delle Scienze, il 5 novembre 1888 un lavoro che doveva costituire la base della siero-terapia, di cui costituisce il principio. Questo lavoro è intitolato: « Note sur la transfusion préventive du sang de chien au lapin et sur l'immunité qu'elle confère ».

Le applicazioni di questo metodo di Héricourt e Riccati alla cura delle febbri e della salute prescientifiche così di parecchi anni, quelle che furono poi tentate con maggior successo contro la difteria da Héricourt e Kirsche a Berlino, e poi da Roux dell'Istituto Pasteur, al medesimo

**CARNINE LEFRANCO: FONTE DI VITA**

CHANTECLAIR

tire en 5 langues :

FRANÇAIS, ESPAGNOL,
ANGLAIS, ITALIEN ET
RUSSE.

Nous donnons ci-contre une reproduction photographique de la première page de l'édition italienne.

< □ >

La CARNINE

LEFRANCO

se vend dans

LE MONDE ENTIER.

Elle est particulièrement en honneur dans les principaux centres d'élevage de l'Amérique :

RÉPUBLIQUE ARGENTINE,
LA PLATA, LE MEXIQUE, etc.

La CARNINE LEFRANCO

est exclusivement préparée avec du suc musculaire de **BŒUF CONCENTRÉ** dans le Vide et à Froid, par un procédé déposé à l'Académie de Médecine.

De 1 à 5 cuillerées a bouche par jour, à n'importe quel moment, PURE ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

DÉPOT GÉNÉRAL :

ETABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

ANOREXIE

ANÉMIE — CHLOROSE

NEURASTHÉNIE

DÉBILITÉ — FAIBLESSE

CONVALESCENCE

MALADIES —

DE L'ESTOMAC

— ET DE L'INTESTIN —

ALIMENTATION LIQUIDE

TUBERCULOSE



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 54

FÉVRIER 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 16 FR.

UNE RÉPÉTITION AU THÉÂTRE

DE

MADAME DE POMPADOUR

JEAN-JOSÉ FRAPPA

La noble petite troupe du théâtre des appartements était, ce jour-là, dans une agitation extrême : tout le monde allait, causait, courait, revenait ; depuis Madame de Pompadour, l'exquise directrice, jusqu'au pauvre abbé de La Garde, secrétaire-souffleur, qui montait et redescendait, sans cesse appelé de tous côtés par les illustres comédiens.

Et c'était dans les coulisses un remue-ménage étourdissant : des habilleuses sortaient précipitamment d'une loge pour entrer dans une autre, de joyeuses têtes, à moitié maquillées, apparaissaient parfois dans le guichet d'une porte, des rires étincelaient, des appels joyeux se croisaient : « Monsieur de Nivernais, venez me poser ma bouche ! » — « Suis-je bien ainsi, marquise ? » — « La Garde, mon



M^{me} DE POMPADOUR

petit La Garde, venez vite, je crois avoir oublié ma tirade ! » Enfin, de temps en temps, le due de la Vallière ériaait gaieinent dans le couloir : « Ne vous pressez pas !... ce n'est point encore le moment ! »

Quelle était donc la cause de cette agitation inaccoutumée ?

C'était une chose inouïe, nouvelle, flatteuse, mais extrêmement troublante : Sa Majesté le roi Louis XV avait exprimé le désir d'assister à une des premières répétitions en costume du « Méchant », la pièce de Gresset, que l'on montait pour la représentation du 13 janvier 1748.

Le marquis de Voyer qui, grâce à Madame du Hausset, femme de chambre de la favorite, avait obtenu de jouer, quelques jours auparavant, le rôle de l'Exempt, dans *Tartufe*, et s'était taillé un

Ne cherchez pas un Produit supérieur ou égal à la

CARNINE LEFRANCQ

VOUS NE LE TROUVEREZ NULLE PART

véritable triomphe en prononçant ce vers :
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude

se tenait sur le théâtre et guettait par l'œil du rideau l'arrivée de l'illustre spectateur.

Tout à coup l'abbé de La Garde pénétra, affolé, chez Madame de Pompadour. Celle-ci, placée devant sa table-psyché, terminait son maquillage; elle le vit dans la glace et, sans se retourner : « Qu'y a-t-il, mon brave abbé, lui dit-elle, vous semblez bouleversé ? »

— « Ah ! il y a bien de quoi, Madame ; si vous saviez ce qui nous arrive ? »

— « Que nous arrive-t-il donc, La Garde ? le roi ne viendrait-il pas ? »

— « Non, non, Sa Majesté n'a point renoncé à son projet ; c'est une chose bien plus épouvantable qui me met dans cet état ! »

— « Quoi donc ? Dites vite, vous me faites mourir de peur ! »

— « Eh bien !... Monsieur de Maillebois n'est pas encore arrivé ! »

— « Que me racontez-vous là ? Maillebois est en retard ? Oh ! par exemple, c'est un peu fort ; qu'allons-nous devenir ? Impossible de répéter sans notre Ariste ! »

— « Il ne va pas tarder, sans doute, Madame ; il aurait prévenu dans le cas contraire ; mais Sa Majesté sera là dans un instant et comment la faire attendre ? »

— « Je ne sais pas trop, l'abbé, nous allons y songer. Pour le moment, courez me chercher les dames de la troupe, afin que nous fixions l'amende de ce retardataire ! »

L'abbé de La Garde disparut et revint, une minute après, introduisant dans la loge Mesdames de Brancas, de Livry et de Pons. Au même instant, M. de Maillebois arriva, suant et soufflant.

« Trop tard, mon ami, lui dit le duc de Chartres qu'il croisait, le Comité délibère. Allez vite vous habiller ! »

Cependant, le cas de l'acteur fut rapidement traité dans la loge de la marquise et le gracieux aéropage, vu l'article 9 du règlement, ainsi conçu : « Chaque acteur sera tenu de se trouver à l'heure très précise, désignée pour la répétition, sous peine d'une amende que les actrices fixeront entre elles » et, vu aussi l'importance de la répétition

actuelle, condamna Monsieur de Maillebois à 20 louis d'amende.

« C'est cher ! » dit une voix joyeuse, cependant que la porte s'ouvrait donnant passage à un nouvel arrivant.

« Le Roi ! »

C'était le Roi que, dans l'affolement général, personne ne guettait plus et qui, sans se faire annoncer, était monté directement aux loges.

« Ne vous dérangez pas, Mesdames, dit-il aimablement, continuez vos délibérations, je vous en prie. »

— « Nous avons fini, Sire, et s'il plaît à Votre Majesté, la répétition pourra commencer. »

— « Mais notre pauvre Maillebois n'est pas prêt. »

— « Il joue le rôle d'Ariste qui ne paraît pas au début. »

— « Allons donc puisqu'il en est ainsi ! »

Sur un signe de la marquise, l'abbé de La Garde se précipita dans le couloir et jeta sur un ton aigu ces mots : « Tout le monde en scène pour la répétition », ce qui fit sourire Sa Majesté.

On descendit et Louis XV s'étant assis sans façon sur une chaise de la scène, l'abbé s'étant glissé dans le trou du souffleur, après avoir enlevé sa calotte, comme le Roi le lui avait ordonné jadis, en signe de respect pour l'Eglise, la pièce commença sans autre incident.

La marquise était tout à fait délicieuse dans le rôle de Lisette ; lorsqu'elle entra en scène agitant d'un coquet mouvement de hanche sa jupe courte de soubrette, on croyait voir la déesse de ce temps spirituel, malicieux, poudré, débauché avec élégance, où la distinction de la noblesse, alliée à l'allure délurée des filles du peuple, avait produit cette indéfinissable ambiance de gaieté qui nous captive encore à travers les siècles.

Aussi, avec quelle âme le marquis de Gontaut lançait-il le premier vers de la pièce.

Le duc de Duras, dans le rôle de Cléon, le duc de Chartres dans celui de Géronte, le marquis de Maillebois dans celui d'Ariste étaient des acteurs consciencieux ; Monsieur de Clermont d'Amboise lui-même sut se



LOUIS XV



Le Professeur PERSILLIER-LACHAPELLE, de Montréal

montrer suffisant dans le personnage du laquais et, après un long travail, sans doute, prononcer avec âme l'unique phrase de son rôle :

« Monsieur, ce sont vos lettres ! »

Mais le plus grand artiste était Monsieur le duc de Nivernais, ce fin lettré, ce poète délicat, qui, chose rare à cette époque et dans ce milieu, venait d'écrire pour sa femme qu'il adorait un volume de poésies passionnées.

Il avait admirablement compris le caractère de Valère et interpréta ce rôle avec une adresse, une distinction qui arrachèrent les applaudissements enthousiastes du Roi : « Je veux, s'écria Sa Majesté, que l'on fasse venir à la représentation ce faquin de Roselly qui tient le rôle à la Comédie-Française et n'en a pas su rendre la naïveté comme le duc de Nivernais ! »

La répétition se déroulait allègrement et déjà l'on commençait le troisième acte, lorsque tout à coup la petite Madame de Pons, qui tenait le rôle de Chloé, commença de balbutier ; alors ses joues se ouvrirent d'une rougeur subite qui, perçant sous le maquillage, la rendit semblable à une pêche au soleil ; un tremblement nerveux agita son menton ; elle répétait désespérément le dernier vers :

Ah ! tu saurais trop bien qu'on ne peut s'y
[méprendre,

Que rien ne lui ressemble...

Que rien ne lui ressemble...

espérant trouver la suite dans sa mémoire ; mais sa mémoire troublée lui faisait à cet

instant l'impression d'un grand préceps noir sans fond.

Et que ce sont des traits !

soufflait l'abbé.

Et que ce sont des traits !

répétait sur un ton plaintif la pauvre actrice ; enfin, ne pouvant plus résister à l'émotion, elle se mit à sangloter.

« Voyons, ma chérie, ne vous troublez pas ; reprenez », lui dit Madame de Pompadour, avec douceur.

— « Non, non, gémit-elle, je ne sais plus, je suis trop troublée ! »

Alors Louis XV se leva et, s'approchant de la noble actrice : « Excusez, Madame, lui dit-il, ma curiosité de voir répéter cette illustre troupe, curiosité que je me reprocherai longtemps puisqu'elle a fait pleurer de si jolis yeux ! » Puis, se tournant vers la marquise : « Je me retire ; mais, avant, dites-moi s'il me sera permis d'accorder une grâce dans cet empire qui est vôtre ! »

— « Oh ! Sire, ne plaisantez pas une pauvre petite souveraine, qui n'a qu'un seul désir : celui de vous plaire ! »

— « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France ! Je signe donc la grâce de Maillebois ! »

Et le Roi, après avoir salué l'assemblée, se retira. On voulut alors reprendre la répétition ; mais acteurs aussi bien qu'actrices, tout le monde était nerveux et agité ; on décida donc à l'unanimité de remettre la séance au lendemain.

Jean-José FRAPPA.

Toutes les réactions de l'organisme contre les offenses
venues de l'extérieur sont exaltées par la

CARNINE LEFRANCQ

On peut concevoir le rôle de la CARNINE LEFRANCQ de la façon suivante : Tout d'abord l'organisme s'enrichit en graisses phosphorées. Sous l'influence de ce « tonique spécifique », qu'invoquait le Docteur Héricourt, sans pouvoir toutefois le préciser, les centres nerveux, dont le fonctionnement exige une forte proportion de phosphore se trouvent placés dans des conditions les plus favorables ; et, comme ce sont précisément ces centres qui détiennent sous leur dépendance tout le système organique, il résulte de ce chef un redoublement d'activité des fonctions primordiales. Les éléments sénescents sont remplacés par de plus jeunes qui se multiplient activement, l'appétit augmente, la nutrition s'accélère, la phagocytose et la macrophagie sont activées, le sang s'enrichit en hématies et en hémoglobine ; en un mot, toutes les réactions de l'organisme contre les offenses venues de l'extérieur sont exaltées.

Le Professeur PERSILLIER-LACHAPELLE

de Montréal

Emmanuel Persillier-Lachapelle est né à Montréal (Canada), le 21 décembre 1845. Ses ancêtres, venus au Canada vers la fin du XVII^e siècle, étaient originaires du Périgord.

Il a fait toutes ses études à Montréal et est docteur en médecine de l'Université de Laval. Il est professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de cette Université, dont il est, en outre, actuellement, le doyen.

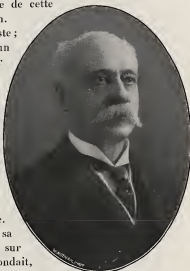
Le docteur Persillier-Lachapelle est un hygiéniste; mais il n'est pas un hygiéniste théoricien; il est un véritable militant de cette science, qu'il veut imposer au gouvernement et aux mœurs de son pays. C'est ainsi qu'en 1886 il parvint à obtenir la première loi d'hygiène de la province de Québec et qu'en 1887 il fondait le Conseil d'Hygiène de la même province, Conseil dont il est encore président. De 1878 à 1889, il ne cessait de lutter pour la réforme de la législation concernant la profession médicale, pour le perfectionnement de l'enseignement médical et pour l'organisation de l'hygiène publique par la création de lois sanitaires.

En 1880, il fondait à Montréal l'Hôpital Notre-Dame.

Le professeur Persillier-Lachapelle, au cours de sa carrière si active, a écrit de nombreux mémoires sur l'hygiène et les intérêts professionnels. En 1872, il fondait, avec quelques confrères, une revue médicale intitulée : *L'Union médicale du Canada*, dont il fut le propriétaire et le rédacteur en chef de 1876 à 1881.

Nommé président de l'*American Public Health Association* en 1894, le docteur Persillier-Lachapelle était délégué par le gouvernement canadien aux Congrès internationaux de médecine et d'hygiène à Paris, en 1900; au Congrès médical panaméricain à Mexico, en 1896, et au Congrès international de la tuberculose à Washington, en 1908.

Chef reconnu du parti progressiste parmi les médecins canadiens-français, le professeur Persillier-Lachapelle est chevalier de la Légion d'Honneur et officier de l'Instruction publique.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Persillier-Lachapelle apparaît à ses concitoyens comme l'ange gardien de la santé, pourvu des deux instruments essentiels de l'hygiène : la friction et l'eau pure.

SIROP ou GLOBULES

BOV'HÉPATIC

PRÉPARÉ DANS LE VIDE ET À FROID AVEC LES
FOIES DES BŒUFS DE LA CARNINE LEFRANÇO.

Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les principes solubles de 50 gr. de tissu hépatique.

Chaque globule renferme 0 gr. 25
d'extract hépatique soluble.

INDICATIONS. — Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites, Artériosclérose, Cirrhoses, Diabète, Goutte, Dyspepsies intestinales, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

Le Flacon de 15 cuillerées à bouche ou celui de 50 Globules : 6 francs

Littérature et échantillon sur demande.



LE RAPPEL DES GLANEUSES

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Jules Breton (Musée du Luxembourg, Paris)

10 Sénégal - St-Louis.
Femme Wolofs sur
le pont du Guel

20 Sénégal. - Un
Déménagement.
Femme Bambara
sur la route de
Kayes à Bamako.



Yvescope Richard



NE VOUS EXPOSEZ PAS

AUX DÉCEPTIONS

AUX

RÉCRIMINATIONS

de vos malades
en leur prescrivant
un
produit quelconque
alors que
vous avez la

CERTITUDE ABSOLUE

d'obtenir pleine satisfaction avec la

CARNINE LEFRANCQ

L'affligé qu'on vient voir se fait plus gai, le visiteur se fait plus triste ; chacun d'eux franchit par condescendance la moitié de la distance qui les séparait tout à l'heure.

On surfait les amitiés d'enfance ; toute affection naît d'une rencontre, et les plus anciens hasards ne sont pas nécessairement les meilleurs ; le hasard qui a rapproché deux enfants ne vaut pas la sympathie qui a uni deux hommes ; la communauté des souvenirs ne vaut pas celle des sentiments.

Ce n'est pas la réalisation d'un grand bonheur ardemment désiré qui cause la joie la plus vive, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est écarté de la vie.

Il y a aussi loin de la compassion à la charité que de l'intention à l'action.

La plupart des hommes gagnent à être un peu connus et perdent à être absolument pénétrés.

L'adversité est le crible des affections ; elle retient les grands cœurs et laisse tomber les autres.

COMTESSE DIANE.

Ce qui rend la pensée de la mort si effroyable, c'est d'être seul pour affronter l'inconnu ; si on pouvait aller à la mort avec ceux qu'on aime, la mort aurait l'attrait du vertige et semblerait éterniser l'amour.

La modestie est une concession polie faite par le mérite à l'infériorité.

Quand on aime, on a moins d'esprit ; quand on se sent aimé, on en a davantage.

COMTESSE DIANE.



Yvescope Richard

CHATEAU DE CHILLON
sur le Lac de Genève.

CARNINE LEFRANCQ

USINE MODÈLE
à ROMAINVILLE (Seine)
construite sur
UN HECTARE



FRANÇAIS
ESPAGNOL
ANGLAIS
ITALIEN
RUSSE

□ □

Nous donnons ci-contre une reproduction photographique de la première page de l'édition russe.

2000000
 1000000
 500000
 250000
 125000
 62500
 31250
 15625
 7812
 3906
 1953
 976
 488
 244
 122
 61
 30
 15
 7
 3
 1

Первый Годы
36 1

Дата: 1999 г.

Профессоръ Карлъ Ришэ

Сын знаменитого профессора хирургической клиники в чине Александр Павлович Абрикосов. Павел Павлович родился в Петербурге в 1850 году.

В 1878 г. он был принят профессором агрономии, а в 1879 г. получил от Академии Наук награду за экспериментальной физиологии за опыты с трутнем. * Климатическая и физиологическая свойства жемчужного ома у человека и животных. »

[illegible]

В это время Корбь Ренно арестован за отравление в
своем лабораторном ящике друга Г. Ю. Герасимова, оставшегося живым
после ареста. С. в течение отравления работы профессора арестован. Периодиче



КАРНИНЪ ЛЕФРАНКЪ : Источникъ жизни

ANOREXIE - TUBERCULOSE
ANÉMIE — CHLOROSE — DÉBILITÉ
NEURASTHÉNIE — CONVALESCENCES
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE
L'INTESTIN — ALIMENTATION LIQUIDE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment, PURE ou
additionnée d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE
N° 55
FÉVRIER 1910 (2)

ABONNEMENT
UN AN
FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

MADAME LAFARGE

P. ROURET

L'affaire Steinheil a passionné, on peut le dire sans exagération, le monde entier. Le jury de la Seine a déclaré l'accusée non coupable, aux applaudissements des uns, mais sans convaincre les autres. Combien de causes célèbres du même genre demeurent dans l'obscurité, et au sujet desquelles discutent encore aujourd'hui les chroniqueurs? Depuis l'affaire du courrier de Lyon, jusqu'à celle de M^{me} Lafarge, dont on a évoqué le souvenir à propos de l'affaire Steinheil?

Avec quelle émotion la France se partagea, lors du procès de 1840, entre « l'afargistes » et « antilafargistes », tout comme nous avons eu les « steinheilistes » et les « antisteinheilistes »! Comme M^{me} Steinheil, M^{me} Lafarge était jolie, séduisante, et, en résumé, il n'y eut jamais contre elle de preuves convaincantes, absolues.

M^{me} Lafarge a été jugée trop tôt; en 1909, elle eut sûrement été acquittée. Résumons rapidement cette cause mémorable.

En 1839, arrivait à Paris un M. Lafarge, s'annonçant maître de forges dans la Corrèze, propriétaire d'un château magnifique, à la tête d'une industrie métallurgique qui lui rapportait 80.000 francs par an. Il s'adressa à l'agence matrimoniale de M. de Foy, et fut présenté comme gentilhomme campagnard, constituant un magnifique parti, à une jeune fille d'excellente famille, distinguée, spirituelle, romanesque, et ayant une dot de 100.000 francs, M^{lle} Marie Capelle. L'union fut conclue rapidement, car cinq jours après la présentation, M. Lafarge faisait publier les bans. Le soir du mariage, les époux partent en chaise de poste pour le Glandier, le château de M. Lafarge, dans la Corrèze.

Les détails du procès révélèrent un premier incident, de nature assez délicate. Au relais d'Orléans, M^{me} Lafarge prit un bain, et M. Lafarge se mit en violente colère, ayant vainement essayé de franchir la porte de la salle. M^{me} Lafarge prétendit avoir été

En prescrivant la **CARNINE LEFRANCQ** vous avez la certitude de faire ingérer à vos malades du **SUC MUSCULAIRE PUR, CONCENTRÉ**, provenant de viande de **BŒUF** fraîche, presque **VIVANTE**.

surprise de la brutalité de son mari, d'un mari qui ne le fût, dit-on, pendant quelque temps du moins, que de nom.

Arrivée au Glandier, M^{me} Lafarge voit ses désillusions augmenter. En réalité, la grande industrie de M. Lafarge consiste en une petite forge, mal achalandée. M. Lafarge vient de faire souscrire 30.000 francs de billets de complaisance pour éviter la faillite imminente; il y a des dettes criardes; le château n'est qu'une habitation sinistre; les chambres sont froides, mal meublées, inhabitables, sauf pour les rats. Ceux-ci pullulent, et comme le premier soin de M^{me} Lafarge est d'acheter de la mort-aux-rats, ce poison sera plus tard une des bases de l'accusation, bien que l'analyse de cette « mort-aux-rats » ne révèle aucune trace d'arsenic!

M^{me} Lafarge et M. Lafarge ont d'abord des scènes violentes; puis le calme semble se faire et l'accusation reprochera de ce fait à M^{me} Lafarge la « plus grande dissimulation ». Si elle avait continué les querelles, on en eût conclu qu'elle avait une haine capable de la conduire au crime. Toujours est-il que les lettres que M^{me} Lafarge écrit à ses amies sont douces, résignées. « Son mari, sous sa rudesse un peu grossière, et malgré ses ongles en deuil, est un cœur bon et affectueux : ce qui est fait ne se peut défaire. »

Elle accepte cette vie de province, quelle qu'en soit la tristesse.

M. Lafarge a des embarras d'argent, M^{me} Lafarge répond pour lui, sur sa dot, vis-à-vis de ses créanciers; elle agira de même après la mort de son mari. Enfin, un jour, sur l'initiative de M. Lafarge, les époux font des testaments réciproques, se léguant mutuellement leurs biens. Notez qu'à ce moment M^{me} Lafarge a sa dot de 100.000 francs presque intacte et que

M. Lafarge ne possède que des propriétés plus qu'hypothéquées.

En novembre 1839, M. Lafarge part pour Paris, où il va prendre un brevet d'invention et surtout chercher à emprunter de l'argent. Il n'est pas bien portant; son absence se prolonge. Sa mère, que M^{me} Lafarge a trouvée au Glandier et qui s'est montrée toujours belle-mère hargneuse et aigrie, écrit à M. Lafarge qu'on lui envoie des gâteaux « qu'il devra manger en souvenir des hôtes du Glandier ».

M. Lafarge reçoit, en effet, une caisse

« fermée avec des clous », dira l'accusation, alors qu'elle est partie du Glandier fermée avec des crochets. Donc on l'a ouverte, donc on a substitué aux gâteaux de la mère, des gâteaux empoisonnés. Et qui aura fait cette substitution ? Sa femme, M^{me} Lafarge. Et tout cas, M. Lafarge reçut la caisse, mangea les gâteaux, tomba malade (nous avons dit qu'il l'était déjà), revint mourant au Glandier, où il expira dans d'atroces souffrances, le 14 janvier 1840. Le médecin habituel attribua la mort à des



M^{me} LAFARGE

ses auxquelles son client était sujet depuis longtemps ». On ne prononçait

pas, en 1840, le mot « appendicite », mais les phénomènes relatés dans le premier rapport médical semblent bien s'y rapporter.

Cependant, la mère de M. Lafarge et quelques gens de service, tous fort suspects, prétendent que la mort n'est pas naturelle, que M^{me} Lafarge a empoisonné son mari et qu'on l'a vue manipuler de la « poudre blanche », de l'arsenic.

On prouve que M^{me} Lafarge a cherché à se procurer de grosses quantités d'arsenic chez divers pharmaciens : elle affirme tous jours que c'était pour détruire les rats.

M^{me} Lafarge mère demande qu'on fasse l'autopsie. Elle a lieu à Tulle et fut fort



Le Professeur Fernandez CHACON, de Madrid

mal faite, ainsi que le prouve sans peine Orfila. Les médecins de Tulle avaient conclu à une « masse considérable d'arsenic dans les intestins », et pour en arriver là, ils s'étaient contentés de « faire bouillir les viscères et le tube digestif, et en avaient extrait un précipité jaune, floconneux, soluble dans l'ammoniaque, qu'ils avaient considéré comme de nature arsenicale ».

C'est après ce premier rapport, que M^{me} Lafarge, accusée d'empoisonnement, comparut le 2 septembre 1840 devant la Cour d'Assises de Tulle. Mais une deuxième expertise avait été confiée à Orfila.

Orfila était un savant hors ligne, un orateur accompli, un homme du monde remarquable et un chanteur « di primo cartello ». Le procès de Madame Lafarge fut un triomphe pour Orfila, bien que son rôle puisse être quelque peu critiqué.

« Dans ce drame effrayant, a dit un témoin éloquent, cette grave figure apparaît comme l'image de la fatalité scientifique, qui dénoue l'action, secouant son flambeau dans les ténèbres du crime, faisant parler la mort exhumée du tombeau... »

Les journaux du temps montrent « Orfila » mettant le cadavre dans une chaudière et « le faisant passer ensuite à travers des « alambics (!) pour découvrir la trace, le « vestige, la parcelle d'arsenic qui, poursuivie avec un art irrésistible, viendra « éclater enfin sur l'émail d'une soucoupe « de porcelaine en prenant la forme d'un anneau. »

Où bien on nous représente « ce savant « mélomane dans son laboratoire entre ses « fourneaux et son piano, examinant d'un « œil l'appareil qui est sur le feu, et de « l'autre la musique qui est au pupitre du « piano! »

Orfila eut donc à vérifier l'expertise des médecins de Tulle : il déclare qu'il eut fallu réduire en arsenic métallique le précipité obtenu qui pouvait n'être qu'une matière animale très commune dans la bile : quant à l'arsenic même, il n'en trouvait pas de trace.



ORFILA

L'accusation ne l'entendait pas ainsi... Le rapport d'Orfila détruisait son système. Le Procureur général poursuit la condamnation avec un acharnement inouï. Il évoque des amourettes de jeunesse, une histoire de diamants disparus à laquelle M^{me} Lafarge est étrangère, et obtient enfin une troisième expertise. Mais de nouveau, Orfila convient que l'appareil de Marsh ne donne aucune trace d'arsenic. Le Parquet demande une quatrième expertise confiée à Dupuytren le 9 septembre. Dupuytren déclare que pas plus qu'Orfila, il ne trouve d'arsenic.

Eufin, revirement inouï, surprise extraordinaire, à une cinquième expertise, Orfila, se contredisant lui-même, vient annoncer qu'il a trouvé « une trace d'arsenic métallique d'ailleurs impondérable. » Cela suffit à l'accusation.

En vain M^{me} Lafarge, aidée par ses conseils, Maître Paillet et un jeune secrétaire, qui devait être le célèbre avocat Lachaud, appelle à son secours Raspail.

Quand Raspail arrive à Tulle, la condamnation aux travaux forcés est prononcée.

Raspail proteste contre l'arrêt ainsi rendu ; il se fait fort de trouver de l'arsenic « même dans le bois du fauteuil du président ». Il demande à contrôler les réactifs qu'Orfila avait apportés de Paris. On le lui refusa.

M^{me} Lafarge subit sa peine dans la prison de Montpellier, avec une dignité, une douceur qui ne se démentirent jamais, protestant toujours de son innocence, écrivant un livre : *Heures de prison*, empreint d'une noble résignation. Grâciée au bout de douze ans, elle se rendit aux eaux d'Amélie-les-Bains, anémiée, très malade. Dès que sa présence y fut connue, une foule de paysans s'assemblèrent devant l'hôtel, hurlant : « A mort ! A mort, l'empoisonneuse ! »

Et succombant à l'émotion, M^{me} Lafarge mourut là, aux cris de ces gens qui l'accusaient encore et toujours. Dernier supplice, épouvantable, si, comme l'ont affirmé tant d'éloquents défenseurs, la malheureuse femme était réellement innocente !

❖ ❖ **NOUS GARANTISSONS** de la façon la plus absolue que la **CARNINE LEFRANCQ** ne contient que du Suc Musculaire de Bœuf concentré dans le **VIDE** et à **FROID ET PAS AUTRE CHOSE.**

MÉDECINE

PRÉVENTIVE

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut effleurier à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute.
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde.
Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY PRUDHOMME.

« Il y a dans le jus de viande certaines substances qui viennent se fixer sur les cellules nerveuses. Une fois que ces cellules nerveuses se trouvent imprégnées par ces substances, elles ne peuvent plus absorber le poison des microbes et alors celui-ci circule dans l'organisme sans pouvoir offenser les cellules nerveuses, parce que ces cellules, saturées par d'autres substances, sont réfractaires à l'imprégnation, à l'imbibition par le poison des microbes.

« C'est à peu près ce qui se passe avec un écheveau de soie qui, une fois colorée, ne peut plus fixer une nouvelle matière colorante. Si, au contraire, cet écheveau était blanc, il prendrait toute la matière colorante du bain où on l'aurait plongé; mais une fois qu'il est teint, il a fixé une couleur et n'en prend plus d'autre. De même, les cellules nerveuses, une fois qu'elles se sont imbibées des substances contenues dans le suc musculaire ne peuvent plus s'imbib

« du poison des microbes.

« Alors, peu à peu l'organisme se débarrasse de ces poisons par les émonctoires naturels. »

Professeur Charles RICHET,

Membre de l'Académie de Médecine.



Vues Richet

- 1 - Côte d'Ivoire. - Bonaké - La Corvée du Dimanche.
- 2 - Congo Belge - Femmes plantant des lianes à caoutchouc.





BATAILLE DE REZONVILLE (16 Août 1870)

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de Aimé Morot, au Musée du Luxembourg, à Paris.

OPOTHÉRAPIE BOV'HÉPATIC

SIROP et GLOBULES

Chaque globule renferme 0 gr. 25 d'extraît hépatique soluble. 4 à 6 par jour en 2 ou 3 fois à n'importe quel moment.

Dans toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et dans toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance ou aggravées par elle.

Le flacon de 15 cuillerées
ou celui de 50 globules : 6 fr.

OPOTHÉRAPIE BOV' BILIC

GLOBULES

Chaque globule contient 0 gr. 10 d'extraît complet de bile SOLUBLE. 2 à 6 par jour à n'importe quel moment.

CONSTIPATION — INSUFFISANCE
BILIAIRE — ENTÉROCOLITE
MUCO-MEMBRANEUSE — ICTÈRE
CHOLÉMIE

Le flacon de 50 globules : 3 fr.

Le Professeur Fernandez CHACON, de Madrid

Fernandez Chacon est né à Grenade le 16 décembre 1848. Reçu interne en médecine en 1866, il dirigeait en 1870 le Lazaret de Grenade et était reçu docteur en 1874.

Nommé professeur de Clinique en 1881, il devenait, en 1883, titulaire de la Chaire d'obstétrique et de gynécologie de l'Université de Santiago de Compostela; il occupait ensuite la même Chaire à l'Université de Valladolid, puis à l'Université de Madrid, où nous le trouvons depuis 1888.

Le professeur Fernandez Chacon est un gynécologue très recherché, aussi bien pour les maladies de matrice que pour les accouchements. Spécialisé dans ces matières depuis trente-cinq ans, il a eu l'occasion de pratiquer d'innombrables fois toutes les opérations de la chirurgie moderne les concernant.

Parmi ses publications, nous relevons une monographie sur les moyens de discerner la mort réelle de la mort apparente, un travail sur les hémorragies de l'accouchement et une traduction annotée du *Traité d'accouchement* de Ribemont-Dessaignes (1897).

Le professeur Fernandez Chacon présida la Section d'obstétrique dans plusieurs Congrès et fut délégué du gouvernement espagnol au Congrès de médecine de Saint-Petersbourg.

Il est membre de l'Académie royale de médecine depuis 1908 et commandeur de l'Ordre civil d'Alphonse XII.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Fernandez Chacon cultive les choux... et d'un de ces choux parvenus à maturité, il extraît, au moyen d'une opération un peu violente — par le couteau et les tenailles, un superbe bébé!

EN DÉSESPOIR DE CAUSE.

Je suis heureux de vous féliciter du BOV' HÉPATIC qui, essayé en désespoir de cause chez une malade atteinte d'obstruction néoplasique des voies biliaires, a relevé l'état général d'une manière remarquable, permettant aux aliments d'être assimilés.

Docteur Lemaire, Chantilly (Oise).

CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de BŒUF CRUE

Pur et CONCENTRÉ dans le Vide et à Froid

LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
dont dispose la Médecine

Notre fabrication
actuelle
nécessite l'abatage
de

22 BŒUFS

PAR JOUR



USINE MODÈLE

à ROMAINVILLE (Seine)

construite sur un hectare, spécialement
et uniquement pour la CARNINE.

CAPITAL : 1.600.000 francs
entièrement versés

ANÉMIE

TUBERCULOSES

ANOREXIE

CONVALESCENCES

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour à n'importe quel moment,
Pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou
naturelle, thé, lait, etc., **FROID** ou **TIÈDE**.

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 56

MARS 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . . 15 Fr.

RÉGIME ALIMENTAIRE DE NAPOLEON I^{er} A SAINTE-HÉLÈNE

Un heureux bibliophile a découvert, chez un antiquaire, à Paris, le livre de comptes, tenu au jour le jour, des dépenses faites par Napoléon à Sainte-Hélène.

Ce registre a été tenu à jour par l'officier de bouche Pierron, qui l'a commencé en janvier 1818; le dernier feuillet porte une date qui a son éloquence; 5 mai 1821. Il comprend 43 pages.

La comptabilité est des plus simples; elle est exprimée en livres, en shillings et en pence. Chaque mois, après vérification de Montholon, l'Empereur se fait remettre le registre, contrôle les moindres dépenses, provoque s'il y a lieu, des explications, refait même les additions.

C'est en janvier 1819 que Napoléon semble avoir commencé cet examen et s'être livré à ces calculs. Mais, pour plus de commodité, il transpose les livres sterling en francs.

Le cuisinier que l'Empereur avait ramené

de France était un certain Lepage. A la suite d'une querelle avec un valet de chambre, Lepage, découragé, avait quitté l'île; à partir de ce moment, les repas de l'Empereur sont confiés à une équipe de Chinois sous la surveillance de Pierron, qui devint cuisinier par nécessité.

Les choses ne restèrent pas longtemps ainsi.

Un grand personnage anglais, lord M..., revenant de Chine, offrit à Napoléon un cuisinier réputé dans cette contrée. La condition était dure, à cause de la vapeur particulière du charbon de l'île. Le nouveau serviteur fut forcé de renoncer à ses fonctions, car le feu détruisait sa vue. Le gouvernement de la cuisine revint de nouveau à Pierron et à ses Chinois.

Mais, dans ce moment, la princesse Borghèse envoyait de Lucques, sur une lettre de Madame Mère qui l'instruisait de la position de l'Empereur, un jeune homme

La CARNINE LEFRANCO
est le plus Énergique

RECONSTITUANT

dont dispose la
— Médecine —

intelligent, plein de zèle et d'honneur, M. Chandellier, dont Napoléon a été constamment satisfait, et qui est resté à Sainte-Hélène jusqu'à la mort de l'illustre captif.

Chandellier était ingénieux autant qu'actif : il en vite fait de monter un fourneau à l'allemande dont il avait acheté à Londres les parties principales ; comme on lui refusait le bois nécessaire pour chauffer son fourneau, il fit forger par un serrurier de l'île une plaque de fonte qu'il transforma en four à charbon et dont il exécuta lui-même la maçonnerie. L'Empereur se montra très satisfait de ces dispositions.

Voulant, sans plus tarder, mettre à l'épreuve les talents de son nouveau Carême, il lui commanda une « soupe de soldat » : Chandellier, qui avait été militaire, devait en connaître la composition. La première fois, il la réussit fort mal : elle était trop claire et les haricots y avaient été prodigués. « Demain, tu m'en feras une meilleure », se contenta de dire l'Empereur. Le lendemain, elle était si épaisse qu'une cuiller aurait pu y tenir debout. L'Empereur n'en redemanda plus dès ce jour.



NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE
Tableau de P. Delaroche

A en juger par le livre de comptes, la table impériale, durant l'exil, fut plus que frugale.

En 1818, les dépenses variaient entre 50 et 150 livres sterling, et le personnel est relativement nombreux à Sainte-Hélène. De plus, la vie est très chère dans l'île ; depuis l'arrivée de l'Empereur, le prix des vivres a relativement augmenté. Quelques chiffres pris dans une relation du temps en donneront l'idée.

Le bœuf vaut 36 deniers la livre ; le mouton, 30 deniers ; le porc frais, 40 deniers ; une poule ou un canard, 24 schellings ; une oie, 50 schellings ; une dinde, 60 schellings ; un boisseau de pommes de terre, 15 schellings ; la douzaine d'œufs, 8 schellings ; seul, le poisson est d'un prix abordable.

Les légumes sont rares, et quand on en trouve, ils sont secs et brûlés par le soleil.

On a parfois grand-peine à avoir de la viande de boucherie ; celle qui est consommée dans l'île provient du Brésil ou du Cap de Bonne-Espérance.

Malgré les ordres qui avaient été donnés au gouverneur, l'office de Napoléon ne recevait jamais qu'une chétive portion. Si on lui envoyait une épaule de bœuf, elle était décharnée, tandis que le gouverneur se réservait la partie succulente, le quartier de derrière. Aussi Napoléon, qui aimait les viandes grasses, n'obtenait presque jamais le morceau de son choix.

On lui servait parfois des côtelettes de porc frais, des boudins, des saucisses. Ces préparations étaient passables, mais la volaille de toute espèce était d'un goût détestable. On essaya inutilement de tous les moyens pour engraisser des poulets et des poulardes, des dindeonneaux et des oies.

On voyait rarement du gibier dans l'île. Les quelques perdreaux rouges et faisans qui pouvaient s'y tirer étaient destinés à la table du gouverneur.

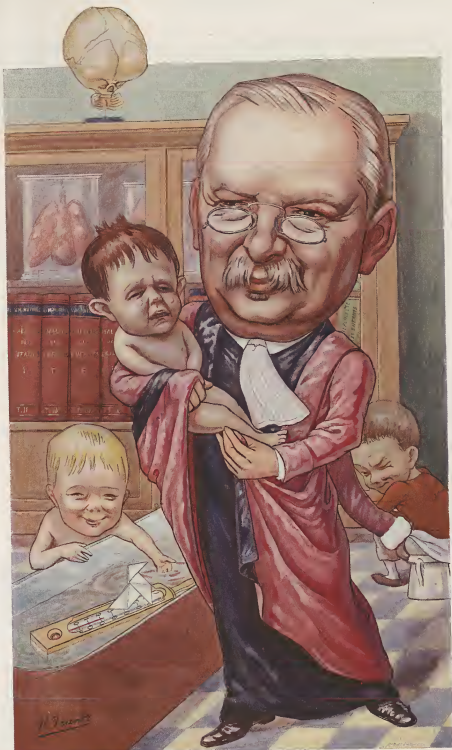
Ni poissons d'eau douce, ni coquillages : on ne pêchait sur les côtes que de petits maquereaux dont la saveur pouvait se comparer, dit

un narrateur, à celle du chien de mer.

A Sainte-Hélène, les fruits ne mûrissaient presque jamais, à cause de l'inconstance des vents. Les abricots, les raisins n'y avaient aucun goût. Les bananes étaient meilleures et le cuisinier les employait en beignets, en ayant soin de les faire mariner.

Le pain avait un goût de poussière ; la farine en était presque toujours échauffée. On y trouvait souvent du sable, par suite du mélange des farines de l'Europe et du Cap de Bonne-Espérance, obtenu par de vieilles meules.

Le madère, le vin de Ténériffe, le vin de Constance étaient les vins habituels de la maison ; mais l'Empereur se contentait d'un verre de Bordeaux.



Le Professeur HUTINEL

Napoléon était peu buveur. Le vin qu'il préférait était du Chambertin ayant cinq ou six ans de bouteille; rarement il demandait du Champagne, sauf dans les friassées de poulet. Il convenait d'ailleurs qu'il ne s'y connaissait pas en erus.

L'heure du repas était très variable. Il se levait ordinairement à huit heures; jusqu'à une heure et parfois plus tard, il ne prenait qu'une tasse de café noir.

Son dîner avait lieu à huit heures; il se retirait vers onze heures dans sa chambre.

Il ne semble pas avoir eu de penchant pour les plaisirs de la table. Il n'avait pas plutôt fini de manger, qu'il se levait, comme s'il avait hâte d'être débarrassé d'une corvée.

Voici quel était son menu habituel, à quelques variantes près.

Le déjeuner se composait d'un potage à l'oseille lié, ou autre rafraîchissant, de poitrines de mouton passées et grillées avec un jus clair, ou de deux côtelettes de mouton, quelquefois d'un entremets de légumes; mais ce plat était ordinairement détestable.

On servait au dîner un potage, un relevé, deux entrées, un rôti, quelque mauvaise pâtisserie, dont Napoléon se montrait très friand.

Bien que les aliments fussent en général médiocres, la piété de ses serviteurs avait soin de les lui présenter sur des assiettes d'argent, que le service avait eu la précaution d'apporter à Sainte-Hélène.

Les relevés se composaient de viandes vulgaires: bœuf bouilli, mouton, porc frais ou cochons de lait.

Lorsque l'Empereur était encore bien portant, le repas était plus abondant.

La première entrée était une volaille; la seconde, de la viande de boucherie, et, quand il y avait pénurie, de la pâtisserie ou de la friture. On n'avait presque jamais de gibier.

Les truffes et les champignons, qu'on lui envoyait parfois d'Angleterre, n'arrivaient qu'usés; le beurre était vieux et salé, à ce point qu'il fallait le laver dans plusieurs eaux avant de s'en servir.

Le café, qui était indispensable à l'Empereur, lui manqua fréquemment. On lui mesurait l'eau des fontaines pour sa table; on la lui refusa souvent pour ses bains.

Sous l'influence de cette alimentation, et les rigueurs du climat aidant, la santé de l'Empereur ne pouvait que s'altérer.

(A suivre).

TANANARIVE



Vercusse Richard

Les produits qu'on
oppose à la

CARNINE LEFRANCQ

ne lui sont absolument pas
comparables; il se vendent
meilleur marché et font de
grosses remises aux intermé-
diaires

C'EST TOUT

Comparez-les à la Carnine, qui
est un suc musculaire de bœuf

CONCENTRÉ

et votre religion sera éclairée.

*La CARNINE LEFRANCQ est la moins chère de toutes les préparations
zomothérapiques parce qu'elle est dix fois plus active que les similaires.*

ADMIRABLE

La **Garnine Lefrancq** est un produit admirable; ses effets sont merveilleux. Fréquemment prescrite chez les enfants, elle ne m'a donné jusqu'alors que d'excellents résultats.

Docteur Gatrin,

Médecin Inspecteur des Enfants assistés,
Grècy-sur-Serre (Aisne).

SURPRENANT

Je viens d'avoir à la fois plusieurs malades dans un état d'épuisement très prononcé; il n'y a eu que la **Garnine Lefrancq** pour les relever, et cela avec une rapidité surprenante.

Docteur J.-G. Caffort,

Peyrac-Minervois (Aude).

Le Professeur HUTINEL

Victor-Henri Hutinel est né le 15 août 1849, à Châtillon-sur-Seine, dans la Côte-d'Or.

Après avoir fait ses études classiques au lycée de Chaumont, il vint à Paris étudier la médecine. Interne, puis médecin des Hôpitaux en 1879, il arrivait à l'agrégation en 1883 et obtenait en 1897 la chaire de Pathologie médicale, qu'il abandonnait récemment pour celle de Clinique infantile.

Sa prédilection pour la médecine infantile s'est marquée par ses suppléances de la Clinique des maladies des enfants et sa décision de conserver son service à l'Hospice des Enfants-Assistés. On lui doit d'importantes études sur les températures basses centrales, sur la broncho-pneumonie infantile, pour laquelle il a préconisé les bains frais à 28° et au-dessous, sur l'hépatite tuberculeuse chez les enfants, les lésions syphilitiques au foie chez les nouveau-nés, la méningite tuberculeuse, le méningisme, l'hérédité de la tuberculose, le traitement de la dyspepsie et de la diarrhée infantiles, l'antisepsie de la peau, les cirrhoses cardiaques, la convalescence et la rechute de la fièvre typhoïde.



Le professeur Hutinel vient de terminer un ouvrage en cinq volumes sur les *Maladies des Enfants*, en collaboration avec plusieurs de ses internes, dont quelques-uns sont déjà agrégés ou médecins des Hôpitaux (Babonneix, Bigart, Darré, Jeanselme, P. Lereboullet, Lesné, Leven, L. Martin, Merklen, Nobécourt, Paiseau, Tixier, Vitry et R. Voisin).

Il est membre de l'Académie de Médecine depuis 1899 et Chevalier de la Légion d'Honneur.

MERVEILLEUX

La **Garnine Lefrancq** est un reconstituant merveilleux, duquel on peut tout attendre. Je l'emploie souvent et toujours avec succès.

Ci-joint 25 fr. 50 pour 3 flacons que je vous prie de m'envoyer.

Docteur J. Describes,

Médecin de la C^o des Chem. de fer Algériens de l'État,
Ain-Tedelès (Oran).

REMARQUABLES

J'ai déjà prescrit fréquemment la **Garnine Lefrancq**. J'ai soigné entre autres deux femmes cancéreuses atteintes de dyspepsie avec hécitité; le seul aliment qu'elles pouvaient supporter étaient la **Garnine Lefrancq**, qui les soutenait d'une façon remarquable.

Docteur Huguier,

Vétérinaire en 1^{er} au 5^{me} Dragons, Compiègne (Oise).



LE PRESENTIMENT DE LA VIERGE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Ch. LANDELLE
(Musée du Luxembourg, Paris).

La CARNINE LEFRANCQ

mérite toute votre confiance, et ne néglige rien pour vous donner satisfaction.

DOCTEUR MALKE

Gynécologue et Accoucheur

Médecin de la
Communauté bienfaisante
Syrienne.

De 1 h. à 4 h. après-midi

الدكتور مالكة
تخصص في التوليد والأمراض النسائية
طبيب الجمعية الخيرية السورية
مأهولة كل يوم من الساعة 1 إلى 4 بعد الظهر

Beyrouth, le 24 Novembre 1909.
(Syrie)

Messieurs,

Je suis très heureux de vous annoncer
le cas suivant qui pourrait être consi-
déré comme un miracle :

Une femme aménorrhéique qui s'est
servie de tout l'arsenal emménagogue et
fortifiant depuis deux ans, sans aucun
résultat, a vu apparaître ses règles
par l'usage journalier de la CARNINE
LEFRANCQ, à haute dose et pendant un mois
seulement.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas
fait connaissance de bonne heure avec
ce médicament.

Agréez, Messieurs, mes plus cordiales
et chaleureuses félicitations et mes
salutations distinguées.

Docteur MALKE



PIERRE CORNEILLE

Stances à la Marquise

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éblatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'ai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise :
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

PIERRE CORNEILLE.



Vernoy Richard

VIENNE. — Le Château Royal

*Nous appelons tout particulièrement l'attention
de MM. les Médecins sur le BOV' HÉPATIC
qui donne des résultats vraiment*

REMARQUABLES

OPOTHÉRAPIE HÉPATIQUE

BOV' HÉPATIC

SIROP (GOUT TRÈS AGRÉABLE)

GLOBULES

Préparé dans LE VIDE et A FROID

avec les FOIES des BŒUFS de la CARNINE LEFRANCQ

Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les
principes solubles de 50 gr. de tissu hépatique.

Chaque Globule
renferme 0 gr. 25 d'extrait hépatique soluble.

INDICATIONS

Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance
hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffi-
sance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites, Cirrhose,
Artériosclérose, Diabète, Goutte, Cancer, Dyspepsies intestinales,
Hémophilie, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLON SUR DEMANDE

PRIX : au public, Sirop ou Globules, 6 fr.

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE
N° 57
MARS 1910 (2)

ABONNEMENT
UN AN
FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

RÉGIME ALIMENTAIRE DE NAPOLEON I^{er} A SAINTÉ-HELENE (Suite)

En 1818, au moment où Pierron prend la direction de l'office, l'auguste captif est soumis à un régime culinaire qui accuse le mauvais état de son estomac,

On ne croyait pas cependant, à l'époque, que cet organe fut déjà atteint. D'après le docteur O'Méara, qui a soigné l'Empereur jusqu'au 25 juillet 1818 « la maladie de l'auguste patient consiste dans une *obstruction du foie* et une *dyscrasie scorbutique*; les moyens de s'opposer à la première maladie sont une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits subacides, des substances animales faciles à digérer... »

Comment furent exécutées ces prescriptions, assez vagues à la vérité?

Des végétaux frais, on n'en retrouve aucune trace sur le livre de comptes; nous avons dit que les légumes poussaient mal sous ce climat torride.

Quant aux fruits, nous relevons sur le livre de comptes : des amandes, des pêches,

des raisins, des poires sèches, des abricots; beaucoup de citrons, qui servaient sans doute à composer des limonades rafraîchissantes,

Les œufs se consumaient par douzaines. Les condiments sont également prodigués au malade, dont l'estomac devait se révolter à leur approche; trop de moutarde, de cornichons et de câpres pour un dyspeptique.

Au mois de mars 1818, on tue une tortue, pour en faire du bouillon.

Les prunes, le raisin de Corinthe sont des rafraîchissants recommandables; de même le sirop de vinaigre, excellent désaltérant, quand on l'additionne d'eau.

Comme viandes, les pigeons, les poulets, les dindons ont, depuis peu, remplacé les viandes fortes, bœuf et mouton. Le porc, sous forme de jambon, paraît avoir été bien toléré.

Au mois de juillet, nous voyons, mentionnée pour la première fois, une boîte de

Toutes les prescriptions de la science moderne sont observées dans notre Usine de Romainville, qui coûte aujourd'hui plus de 700.000 francs, et la fabrication de la CARNINE LEFRANÇO
EST RÉELLEMENT SCIENTIFIQUE

rorot, lisez arrow-root, fécule amylacée que l'on retire, dans les possessions anglaises, des Antilles et des Indes, à la manière de la fécule de pomme de terre chez nous, des racines tubéreuses de deux plantes qui sont : l'une le *Maranta arundinacea*, plante américaine, l'autre, le *Maranta indica*, plante indienne.

Ce sont les Anglais qui nous ont fait connaître cette substance, à laquelle ils accordent une estime toute particulière. On l'a présentée comme *analeptique* (fortifiante); mais c'est tout simplement un aliment léger, et à ce titre, il est ordonné aux convalescents.

Cette farine alimentaire, de la volaille, des œufs, et comme boisson, du thé de temps à autre, très peu de vin, constituent à peu près toute l'alimentation de l'Empereur en l'année 1818.

L'année suivante, les symptômes ne faisant que s'aggraver, il eut été imprudent de se relâcher de cette sévérité de régime. Les rapports médicaux, sans être alarmants, sont assez inquiétants pour la justifier. Ils ont un tort grave, toutefois, celui de ne pas spécifier quel doit être ce régime. Il ne paraît pas que les médecins aient porté leur attention sur ce point cependant si important. L'Empereur est obligé de les rappeler à leur devoir.

« Les médecins, dit à la première rencontre Napoléon au docteur Antommarchi, ont la police de la table; il est juste que je vous rende compte de la mienne. Voici comment elle est servie : un potage, deux plats de viande, un de légumes, une salade, quand je peux en avoir, composent tout le service; une demi-bouteille de claret, que j'étends de beaucoup d'eau, me sert de boisson; j'en bois un peu de pur à la fin du repas. Quelquefois, lorsque je suis fatigué, je substitue le champagne au claret; c'est un moyen sûr d'exciter l'estomac. Des pommes de terre, des lentilles, des pois, des haricots blancs, des choux-fleurs, des échalettes, du gigot; du mouton, je recherche la partie la plus rôtie, la plus brune; mais, du reste, je veux que la cuisine soit simple, je n'aime pas les cuisiniers qui font de l'esprit; un bon étouffé à la génoise, un pilau à la milanaise et des *taillerains* à la corse valent mieux pour moi que toutes les merveilles de l'art de Bauvilliers. »

Le même jour, Napoléon disait à son interlocuteur : « Souvent tout ce régime ne suffit pas. Je suis forcé de recourir à mon remède héroïque, à la *soupe à la reine*.

Cette composition de lait, de jaune d'œuf et de sucre produit sur moi l'effet d'un purgatif doux et me soulage constamment. »

Antommarchi était entré au service de l'empereur le 22 septembre 1819. A dater de ce moment, il est aisé de suivre sur le livre de ménage les étapes de la maladie.

Le malade ne mange pour ainsi dire plus; du moins le registre ne fait-il point mention d'aliments autres que des œufs... et de la salade !

L'Empereur est presque tout le temps alité; il ne sort du lit que pour entrer dans le bain, dont il retire un grand soulagement.

Le mois d'octobre se passe dans des alternatives d'espérance et de découragement : c'est toujours du foie que se plaint l'auguste patient.

Les remèdes n'opérant pas, le docteur prescrit de l'exercice à son malade; il y avait longtemps qu'il n'en prenait et il souffrait de cette inaction.

— « Mettez-vous à bêcher la terre », lui dit Antommarchi.

— « Bêcher la terre, oui, docteur, vous avez raison, je bêcherai la terre. »

Il donne aussitôt l'ordre qu'on achète des ustensiles de jardin (portés sur le registre en novembre 1819), et dès le lendemain il est à l'œuvre. Son valet, Noverraz, avait l'habitude des travaux rustiques; il le fait jardinier en chef et travaille sous sa direction. Ce fut une vraie frénésie. Il se livrait à ce travail avec une ardeur qu'il ne se connaissait plus et que son entourage ne soupçonnait point.

Tout Longwood fut mis à contribution. « Il charriait, faisait transporter la terre; il n'y eut que les dames qui échappèrent à la corvée; encore avait-il peine à s'empêcher de les mettre à l'œuvre. Il les plaisantait, les pressait, les sollicitait, il n'y avait sorte de séduction qu'il n'appliquât. » Tout en jardinant, l'Empereur causait médecine, histoire naturelle, guerre ou politique.

Ce régime eut une influence des plus heureuses sur la santé de Napoléon.

Au mois de janvier 1820, on voit réapparaître dans les comptes les pigeons, les œufs, voire du porc et du poisson.

L'illustre captif semble renaître à la vie; il commande des réparations dans son habitation, les surveille, vêtu comme un planteur, « en large pantalon, en veste, avec un énorme chapeau de paille du Bengale sur la tête, et des espèces de sandales aux pieds. » Ainsi accoutré, il excite l'hilarité de ses



Georges Villa - 03

Le Professeur Eliseo CANTON, de Buenos-Ayres

Chinois, qui ne se possèdent pas de le voir sous ce costume.

Ce n'était, hélas ! qu'une trêve dans cette lente agonie.

Au mois de juillet (1820), une rechute oblige l'auguste patient à recourir de nouveau aux boissons rafraîchissantes et aux viandes légères; encore ne devait-il guère toucher à celles-ci que le personnel s'adju-geait.

Les bulletins de santé se succèdent de plus en plus alarmants.

Le malade en arrive à ne plus supporter d'aliments. Le registre ne note plus que des remèdes : pastilles de menthe, boîtes

de thé, trente bouteilles de sirop, des douzaines d'oranges, de limons, etc.

Les forces vont en décroissant. Autour de l'Empereur on ne conserve plus la moindre illusion.

Il n'est plus question de comptes à cette heure; plus qu'un feuillet au registre, une page, qui restera blanche ou presque; elle contient ces seuls mots : *mai 1821*, — *5 mai 1821*; en marge, une initiale, la première lettre du nom de Pierron.

C'est la fin, le dénouement prévu du drame qui se joue depuis six ans sur ce rocher perdu.

(Fin).

Premier Sourire du Printemps

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent baletants,
Mars qui rit, malgré les averse,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des colliettes
Et esèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier
Avec une houe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose;
Lui descend au jardin désert
Et lae les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les peree-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main caehée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuillés
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir ».

THÉOPHILE GAUTIER.



COTE D'IVOIRE. — Traversée d'une forêt en chaise à porteur

IL N'Y A PAS MIEUX NI MEILLEUR

Je vous exprime la satisfaction que m'a
donnée votre excellente *Carnine Lefrancq* :
il n'y a pas mieux, ni meilleur.

Docteur Charles Jaffary,
Médecin-Major, Chartres.

Un dentil de convenance est toujours
commode : chacun en profite pour élaguer
de sa vie ce qui l'ennuyait. L'un ne sort
plus, mais reçoit encore; l'autre sort, et ne
reçoit plus; ce sont des vacances noires.

COMTESSE DIANE.

Le professeur Eliseo CANTON, de Buenos-Ayres

Eliseo Canton, après avoir fait ses études classiques à Tucuman, s'inscrivait à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres en 1881, et débutait dans la carrière comme chirurgien de 1^{re} classe de la Flotte Argentine.

Mais le jeune savant ne s'attardait pas de ce côté, et bientôt on le retrouve professeur de Physique dans son pays natal (1887), puis professeur d'histoire naturelle à Buenos-Ayres (1889).

A partir de ce moment, nous suivons ses progrès dans l'enseignement officiel, où nous le voyons successivement : professeur de parasitologie (1891-1901), professeur de clinique obstétricale (position actuelle), et doyen de la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres.

Parti de la médecine navale, le docteur Eliseo Canton est arrivé à l'obstétrique et à la gynécologie où il s'est spécialisé, et il est en réalité le fondateur de cet enseignement à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres, qui lui doit la fondation de la belle clinique obstétricale et gynécologique, riche de 100 lits, qu'il dirige actuellement.

Travailleur infatigable, esprit entreprenant, menant à bonne fin tout ce qu'il entreprend, le professeur Eliseo Canton a grandement contribué au développement de la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres, qu'il a dotée d'une Ecole pratique et d'une Morgue, et qu'il travaille à doter encore d'une Polyclinique.

Ses travaux, fort nombreux, se rapportent au Paludisme et à sa Géographie médicale dans l'Argentine, aux eaux thermales de l'Argentine (qu'il eut mission officielle d'étudier), au parasite de la fièvre paludéenne, à la radiopelvigraphie, à l'opération césarienne conservatrice; on lui doit des coupes sagittales de femmes enceintes (les premières faites dans le Sud-Amérique), des études de fœtus achondroplasiques, et la publication d'une première série de 24 cas de pubiotomie pratiquée dans l'Amérique du Sud.

Comme beaucoup de ses confrères, le docteur Eliseo Canton s'est laissé tenter par la politique, qui lui a d'ailleurs souri. Réélu député national à cinq reprises, le savant professeur est actuellement Président de la Chambre des Députés de la Nation. Son action comme législateur a certes été féconde, car son pays et la science lui doivent de nombreuses lois concernant la salubrité, les chemins de fer, les aliénés, les canalisations et irrigations, l'éducation et l'enseignement supérieur.

Le professeur Eliseo Canton est académicien honoraire et membre correspondant de diverses sociétés scientifiques.



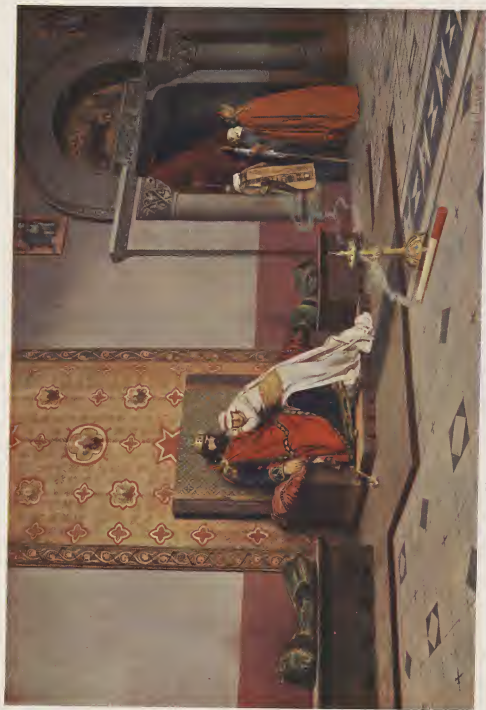
RÉSULTATS REMARQUABLES

SIROP
INALTÉRABLE
Bon Goût

BOV' HÉPATIC

GLOBULES
ne se dissolvant
que dans l'intestin

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE



L'EXCOMMUNICATION DE ROBERT LE PIEUX

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de J. P. LAURENS, au Musée du Luxembourg, à Paris.

L'Excommunication de ROBERT le PIEUX.

Robert II de France, dit le Pieux (970-1031), après avoir tenu sur les fonts baptismaux un enfant de Berthe, veuve du comte de Blois, épousa cette comtesse, malgré la parenté religieuse qu'il avait ainsi contractée avec elle. De ce chef il fut excommunié. La sentence vient d'être prononcée dans la grande salle du palais, en présence des époux. Au pied du trône, fume et expire le cierge pascal, arraché de son massif chandelier; le légat du pape et ses acolytes se retirent impassibles et le silence et le vide se font autour des excommuniés.

Le roi frappé de stupeur, a laissé choir son sceptre et courbe le front. Dans son œil hagard, dans son attitude affaîssée, il y a sans doute plus d'épouvante que de repentir. Déjà il ne prend plus garde à la pauvre reine, qui se cramponne à lui et l'enlace avec toute la tendresse de l'amour, avec toute l'énergie du désespoir.

Cette composition dramatique a été exposée à Paris en 1875.

(Voir notre Reproduction page 6).

GOURMANDISE

Grâce à la **Carnine Lefrancq**, un de mes malades, épuisé complètement par une pneumonie infectieuse, à l'estomac délabré et rebelle à toute nourriture, a pu se relever assez rapidement. Sa femme très fatiguée par les soins constants qu'elle lui donnait, trouvait des forces en absorbant de la **Carnine Lefrancq**, qu'elle prenait comme gourmandise.

Docteur E. Taillard,

Ancien Interne de l'Hôpital St-Joseph (Paris),
Maiche (Doubs).

SOVERAINE

Je tiens à vous dire que la bonne **Carnine Lefrancq** continue à me donner d'excellents résultats.

Que se soit dans la grippe, la tuberculose, la dyspepsie et même dans les états cachectiques où toute alimentation est repoussée, la **Carnine Lefrancq** s'est toujours montrée souveraine pour le réconfort de ces malheureux. Je vous renouvelle mes compliments pour l'excellence de votre produit.

Docteur H. Pavillard,

Héricourt (Haute-Saône).

Instantané de Gustave FLAUBERT, par TAINÉ



GUSTAVE FLAUBERT

Un grand vigoureux homme, un peu carré, à grosses moustaches, l'air assez lourd, l'apparence d'un capitaine de cavalerie déjà fatigué et qui aurait pris des petits verres.

De la force et de la lourdeur, voilà le trait dominant de sa conversation, de son ton, de ses gestes. Rien de fin; mais de la franchise, du naturel : c'est un homme primitif, « un rêveur et un sauvage ». Il a dit lui-même ces deux derniers mots. C'est un piocheur obstiné, qui force son imagination et qui en subit les accidents...

L'amour maternel et l'amour filial sont dans tous les cœurs, mais ils n'y ont pas la même valeur. Préférer son enfant au reste du monde, c'est seulement suivre l'instinct commun à tous les animaux. Préférer sa mère au reste du monde, c'est obéir à la justice, à la reconnaissance, à la raison que la nature n'a donnée qu'à l'homme : on doit juger une âme non pas sur ses sentiments en général, mais sur le choix qu'elle fait parmi ses propres sentiments.

COMTESSE DIANE

Les caractères généreux acceptent sans embarras en pensant qu'ils donnent le bonheur de donner.

Les caractères avides demandent sans honte en ne pensant qu'au profit de recevoir.

Les caractères ordinaires, ni avides, ni généreux, ne veulent ni demander ni recevoir, et ne comprennent pas qu'il y ait des gens pour qui la reconnaissance ne soit pas un fardeau.

COMTESSE DIANE

CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf CRUE
CONCENTRÉ
dans le VIDE et A FROID

De 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour à n'importe quel
moment, PURE ou addition-
née d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle,
thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

• • •

TUBERCULOSE
ANÉMIE - CHLOROSE
NEURASTHÉNIE
DÉBILITÉ - FAIBLESSE

ANOREXIE

MALADIES de l'ESTOMAC
et de l'INTESTIN

CAPITAL :
1.600.000 FRANCS
ENTIÈREMENT VERSÉS

USINE MODÈLE
ROMAINVILLE
SEINE

LE PLUS ÉNERGIQUE

RECONSTITUANT

DONT DISPOSE LA MÉDECINE

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE
78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 58

AVRIL 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

AU FEU!

*Madame Raoul Dambrine à monsieur
Raoul Dambrine.*

Où, mon cher Raoul, tournez et retournez bien le papier entre vos doigts; vérifiez la signature: c'est moi, votre légitime épouse, qui vous écris. Avant d'aller me coucher dans ce grand lit Louis XV, qui fut à nous deux, et qui maintenant est à moi toute seule, je suis entrée discrètement dans votre chambre; j'ai disposé l'enveloppe bien en évidence sur le chiffonnier voisin de votre couchette. Il vous a donc été impossible de ne pas l'apercevoir en rentrant du Cercle... puisqu'il est enroulé que vous rentrez du Cercle, si tard, chaque nuit... A présent que vous êtes fixé sur l'authenticité de ma lettre, lisez-la attentivement et méditez-la: ce n'est pas une plaisanterie.

... Voilà trois ans, jour pour jour, mon cher ami, que nous sommes mariés. Avouez que vous ne vous étiez point aperçu de l'anniversaire?... Moi, je ne l'aurais pas

laissé passer sans rêver un peu, même s'il n'avait pas été marqué aujourd'hui par un petit incident dont vous appréciez l'importance tout à l'heure. Trois

ans! C'est beaucoup et ce n'est guère! Pour vos parents et pour les miens, pour nos amis, pour le monde, nous sommes de jeunes mariés... Vous avez trente-deux ans; j'en ai vingt-trois; vous êtes élégant, je suis jolie; ne serait-il pas naturel que notre amour eût duré l'espace d'une liaison ordinaire?... Voilà ce que pense le monde... Et pourtant, nous qui sommes dans les coulisses de la comédie, nous savons que, depuis des années, nous ne sommes plus des amants et que (ne vous récriez



La **CARNINE LEFRANCQ** est préparée avec de la chair de bœuf si récente, qu'on peut dire qu'elle est encore **VIVANTE**, et c'est pourquoi elle renferme - intacts - tous les ferments de la **VIANDE CRUE**.

pas, j'ai marqué les jours sur le calendrier, au cours de cette dernière année) nous avons été des époux neuf fois, ni plus ni moins. Ces neuf pauvres fois vont d'ailleurs s'espaçant de plus en plus, et depuis le mois d'octobre... vous m'entendez?... Or, nous sommes en janvier, près de la fin de janvier!...

C'est sur ce point que je me permets d'appeler votre attention, mon cher époux. Observez combien votre conduite à mon endroit fut déraisonnable.

Vous m'avez prise dans ma famille, vierge de corps et d'esprit, je vous l'assure, ne sachant rien de rien de l'amour. A ce moment-là, vous m'auriez simplement installée dans le lit Louis XV, vous m'auriez baisée sur le front et vous vous seriez retiré dans votre chambre, que — ma parole! — je n'y aurais rien trouvé à redire; cette vie de bons camarades m'eût enchantée... Au lieu de cela, qu'avez-vous fait?... Vous avez, dès le premier soir, pictiné mes ignorances; j'ai appris l'amour sans que rien m'y eût préparée... Remarquez que je ne m'en plains pas: il paraît que c'est l'usage. Triste usage qui fait du mariage une sorte de viol, quand il serait si facile d'en faire au moins une séduction!... Mais passons: la nature est là, heureusement, qui répare, et vite, les maladrotes des hommes.

Il me fallut peu de temps, je le confesse, pour vous aimer, Raoul, non plus en jeune fille, mais en femme. Vous daigniez même déclarer, en ces jours heureux, que j'avais « du tempérament »; c'était votre mot. Seulement, à mesure que je m'animais, vous sembliez, vous, devenir moins amoureux, plus distrait. La nouveauté de tenir une vierge entre vos bras n'amusa plus votre imagination blasée, et déjà vous compariez, sans doute, les pauvres caresses naïves de votre femme aux caresses savantes des maîtresses d'autan.

Quand arriva le second anniversaire de notre mariage, vous aviez une maîtresse.

Vous avez une maîtresse: tout Paris le sait, et moi comme tout Paris. C'est une cabotine que vous payez; elle vous trompe: tout Paris sait également ceci, hormis vous, bien entendu. Apprenez, d'ailleurs, de mon expérience déjà mûrie par les confidences des autres femmes, cette vérité: *Toute femme qu'un homme paye, trompe cet homme*; et en le trompant, en se donnant pour rien à un autre, elle se relève à ses propres yeux...

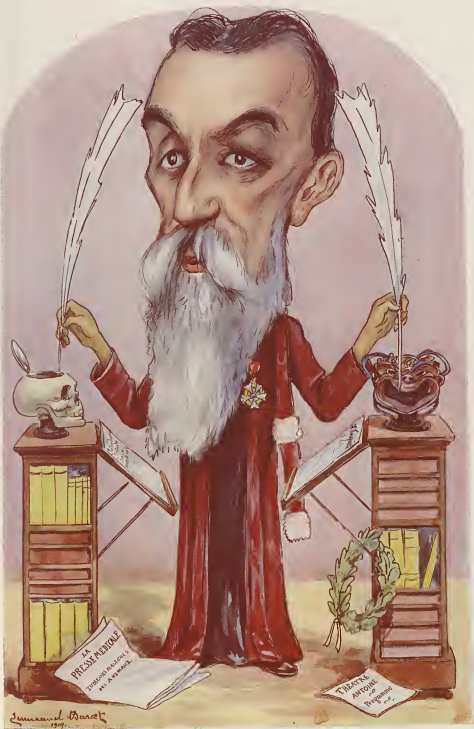
Mais cela m'importe peu. Ce qui m'im-

porte, c'est le délaissement où je suis depuis le commencement de cette belle liaison. Presque du jour au lendemain, il m'a fallu changer de régime: passer d'un ordinaire abondant et succulent à la frugalité et à la diète. Comment vous imaginez-vous donc, cher ami, que j'ai l'estomac fait pour m'infliger une pareille épreuve? Espérez-vous régler mon appétit à volonté? Mais, mon cher ami, vous êtes, pour la prudence, au-dessous de ce bourgeois dont l'aventure ridicule vient d'être contée aux juges, et qui, défiant de ses moyens, administrait du moins des calmants à sa compagne!...

Je suis une honnête femme; je désire respecter votre honneur: la lettre que je vous écris en ce moment en est la preuve; j'ai supporté mon abandon sans me plaindre et de mon mieux, tant que ma volonté y a suffi: mais cette fois je vous avertis, je vous prie: « Au feu! » parce qu'un petit incident m'a montré aujourd'hui même que ma volonté m'échappe, et que mes résolutions d'honnêteté sont à la merci d'une ardeur de sang, d'un éblouissement passager... J'ai promis de vous raconter cet incident. Le voici:

Vous savez peut-être que je reçois le lundi: j'ai donc reçu aujourd'hui. Il vient chez moi nos amis que vous connaissez, et aussi un certain nombre de jeunes gens que vous connaissez peu. Que voulez-vous? N'importe qui, pour avoir dîné dans le monde à côté d'une femme, se croit en droit de déposer le lendemain un carton chez cette femme, et de s'y présenter dans la semaine. Les relations masculines s'étendent rapidement ainsi, surtout quand la jeune femme est notoirement délaissée par son mari, et c'est mon cas, mon cher Raoul. J'ai donc bon nombre de jeunes visiteurs le lundi; et je dois leur rendre ce témoignage, que tous me font une cour assidue et s'offrent généreusement à vous remplacer le jour où je me déciderai à vous tromper.

Or, aujourd'hui, vers six heures et demie, — par un de ces hasards qui vident tout d'un coup un salon plein l'instant d'avant, je me suis trouvée en tête-à-tête avec l'un des candidats... Ne montez pas sur vos grands chevaux, vous ne saurez pas son nom, et vous ne pouvez guère provoquer tous ceux qui sont venus, n'est-ce pas?... Donc, le candidat en question, après une minute de silence embarrassé, a pris subitement un parti inéconcevable, un parti de timide enragé: il s'est précipité sur moi, m'a enlacé la taille et m'a dévoré les lèvres de baisers.



Le Professeur ROGER

Vous croyez peut-être que j'ai résisté? Eh bien! mon cher, pas du tout. Il y avait en moi, à mon insu, un tel besoin de caresses que j'ai perdu le vouloir au premier contact. J'ai été, une seconde, à la merci de cet homme que je n'aime pas. L'a bien vu; il allait profiter de ses avantages et déjà s'égarait, quand, par bonheur pour vous... on a sonné... C'était une de mes amies de pension... Le jeune conquérant, rouge comme un coquelicot, a regagné prestement son fauteuil. Il était temps; si l'amie était entrée cinq minutes plus tard, votre compte était réglé, mon pauvre Raoul...

...L'homme qui a failli devenir par sur-

prise l'amant de votre femme ne remettra plus les pieds chez moi, je vous le promets... Ce que je ne puis pas vous promettre, c'est de ne pas courir une seconde fois le danger couru aujourd'hui, et, dame! l'amie de pension n'arrivera peut-être plus si à propos. Je vous confesse loyalement ma faiblesse: je me sens actuellement à la merci d'un audacieux... Le feu est à votre maison, cher ami: s'il vous est indifférent qu'elle brûle, continuez votre vie d'amour extra-conjugal!... Sinon, comme, Dieu merci! l'incendie n'a pas fait beaucoup de ravages, vous pourriez peut-être l'éteindre... cette nuit encore...

MARCEL PRÉVOST.

UN CAS DÉSESPÉRÉ

A tous les tuberculeux je fais prendre de la *Carnine Lefrancq*, produit, que je regarde comme supérieur de beaucoup à toutes les préparations et aux élixirs vantés à faux par la presse comme efficaces dans la tuberculose.

Les pré-tuberculeux retirent principalement de grands avantages de la *Carnine Lefrancq*, qui, en peu de temps, les ramène à une santé parfaite.

J'ai vu également des tuberculeux, au 1^{er} degré, permettre à leurs lésions de se cicatrifier par l'emploi de la *Carnine Lefrancq*. La santé de trois de ces malades est actuellement aussi satisfaisante que possible.

Je dois également rapporter un cas curieux. A 15 kilomètres de Longny, habitait une jeune fille (18 ans) atteinte de péritonite tuberculeuse. Un confrère qui la soignait jugea un instant son état si désespéré qu'il fit part de son impression à la famille. Mandé à ce moment, j'administrai de la *Carnine Lefrancq* à cette jeune malade, qui est actuellement en parfaite santé.

Docteur L. Roué,
de la Faculté de Médecine de Paris,
Longny (Orne).



VERASCOPE RICHARD

JEUNE LAPON

DEPUIS DIX ANS

Je tiens à vous confirmer que depuis 10 ans que je prescris systématiquement la *Carnine Lefrancq*, je n'ai jamais eu de mécompte.

Docteur J. Péraldi, à Toulon (Var).



VERASCOPE RICHARD

FEMME ET ENFANT
MAROCAINS

On arrive en avance, à l'heure juste, ou en retard; selon qu'on aime, qu'on aime encore ou qu'on n'aime plus.

COMTESSE DIANE.

La pire des injures est celle que la dignité défend d'oublier.

La beauté attire, l'esprit amuse, le cœur retient.

COMTESSE DIANE.

Le Professeur ROGER

Georges-Eugène-Henri Roger est né à Paris en 1860.

Interne en 1883, puis préparateur du Laboratoire de Pathologie générale en 1885, il était reçu docteur en 1887, avec une thèse sur « l'Action du foie sur les poisons ». Devenu chef du Laboratoire dont il avait été le préparateur, il réussissait, dans la même année 1892, aux deux concours des Hôpitaux et de l'Agrégation. En 1903, il obtenait la chaire de Pathologie expérimentale, abandonnée par M. Chantemesse, qui avait opté pour l'Hygiène à la mort du professeur Proust.

Cette chaire convenait absolument aux aptitudes du nouveau professeur. Déjà, en 1899, le docteur Roger avait suppléé le professeur Bouchard dans sa chaire de pathologie générale ; et, en 1900, il avait rempli les fonctions de secrétaire de la Section de pathologie générale et expérimentale au Congrès international de Médecine.

Ses recherches, extrêmement variées, ont embrassé tout le domaine de la pathologie expérimentale.

Tout d'abord, portant ses investigations sur l'origine des maladies infectieuses, il a étudié la biologie des microbes et recherché les causes de leur développement ; puis, envisageant les processus d'intoxications et d'auto-intoxications (dans le *Traité de Pathologie générale* du professeur Bouchard), il recherchait quels sont les organes qui protègent l'organisme contre les intoxications et les substances toxiques des tissus et des humeurs. Conduit ainsi sur le terrain de la pathologie générale et de la pathologie comparée, il décrivait, dans le *Traité de Médecine* de Charcot-Bouchard, les maladies infectieuses communes à l'homme et aux animaux, et étudiait (*Presse Médicale*, 1894) les tumeurs malignes des animaux. Enfin, en vrai médecin, il complétait cette œuvre par des recherches thérapeutiques sur le traitement des infections : bactériothérapie, sérothérapie, lavages intestinaux à l'eau oxygénée, chlorure de calcium dans les hémorragies, durée de l'immunité vaccinale, etc.

On doit au professeur Roger une « Introduction à l'Étude de la Médecine », qui est une somme, mais très remarquable pathologie générale, que tous les étudiants devraient avoir dans leur petite bibliothèque. Enfin le « Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales » le compte parmi ses actifs collaborateurs.

Le docteur Roger n'a pas cependant été absorbé tout entier par cet énorme labeur. Sous le pseudonyme d'Henriot, il a écrit une pièce en deux actes, *l'Enquête*, jouée avec succès au théâtre Antoine en 1905, et où l'on voit un magistrat, qui a assassiné un de ses collègues sans en avoir conscience, chargé de l'instruction de cette affaire.

Le professeur Roger est chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Roger, cultivant les sciences médicales et la littérature dramatique avec un égal succès, est représenté tenant de chaque main une plume et menant de front ce double travail.

SIROP ou GLOBULES

BOV'HÉPATIC

Préparé dans le vide et à froid avec les
foies des bœufs de la Carrière Lefrancq.

Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les principes solubles de 50 gr. de tissu hépatique.

Chaque globule renferme 0 gr. 25
d'extrait hépatique soluble.

INDICATIONS. — Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites, Artériosclérose, Cirrhoses, Diabète, Goutte, Dyspepsies intestinales, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

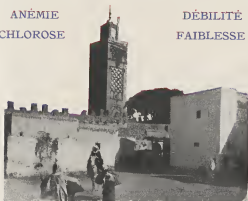
Le Flacon de 15 cuillerées à bouche ou celui de 50 Globules : 6 francs

Littérature et échantillon sur demande

TUBERCULOSE
CONVALESCENCES
MALADIES DE L'ESTOMAC

ANÉMIE
 CHLOROSE

DÉBILITÉ
 FAIBLESSE



LA MOSQUÉE D'OUJDJA (Maroc)
*d'après une photographie communiquée par
 M. le Médecin Major Duffau.*

*De 1 à 5 cuillerées à bouche
 par jour, à n'importe quel
 moment, pure ou additionnée
 d'un liquide quelconque eau
 minérale ou naturelle, thé,
 :: :: lait, etc. :: ::*



Renferme tous les Ferments

VIVANTS

de la VIANDE de BŒUF



PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE
 INALTÉRABLE

CARNINE LEFRANCO

CONCENTRÉ

dans LE VIDE et à FROID

PAR UN PROCÉDÉ DÉPOSÉ À L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Ne cherchez pas un
Reconstituant

aussi

ÉNERGIQUE

aussi

RAPIDE

IL N'EXISTE PAS ENCORE



RUINES D'UNE KASBA MAROCAINE
*d'après une photographie communiquée par
 M. le Médecin Major Duffau.*

LA CHANSON DU RAYON DE LUNE

GUY DE MAUPASSANT

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de Lune.
Sais-tu d'où je viens ? — Regarde là-haut.
Ma mère est brillante, et la nuit est brune.
Je rampe sous l'arbre et glisse sur l'eau ;
Je m'étends sur l'herbe et cours sur la dune ;
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau,
Comme un maraudeur qui cherche fortune.
Je n'ai jamais froid, je n'ai jamais chaud.

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de Lune.
Et sais-tu pourquoi je viens de là-haut ?
Sous les arbres noirs la nuit était brune ;
Tu pouvais te perdre et glisser dans l'eau,
Errer par les bois, vaguer sur la dune,
Te heurter, dans l'ombre, au tronc du bouleau.
Je veux te montrer la route opportune ;
Et voilà pourquoi je viens de là-haut.

Parce qu'on a plu, on croit qu'on plaira toujours ; parce qu'on est aimé, on ne prend plus soin d'être aimable et pourtant il est bien plus difficile de conserver que d'acquiescer.

On feint d'être étonné et reconnaissant des distinctions dont on a été l'objet, afin de se créer le droit et le prétexte de les raconter.

COMTESSE
DIANE.



Si j'avais à donner une femme, je ne lui donnerais pas une perfection de formes qui pût faire aimer sa beauté sans elle ; je voudrais que son charme fût dans l'expression, pour qu'il ne devînt puissant que sur l'homme épris de son âme.

COMTESSE
DIANE.



Sous les Tilleuls

BERLIN

Allée de la Vierge



Palais Impérial

Vierge Richard

AU DERNIER DEGRÉ DE LA CHLORO-ANÉMIE

J'ai obtenu des résultats si heureux avec la **Carnine Lefrancq** que je considère comme un devoir de vous le dire.

Parmi les guérisons et les améliorations obtenues, l'une m'a frappé.

Une femme X..., de Longecourt, près Arnay-le-Duc, était arrivée au *dernier degré de la chloro-anémie*, sans qu'aucun des médicaments habituellement utilisés ait produit la moindre amélioration. *Au fur et à mesure qu'elle prenait la Carnine Lefrancq, l'appétit renaissait, les forces revenaient.* L'ayant momentanément suspendue avec intention, la faiblesse revint ; il suffit de la prescrire à nouveau pour obtenir une guérison définitive.

Chez les tuberculeux, les cancéreux, et en général chez tous les déprimés, elle offre au médecin le moyen efficace de relever les forces et surtout, phénomène constant, de ramener l'appétit. Veuillez agréer toutes mes félicitations pour votre heureuse application des principes de la zomothérapie.

Docteur Rogier, Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).



ETUDE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Alfred Agache,
au Musée du Luxembourg, à Paris

ANOREXIE

disparaît *toujours* et très rapidement avec un seul flacon de *Carnine Lefrancq*,
marqué 5 fr. 50



FRANCAIS LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 59

AVRIL 1910 (2)

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

COMMENT VICTOR HUGO FIT REPRÉSENTER "ANGELO"

Le Roi s'amuse tombé n'avait pas empêché le Théâtre-Français de redemander à l'auteur une pièce depuis la réussite éclatante de *Luerèce Borgia*. M. Jouslin de Lassalle étant revenu en février 1835, M. Victor Hugo lui répondit qu'il achevait dans ce moment un drame qui exigeait deux actrices de premier ordre. Le Théâtre-Français avait M^{lle} Mars et pouvait engager M^{me} Dorval qui était libre, mais il s'agissait de savoir si M^{lle} Mars consentirait à jouer avec M^{me} Dorval. Quant à celle-ci, elle jouerait avec qui l'on voudrait.

L'auteur lut *Angelo* à M^{lle} Mars. L'actrice habitait rue de la Tour-des-Dames, dans un hôtel où l'on arrivait par une avenue et par des escaliers en amphithéâtre. L'auteur fut introduit dans un salon meublé selon le goût empire. Un goût plus récent y était représenté par un tableau-pendule figurant une église de village dont le clocher à cadran carillonnait les heures. Ce carillon se mêla à la lecture d'*Angelo*.

M. Victor Hugo n'avait pas revu M^{lle} Mars

depuis qu'il lui avait refusé *Marion de Lorme*. Elle fut très aimable, écouta la pièce avec intérêt, lui dit qu'il avait fait de grands progrès comme lecteur, et loua même le drame en des termes auxquels elle n'avait pas accoutumé l'auteur d'*Hernani*.

— Certainement, je jouerai, dit-elle, et avec votre M^{me} Dorval ! Les deux rôles sont très beaux. Voyons, vite, quel est le mien ?

— Celui que vous choisirez.

Catarina, mariée, chaste, convenait à merveille au talent honnête et décent de M^{lle} Mars ; mais la Tisbé, fille des rues, violente, déréglée, semblait faite pour le talent bohème et libre de M^{me} Dorval. M^{lle} Mars préféra donc la Tisbé.

Le drame, dans son état primitif, avait



MADAME VICTOR HUGO

AUCUNE des préparations qu'on oppose à la **CARNINE LEFRANCQ** ne peuvent lui être comparées à AUCUN point de vue.

cinq actes. La mort d'Homodei, au lieu d'être en récit, était en action. Rodolfo allait punir l'espion dans un bouge de bandits où se mêlaient le vin et le sang. Après la lecture au comité, MM. Taylor et Jouslin de Lasalle vinrent trouver l'auteur; l'acte des bandits les inquiétait; le *Roi s'amuse* avait dû en partie sa chute au bouge de Saltabasil; le bouge d'Homodei ferait tomber *Angelo*; il n'était pas indispensable au drame; la mort d'Homodei pouvait être racontée en quelques mots; ils obtinrent de l'auteur la suppression de l'acte.

Les répétitions furent curieuses par la rencontre des deux actrices célèbres. M^{lle} Mars traitait M^{me} Dorval avec la hauteur aristocratique d'une comédienne du Théâtre-Français, forcée de s'encanailler avec une échappée du boulevard; elle n'en sentait pas moins que c'était une rivale sérieuse, elle était en même temps humiliée et effrayée, et c'était un singulier mélange de mépris et de haine. M^{me} Dorval, elle, était souple et caressante; elle répondait aux brutalités par des flatteries; elle était toute prête à se trouver bien hardie, en effet, de mettre son pied mélodramatique sur ces nobles planches du Théâtre-Français; elle se faisait toute humble et toute petite, quitte à se redresser devant le public.

Elle répétait en dedans, ne démasquait aucun effet, était terne, éteinte, nulle, M^{lle} Mars se rassurait et se félicitait du bon calcul qu'elle avait fait en prenant le rôle qui lui allait peu; mais comme Catarina allait encore moins à M^{me} Dorval! Cette femme sans frein et sans retenue dans un rôle de pureté et de dignité! elle était capable d'y être sifflée. Mais, à une répétition, M^{me} Dorval s'oublia et joua tellement que l'espérance de M^{lle} Mars s'évanouit du coup. Elle ne put se contenir et, au troisième acte, interrompit l'accès de colère de Catarina entre Angelo et contre la Tisbé.

— Dites-donc, monsieur Hugo, quelle mine voulez-vous que je fasse, moi, pendant que madame m'injurie de cette agréable façon! Est-ce que vous ne trouvez pas les injures qu'elle me dit bien longues?

— Pas plus longues, madame, que celles que vous lui dites, vous, à l'acte précédent.

— Oh! moi, dit M^{me} Dorval, je ne trouve pas les injures de madame trop longues. Quand les choses sont si belles, j'ai autant de plaisir à les écouter qu'à les dire.

M^{lle} Mars se tut. Mais, le lendemain, elle trouva qu'elle avait à dire bien des choses inutiles, qu'elle ne savait comment se tirer de toutes ces grandes phrases, et que son rôle aurait besoin de larges coupures. L'auteur refusa de rien couper à M^{lle} Mars, et M^{me} Dorval put dire tout son rôle.

M^{me} Dorval, s'étant trahie une fois, ne se gêna plus pour répéter de son mieux. Catarina empoisonnée par son mari, va mourir dans son oratoire.

M^{me} Dorval, à ce moment, fut si touchante et si vraie, que les quelques personnes présentes l'applaudirent. L'acte fini, M^{lle} Mars vint à l'auteur.

— Vous n'écoutez pas mes conseils, lui dit-elle en essayant de sourire; je viens pourtant vous en donner encore un. Si j'étais vous, je changerais le genre de mort de Catarina. Toujours du poison! Vous en avez mis dans *Hernani*, vous en avez mis dans *Lucrèce Borgia*, vous en remettez dans *Angelo*. Vraiment, c'est trop. D'abord, ce n'est pas beau à voir, ces contorsions. C'était bon dans *Hernani*, parce que c'était la première fois.

— Ce n'était pas encore la première fois, madame. Je n'ai pas inventé le poison, je l'emploie, comme Corneille l'a employé dans *Rodogune*, comme Shakespeare l'a employé dans *Roméo et Juliette*, ce qui ne l'a pas empêché d'en employer encore dans *Hamlet*. On l'avait employé bien des fois avant *Hernani* et on l'emploiera bien



MADemoiselle MARS



Le Docteur Serge-Samuel VORONOFF, du Caire

des fois après *Angelo*, moi tout le premier.

N'ayant pas encore réussi de ce côté, l'actrice en vint aux voies de faits, et à la répétition suivante, à l'instant où M^{me} Dorval se dirigeait en chancelant vers l'oratoire, M^{lle} Mars, qui était de l'autre côté, traversa le théâtre et vint tout bonnement se camper de façon à cacher aux spectateurs la sortie de Catarina.

Cela dépassait la guerre permise. L'auteur intervint et rappela à l'actrice que sa place était de l'autre côté. Elle répondit qu'elle se trouvait mieux où elle était. M. Victor Hugo reprit qu'il était, lui, de l'avis contraire, et que c'était à l'auteur de juger ce qui valait mieux pour la pièce. Elle répliqua que c'était à l'actrice de juger ce qui valait mieux pour l'actrice. Il eut beau dire, elle refusa absolument de bouger.

Alors il perdit patience, comme à *Hernani*. Il déclara qu'il avait rencontré bien souvent l'envie, mais que c'était la première fois qu'il la voyait s'avouant et s'étalant, et que les femmes qui montraient leurs corps lui semblaient pudiques à côté de cette nudité de l'amour-propre. Et à quoi bon ? qu'est-ce que M^{lle} Mars espérait ? Elle avait bien pu étouffer de pauvres débutantes sans réputation faite, et encore inconnues, mais est-ce qu'elle s'imaginait qu'elle annulerait M^{me} Dorval, son égale en talent et en succès ? Et, comme elle tressaillait à ce mot, il le répéta : — Votre égale, entendez-vous, en talent et en succès ! et si ce que je vous dis vous déplaît, vous êtes libre de rendre votre rôle. Du reste, il est inutile que nous continuions à répéter. La pièce sera jouée comme je l'entends, ou elle ne sera pas jouée.

Cela dit, il leva la répétition et quitta le théâtre.

Dans la soirée, M. Victor Hugo reçut une lettre de M^{me} Dorval :

« Si M^{lle} Mars ne veut pas céder, faites-lui la concession qu'elle demande. Ce n'est pas seulement dans cette sortie qu'est le succès, mais aussi dans les adorables choses qu'il n'est pas en son pouvoir d'enlever. Est-ce votre ouvrage seul, dites, que vous avez voulu défendre ? J'ai emporté et je garde l'idée que vous avez voulu me protéger aussi, et j'en suis fière et heureuse. Mais ne vous fâchez pas tout à fait contre M^{lle} Mars. Vous êtes toujours prêt à prendre de ces

résolutions qui me font trembler. S'il me fallait laisser ce rôle qui seul me retient au théâtre, je serais bien triste. »

Le directeur n'était pas moins suppliant :

« J'apprends à mon arrivée, que vous avez eu de nouvelles difficultés pour une position de scène, et que vous ne voulez plus revenir à la répétition de votre ouvrage si M^{lle} Mars ne fait pas ce que vous désirez. Je pense que vous avez raison de demander que l'on exécute ce que vous exigez ; mais est-il bien indispensable au succès de l'ouvrage que cette position soit précisément celle que vous demandez ? Ne pourrait-on arranger la

scène de manière à ne point vous nuire et à satisfaire tout le monde ? Il me

semble qu'une place occupée un peu plus en face ou un peu plus de côté ne peut en rien empêcher le succès d'un ouvrage comm. le vôtre. Vous avouerez qu'après des études faites, des dépenses très fortes engagées, un résultat très difficile en partie obtenu, il serait bien cruel d'être arrêté au moment de la représentation. Soyez le plus raisonnable, je vous en prie, venez demain à la répétition et nous arrangerons tout cela.

Voyez l'embarras dans lequel je me trouverais, moi, et faites un peu pour un pauvre directeur ce que vous ne feriez pas pour vous-même. Je compte sur vous demain, et venez, je vous en supplie, avec des idées de conciliation. »

M. Victor Hugo alla le lendemain à la répétition. Au moment de la mort de Catarina, M^{lle} Mars se mit d'elle-même à la place qu'il lui avait indiquée. Elle était fort radoucie. Après la répétition, elle le pria de venir voir ses costumes. Il s'empressa d'y aller. Pour ses costumes de dona Sol, il lui avait apporté de très beaux dessins de M. Louis Boulanger, d'après les tableaux et les gravures du temps ; elle les avait trouvés hideux et lui avait dit « de remporter ces barbouillages ». Elle avait coiffé dona Sol d'un bérêt qui avait été l'étonnement des peintres, nombreux à *Hernani*. Le bérêt de dona Sol reparaisait sur la tête de Tisbé, avec des enjolivements qui faisait hésiter l'œil entre un turban et une roue de cabriolet.

Ah ! dit l'auteur consterné, vous allez remettre encore cela ?

— Oui, cette coiffure me va très bien. Elle me fait toute jeune. Vous avez vu mon



VICTOR HUGO
à vingt-huit ans.

portrait de Gérard en moscovite ? C'est cette coiffure-là.

M. Victor Hugo hasarda que la Tisbé n'était pas précisément une moscovite, mais une italienne ; mais il n'insista pas, ne voulant pas recommencer les querelles pour un détail d'habillement.

La veille de la représentation, il eut soin de se faire montrer l'affiche. Comme il l'avait prévu, le nom de M^{lle} Mars éclatait en vedette et celui de M^{me} Dorval était relégué obscurément après les figurants.

— Il y a une erreur, dit-il.

— Laquelle ? fit le régisseur.

M^{lle} Mars se trouvait là. M. Victor Hugo lui présenta l'affiche :

— Madame va vous le dire.

— Oh ! je ne me mêle pas de l'affiche ! dit-elle, en tournant le dos et en sortant.

Le directeur objecta que la vedette était un privilège de M^{lle} Mars, que tous, excepté elle, étaient égaux et affichés par rang d'ancienneté, les pensionnaires après les sociétaires, et que M^{me} Dorval, la dernière venue, devait être la dernière nommée. M. Victor Hugo repartit que M^{me} Dorval, spécialement engagée pour son drame, n'était pas une pensionnaire ordinaire, et que, d'ailleurs, du moment qu'on faisait une exception pour une autre, on pouvait en faire une pour elle, M^{me} Dorval eut la vedette aussi.

M^{lle} Mars était de fort mauvaise humeur en s'habillant pour la représentation.

— Excusez-moi si je ne cause pas, dit-elle à l'auteur. Mais c'est vous qui me pressez, puisque vous m'avez mise de la première scène. Vous savez que c'est la première fois que je joue en lever de rideau.

L'auteur alla chercher meilleur visage dans la loge de M^{me} Dorval. Elle lui sauta au cou, dit qu'elle n'avait jamais eu de plus beau rôle, qu'elle en raffolait, et de Tisbé aussi, et de toute la pièce, et elle interpellait son mari qui était présent : — N'est-ce pas, Merle ?

M. Merle acquiesçait, moins froidement qu'à son ordinaire ; il était, de sa nature, assez indifférent et craignait d'être de mauvais ton en épousant trop les admirations de sa femme.

Il y avait dans la salle deux publics bien distincts, celui de M^{lle} Mars et celui de M^{me} Dorval, les gens graves, gourmés, empesés, pincés, enrichis ou titrés, que les artistes appellent les *bourgeois*, et les spectateurs ardents, jeunes, vivants, tumultueux,

désordonnés que le monde appelle les *bohèmes*.

L'entrée de M^{lle} Mars fut saluée chaleureusement par les bourgeois et par les claqueurs. Les *bohèmes* s'abstinrent. Le premier acte intéressa et charma. M. Beauvalet fut un Angelo saisissant. M^{lle} Mars dit, sans profondeur, mais avec une sensibilité très bien jouée, le récit de sa mère sauvée du gibet. La scène de la clef rentrait mieux dans ses habitudes de comédie ; elle en cisela chaque mot, et y fut applaudie d'un bout à l'autre. Il n'y eut pas dans tout l'acte un seul moment d'opposition.

C'était maintenant le tour de M^{me} Dorval. Quand elle parut, les bohèmes essayèrent de lui faire à elle aussi « une entrée », mais ils furent chutés par les bourgeois et un peu par les claqueurs. La grande actrice sentit qu'il fallait vaincre ou périr, et joua, non avec son talent ordinaire, mais avec son talent extraordinaire. Elle fut d'une telle réalité, d'une passion si jeune, d'un abandon si chaste, que les bourgeois mêmes furent entraînés et soupçonnèrent presque la distance qu'il y a d'un talent composé à un talent spontané.

M^{lle} Mars était dans les coulisses, attendant sa scène.

— Eh bien, dit-elle à l'auteur, j'espère qu'on l'a applaudit assez votre actrice ?

— De laquelle parlez-vous ? demanda poliment l'auteur ?

— Oh ! de celle à qui vous avez donné le meilleur rôle.

M. Victor Hugo aurait pu lui répondre qu'elle avait choisi, mais il venait d'apercevoir à la main de Tisbé la lampe avec laquelle elle entre dans la chambre de Catarina. C'était une lampe tragique et mythologique, retrouvée évidemment dans les fouilles d'Herculanum. Il n'en dit rien, pour ne pas mécontenter la comédienne à l'instant de sa scène principale, mais il ne put se taire en lui voyant sur la tête son éternel béret. Il lui fit remarquer que, pour sauver Catarina, elle allait dire à Angelo qu'elle était venue en manteau d'homme et qu'elle « avait aussi le chapeau » ; le public se demanderait comment Angelo pouvait croire au chapeau en voyant le turban.

— Bah ! dit-elle, est-ce que le public fait attention à ces choses-là ?

Et Tisbé entra chez Catarina avec une lampe antique et un bonnet russe.

Madame Victor Hugo.



PHRYNÉ

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de José Faavea (Musée du Luxembourg, Paris).

Le Docteur Serge-Samuel VORONOFF, du Caire

Serge-Samuel Voronoff est né à Voronège, en Russie, le 10 juillet 1866. Venu à Paris à l'âge de 18 ans, il y termina ses études classiques et y fit ses études médicales.

Externe des hôpitaux en 1890, il passait successivement dans les services de Hanot, Verneuil, Ricard et Péan, et passait sa thèse en 1893, avec une étude sur les *Trèves morbides*, dans laquelle il abordait quelques-uns des problèmes les plus intéressants de la pathologie moderne.

Le Docteur Voronoff était naturalisé français par décret en date du 30 novembre 1895. C'est alors que, sollicité de s'installer au Caire, le jeune chirurgien quitta Péan, dont il était resté l'assistant, et devint médecin-conseiller du Khédive. En 1898, le docteur Voronoff créait, au Caire, une Société médicale internationale, et bientôt après travaillait à l'organisation d'un congrès consacré à l'étude des maladies spéciales aux pays chauds. Ce congrès, dont le projet avait été accueilli avec un grand scepticisme, nul ne pouvant admettre qu'une réunion de savants pût avoir lieu sur la terre d'Afrique, se tint en 1902, et eut un succès qui dépassa toutes les prévisions.



C'est à ce Congrès que M. Voronoff présenta son rapport sur le *Traitement chirurgical des abcès du foie*, où est établie une statistique inédite de plus de 960 opérations d'hépatite suppurée. On doit aussi à ce jeune savant des *Etudes de Gynécologie et de Chirurgie générale* (chez Maloine), un *Manuel pratique d'opérations gynécologiques* (chez Doin), devenu classique; et nombre d'études publiées dans les *Archives orientales*, de Paris; dans le *Bulletin de la Société Médicale du Caire*, dans la *Revue de Gynécologie*, de Paris, etc.

En 1908, le docteur Voronoff a ouvert une Ecole gratuite de gardes-malades annexée à son hôpital; et il vient de fonder un nouveau journal de médecine, *La Presse médicale d'Egypte*, paraissant deux fois par mois, et auquel collaborent les notabilités médicales d'Europe et d'Egypte.

Le docteur Voronoff est grand officier de l'ordre impérial du Medjidié.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur va procéder à la ligature du méso-appendice (appendicéctomie) dans son hôpital de Choubrah; pendant ce temps, la malade stovainisée... esquisse un mouvement de danse du ventre en l'honneur des Congressistes (Congrès de Médecine spéciale aux pays chauds, au Caire, dû à l'initiative du Docteur Voronoff). Professeurs et Majors étrangers viennent saluer le Maître.

PHRYNÉ, la courtisane grecque, que les Athéniens surnommèrent « Le Crible », en raison de son habileté à passer au crible les plus grosses fortunes, fut, d'après une tradition, accusée d'impiété, et défendue, devant le tribunal des Hélistes, par Hypéride. Elle allait être condamnée, quand l'orateur imagina de soulever le voile de sa cliente : la beauté de la femme désarma les juges. Suivant une légende, après la destruction de Thèbes, par Alexandre, elle aurait offert de rebâtir la ville à ses frais, à la condition qu'on placerait, sur la porte principale, cette inscription : « Alexandre l'a détruite, Phryné l'a rebâtie » ; les Thébains refusèrent. On raconte aussi, que, fière de la puissance de sa beauté, elle parla un jour de faire succomber la vertu de l'austère philosophe Xénocrate. Ses efforts ayant échoué, elle refusa de payer l'enjeu, en disant qu'elle avait parié de séduire un homme et non une statue. Phryné servit de modèle à Praxitèle, pour ses statues d'Aphrodite.

(Voir notre Reproduction page 6).

CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf CRUE

CONCENTRÉ

dans le VIDE et A FROID

TUBERCULOSE
ANÉMIE
NEURASTHÉNIE
CHLOROSE
ANOREXIE
ALIMENTATION
LIQUIDE

DÉBILITÉ
CONVALESCENCE
MALADIES
DE L'ESTOMAC
et
DE L'INTESTIN
FAIBLESSE

USINE MODÈLE
A ROMAINVILLE
SEINE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour
à n'importe quel moment, PURE ou
additionnée d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE
78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 60

MAI 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER. . . 15 Fr.

LA MORT DU DAUPHIN

Le petit Dauphin est malade, le petit Dauphin va mourir. Dans toutes les églises du royaume, le Saint-Sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas. Aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent, à travers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi. Des chambellans, des majordomes montent et descendent en courant les escaliers de marbre. Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse. Sur les larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assem-

blée de médecins en robe. On les voit à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux... Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur récite des vers d'Horace. Et pendant ce temps, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi ! Où est monseigneur le roi ? Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château. Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer ! Pour la reine, c'est autre chose. Assise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes, et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une drapière.

La CARNINE LEFRANCQ **ANOREXIE** est indiquée chez toutes les

personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels il est étendu, repose les yeux fermés. On croit qu'il dort; mais non! Le petit Dauphin ne dort pas... Il se retourne vers sa mère, et, voyant qu'elle pleure, il lui dit : « Madame la reine, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que vous croyez bonnement comme les autres que je m'en vas mourir? » La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent de parler.

« Ne pleurez donc pas, madame la reine; vous oubliez que je suis le Dauphin, et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi... » La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dauphin commence à s'effrayer : « Holà! dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici... Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts pour monter la garde autour de notre lit! Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres! Et malheur à la mort, si elle ose s'approcher de nous! »

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend les gros canons qui roulent dans la cour, et quarante grands lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soudards à moustaches grises. Le petit Dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle : « Lorrain! Lorrain! » Le soudard fait un pas vers le lit. « Je t'aime bien, mon vieux Lorrain... Fais voir un peu ton grand sabre... Si la mort veut me prendre, il faudra la tuer, n'est-ce pas? » Lorrain ré-

pond : « Oui, monseigneur... » Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné, puis tout à coup l'interrompt : « Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent?... » L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir : « Tout ce que vous me dites-là est bien triste, monsieur l'abbé, mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais être encore le Dauphin... Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas

manquer de me traiter selon mon rang. » Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère : « Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours; je veux me faire brave pour les anges et entrer au paradis en costume de Dauphin. »

Une troisième fois l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse... Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère : « Mais alors, crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout! Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille et il pleure amèrement.

Alphonse DAUDET.

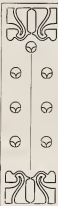


La réaction du muscle est neutre, elle ne tarde pas à devenir acide au moment de la coagulation de la myosine et de l'apparition de la rigidité cadavérique.

C'est pourquoi la CARNINE LEFRANÇO

qui a son abattoir, extrait le suc musculaire de la chair

PRESQUE VIVANTE



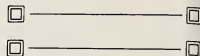
HOPITAL COCHIN

REVUE
DE
CHIRURGIE



George Villa 09

Le Professeur QUÉNU



COMMENT AGIT LA ZOMOTHÉRAPIE



Est-il possible, dans l'état actuel de la science, de préciser le mode d'action physiologique et thérapeutique du suc musculaire ? Nous ne le pensons pas, car trois hypothèses se présentent, entre lesquelles il est difficile de décider.

A l'époque où nous faisons nos premières expériences, la théorie des antitoxines venait de naître, et il était naturel que l'action d'apparence vraiment spécifique du plasma musculaire contre la tuberculose fût attribuée à quelque substance antitoxique contenue dans ce plasma.

A l'appui de cette hypothèse, nous trouvions ce fait, que jamais la tuberculose n'envahit la fibre musculaire ; et puis il y avait cette autre observation, de la véritable atrophie musculaire présentée par les phthisiques, comme si les muscles avaient été consommés pour la défense de l'organisme.

Après la théorie antitoxique, l'étude élargie du rôle des enzymes, des ferments, des diastases non seulement dans la nutrition, mais aussi dans la lutte de l'organisme contre les infections, présentait une application possible de cette fonction à l'activité du plasma musculaire.

Enfin il est encore possible que le suc musculaire agisse seulement comme un tonique spécifique, comme un excitant spécial du système nerveux, lequel système nerveux tient sous sa dépendance tout le mécanisme organique, et toutes ses réactions contre les offenses venues de l'extérieur.

La légère ivresse, toute caractéristique, qui suit généralement l'ingestion d'une quantité un peu abondante de plasma musculaire, plaide en faveur de son rôle d'excitant du système nerveux ; et les bons effets de la zomothérapie dans des affections autres que la tuberculose témoigneraient peut-être en faveur de cette dernière hypothèse.

**J'avais peu de confiance dans la Carnine Lefrancq,
la traitant comme tant de médicaments merveilleux
dont nous recevons les prospectus.**

1° Un vieillard de 80 ans, n'ayant d'autre maladie que son âge, mais qui faiblissait énormément, a pu, grâce à la *Carnine Lefrancq*, à l'exclusion de tout médicament, être remonté suffisamment pour qu'il puisse, aujourd'hui, faire quelques petites promenades à pied.

2° Une jeune femme de 24 ans, tuberculeuse au deuxième degré, ne pouvant rien prendre comme alimentation, a fort bien supporté la *Carnine*, grâce à laquelle elle a repris du poids et retrouvé de l'appétit, ce qui lui a permis de s'alimenter.

3° Un monsieur atteint du cancer de l'œsophage, condamné inévitablement, se maintient avec du bouillon, des œufs et de la *Carnine* ; il préfère cette dernière qui, dit-il, passe plus facilement que les autres aliments.

Je vous avouerai qu'avant ces observations, j'avais peu de confiance dans la *Carnine*, la traitant comme tant de médicaments merveilleux dont nous recevons les prospectus. Maintenant que j'en ai reconnu la valeur, je ne manquerai pas de l'utiliser dans tous les cas de faiblesse générale due à la tuberculose ou à une autre maladie.

Docteur Bourg, Aubenton (Aisne).



CÔTE D'IVOIRE - Femmes de Tiémon.]

Comment osons-nous juger les autres quand nous sentons si bien tout ce qui leur manque pour nous juger?

Le monde, qui se laisse duper par les apparences, ne reconnaît rien sans elles; pour lui il n'y a pas de souffrance sans larmes, de piété sans pratiques, de misère sans haillons. Décidément les hypocrites traitent le monde comme il mérite d'être traité.

On ne plaint jamais sincèrement que les maux dont on aurait souffert.

Qui ne craint pas la mort craint donc la vie.

Les indifférents ne connaissent pas nos peines; les amis ne les comprennent pas comme nous.

COMTESSE DIANE

La peur est le mal des heureux.

Aimer quelqu'un, c'est à la fois lui ôter le droit et lui donner la puissance de nous faire souffrir.

Qui oublie a pardonné, qui pardonne va tâcher d'oublier.

COMTESSE DIANE



SÉNÉGAMBIE - Jeunes Femmes.



ARTÉMIS

Réproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Joseph WENCKER, Musée du Luxembourg, à Paris.

Le Professeur QUÉNU

Edouard-André-Victor-Alfred Quénu est né à Marquise, dans le Pas-de-Calais, le 21 juillet 1852.

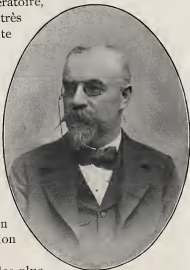
Interne des Hôpitaux en 1875, directeur de l'Amphithéâtre d'Anatomie des Hôpitaux de 1890 à 1895, chirurgien des Hôpitaux et agrégé, il était, en 1908, nommé titulaire de la Chaire de médecine opératoire, qu'il pouvait bientôt abandonner pour celle, très enviée, de Clinique chirurgicale, devenue vacante par la retraite du professeur Terrier.

Le professeur Quénu est doué d'une admirable activité, qui s'exerce également dans les divers domaines de la chirurgie et de l'enseignement. Ses publications sont fort nombreuses, et se rapportent spécialement à la chirurgie de l'estomac, de l'intestin et du cœur, et à la chirurgie du foie, notamment au traitement des kystes hydatiques.

On doit au docteur Quénu le traitement du *delirium tremens* par les injections de sérum artificiel, traitement qui s'est fort répandu en Amérique ; et aussi l'utilisation de la ponction lombaire dans les fractures de la base du crâne.

Le professeur Quénu est un des membres les plus assidus de la Société de Chirurgie, où il se déclarait dernièrement adversaire résolu de la rachi-anesthésie.

Actuellement rédacteur en chef de la *Revue de Chirurgie* et chirurgien à l'Hôpital Cochin, le professeur Quénu est membre de l'Académie de Médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.



CAS DE CONSCIENCE

Entre deux produits d'ÉGALE VALEUR, le choix du Médecin peut être influencé par un sentiment de sympathie ou par une considération quelconque, mais VRAIMENT, peut-il avoir une hésitation quand il s'agit de la CARNINE LEFRANCQ et des nombreux produits qu'on lui oppose ?

L'extraction, la concentration du suc musculaire nécessitent un outillage considérable, et le pharmacien n'est nullement préparé par ses études à cette fabrication qui ressort bien plus de l'industrie que de la pharmacie.

OPOTHÉRAPIE

BOV' BILIC

Globules renfermant tous les principes solubles de la bile et préparés dans le Vide et à Froid avec la bile de bœufs de la CARNINE LEFRANCQ.

Chaque globule renferme 0 gr. 10 d'extrait complet de bile soluble.

INDICATIONS :

Constipation, Insuffisance biliaire,
Entérocolite muco-membraneuse,
Ictère, Cholémie.

MODE D'EMPLOI

De 2 à 6 globules par jour à
n'importe quel moment.

Le Flacon de 50 Globules : **3** francs dans toutes les pharmacies.

ÉCHANTILLONS

GRATIS FRANCO SUR DEMANDE

OPOTHÉRAPIE

BOV' HÉPATIC

SIROP ou GLOBULES

préparés dans le **VIDE** et à **FROID**
avec les **Foies** des **Bœufs** de la **CARNINE LEFRANCQ**

*Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les principes solubles de 30 gr. de tissu hépatique.
Chaque Globule renferme 0 gr. 25 d'extrait hépatique soluble.*

INDICATIONS :

Toutes les maladies qui sont les résultats de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elles :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites, Artériosclérose, Cirrhose, Diabète, Goutte, Cancer, Dyspepsies intestinales, Hémophilie, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

MODE D'EMPLOI

SIROP — 1 à 3 cuillerées à
bouche par jour, dans une infu-
sion aromatique Froide ou Tiède.

GLOBULES — 4 à 8 globules
par jour, à prendre, en 2 ou
3 fois, à n'importe quel moment.

Le flacon de Sirop ou le flacon de 50 Globules : **6** fr. dans toutes les Pharmacies.

Dépôt Général : FUMOUEZ,
78, Faubourg St-Denis, PARIS



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 61

MAI 1910 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

L'ENTERREMENT D'ALFRED DE MUSSET

Le 4 mai 1857, à dix heures du matin, un modeste corbillard stationnait devant la porte de l'église Saint-Roch. Si vous étiez entré dans l'église, vous auriez aperçu un piquet de Garde nationale et 200 personnes tout au plus. Immédiatement après la cérémonie religieuse, ces 200 spectateurs s'éparpillèrent dans toutes les directions ; et lorsque le corbillard se mit en marche vers le Père-Lachaise, c'est à peine si 40 personnes suivaient le corps. Durant le trajet, la phalange se débâta de nouveau, si bien qu'en entrant dans le cimetière, le mort n'y avait plus guère pour escorte que les gardes nationaux et les rares amis.



ALFRED DE MUSSET

un de ses sous-lieutenants ou un de ses sergents-majors ? — Non.

La France venait de perdre un de ses plus grands poètes, un de ses plus grands écrivains, un de ses plus grands esprits, une de ses gloires les plus pures et les plus radieuses : Alfred de Musset, mort à quarante-six ans, d'une hypertrophie du cœur.

Fort heureusement pour Alfred de Musset il faisait très beau le jour de son enterrement ; s'il avait plu, on est fondé à penser que personne ne serait allé jusqu'au cimetière. Il appartenait à l'Académie française. Vous pensez sans doute que

l'Académie était accourue en masse ? Ceux qui étaient venus sont bien faibles à énumérer : MM. Mérimée, Sainte-Beuve, Ponger-

La milice citoyenne avait-elle donc perdu

MM. les Médecins finissent toujours par reconnaître que la CARNINE LEFRANCQ, malgré son prix élevé, est moins chère que les préparations qu'on lui oppose, parce qu'elle est fabriquée avec du Suc Musculaire

CONCENTRÉ

ville, Ernest Legouvé, Emile Augier, auxquels il faut joindre MM. Villemain, Alfred de Vigny, Empis et Vitet, qui portaient les cordons du poêle.

Et les trente autres, où étaient-ils ?

Les trente autres fusionnaient, refusionnaient, et refusionnaient dans les coins, jabotant politique comme des vieilles commères et complotant à la façon de Monsieur Cagnard, leur modèle et leur patron.

Ah ! Si Alfred de Musset avait été ministre de n'importe quoi, ou ambassadeur de quelque part, dans un régime quelconque, à la bonne heure ! On l'eût pleuré abondamment et accompagné pieusement. Mais un poète, un simple poète.... Allons donc !

Le Théâtre-Français lui doit de beaux succès. Hier encore on jouait et on applaudissait *Un Caprice*, *Il ne faut jurer de rien*

et les *Caprices de Marianne*. Deux acteurs seulement ont paru à l'église : MM. Régnier et Delaunay. Pas une comédienne.

Les autres théâtres n'étaient représentés que par M. Tisserand, de l'Odéon.

Et la jeune Parisienne, où donc était-elle ? Et que faisait-elle à cette heure ?

Eh ! quoi, on rend les derniers devoirs à votre poète, à celui qui fait parler le mieux le cœur de vingt ans, et vous n'accourez pas ? Et vous ne vous pressez pas autour de son cercueil ! La Bourse n'est pourtant pas ouverte à dix heures du matin.

Le jour où l'on enterrera Frédérick Lemaître, il y aura 200.000 personnes à son convoi. Nous étions 200 dans l'église Saint-Roch.

Moralité de la chose : un comédien est un poète comme mille est à un.

ALBÉRIC SECOND

Extrait du journal *La Comédie Parisienne*



La Grande Chartreuse (Isère).

Il y a peut-être plus d'hommes qui ont manqué aux occasions, qu'il n'y en a eu à qui les occasions ont manqué.

LA BEAUMELLE.

RONDEL DE L'ADIEU

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime ;
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu !

Et l'on part, et c'est un jeu.
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu.

Edmond HARAUCOURT.

Je prescris la *Carnine Lefrancq* de préférence au suc musculaire chaque fois que j'ai à faire de la zomothérapie, en raison de la facilité avec laquelle elle est acceptée par les malades et en raison de son dosage et de sa conservation parfaite.

Docteur Athon,

4, rue de l'Hôtel-des-Postes, Nice (Alpes-Maritimes).

Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

LA ROCHEFOUCAULD.

Je prête la *Carnine Lefrancq* à la viande crue, parce que l'entourage du malade prépare souvent mal le suc musculaire et parce que, tout bien calculé, la *Carnine Lefrancq* ne revient pas plus cher (le bon bœuf coûte cher dans tous les pays).

Docteur H. Palliez,

Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

LA ROCHEFOUCAULD.

La *Carnine Lefrancq* est beaucoup plus comode à manier et plus puissante que la viande crue.

Docteur O. Gaillard,
L'Albenc (Isère).



Le Professeur Pierre DELBET



SENS DESSUS-DESSOUS

« C'EN DESSUS-DESSOUS »

J'ai insisté à l'Académie, dans la commission du dictionnaire, pour qu'on écrivît « C'en dessus dessous » (ce qui est en dessus étant dessous) et « c'en devant derrière » (ce qui est en devant étant derrière) comme on l'écrivait au XVII^e siècle; — au lieu de « sens dessus dessous » et « sens devant derrière », qui, en effet n'ont aucun sens. On m'a répondu que le *Dictionnaire de l'Académie* est le dictionnaire de l'usage. Je dégage ma responsabilité. Mais l'usage finira par mettre la langue c'en dessus dessous et l'entendement des étrangers c'en devant derrière.

EMILE FAGUET.

LA MEILLEURE SURALIMENTATION

Je tiens à vous faire part d'une observation de malade que j'ai traité avec l'excellente *Carnine Lefrancq*, laquelle est, à mon avis, le meilleur moyen de suralimentation. Je l'ordonne très souvent.

G. G., enfant âgé de 7 ans, a subi le 20 janvier l'extraction de végétations adénoides. Ses parents viennent nous consulter le 4 mars, parce que depuis cette opération, l'enfant a maigri considérablement, il ne pèse que 15 kilos.

Il a le facies lymphatique, ses amygdales sont grosses, il présente de gros ganglions cervicaux et axillaires.

Son thorax est aplati d'avant en arrière, et au niveau de l'appendice xépoïde, existe une profonde excavation.

L'enfant a eu plusieurs crises de laryngite striduleuse. Pas de tuberculose, pas de syphilis.

Nous ordonnons la *Carnine Lefrancq* et une bonne hygiène générale.

L'enfant prend matin et soir une cuillerée à bouche de *Carnine Lefrancq* dans un peu de thé froid.

Dès le quinzième jour, une amélioration très notable se manifeste; l'enfant a gagné près de 500 grammes. Son appétit a augmenté, son caractère a changé, il est joueur, plus bruyant.

Cette amélioration va en augmentant, l'enfant nous est montré le 24 mai, les ganglions cervicaux et axillaires nous paraissent très diminués et beaucoup moins nombreux. Il pèse 19 kilos.

Il a pris 4 flacons de *Carnine Lefrancq*.

Nous n'avons eu qu'à nous louer du bon résultat obtenu par la suralimentation au moyen de cette préparation.

L'enfant, qui au bout de quelques jours, aurait refusé la viande crue ou les œufs crus, prenait volontiers la *Carnine Lefrancq*, à laquelle il trouvait un goût très agréable.

Docteur Clavaldini,
Médecin de Colonisation
Maillot (Algérie).



LE MUR MITOYEN

Le Professeur Pierre DELBET

Fils du docteur Ernest-Pierre-Julien Delbet, député de Seine-et-Marne, Pierre Delbet est né à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), le 19 novembre 1861.

Il fit ses études classiques à Sainte-Barbe et au Lycée Louis-le-Grand, et ses études médicales à la Faculté de Médecine de Paris.

Interne en 1885, aide d'anatomie en 1886, prosecteur en 1888 et docteur en 1889, le jeune chirurgien, chef de clinique depuis un an, arrivait à l'agrégation en 1892 et aux hôpitaux en 1893. C'est en qualité de chirurgien des Hôpitaux qu'il suppléa le professeur Dudley à la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu. En 1909, il obtint la Chaire de clinique chirurgicale laissée vacante par la retraite du professeur Le Dentu.

Cette carrière brillante et rapide est légitimée par de nombreux et importants travaux. Après sa thèse sur le *Pronostic et le traitement des anévrysmes artérioveineux externes* (1889, médaille d'argent), il faut, parmi ses mémoires, citer ceux relatifs à la *Physiologie chirurgicale du péritoine* (1890), aux *Maladies de la mamelle* (1891), son ouvrage sur les *suppurations pelviennes chez la femme*, couronné par l'Académie de Médecine et par la Société de chirurgie (1891), son *Traité des maladies de l'utérus* (1891), ses livres sur les *Néoplasmes*, les *Maladies des artères*, les *Grands processus morbides*, ses *Leçons de clinique chirurgicale*, ses *Recherches expérimentales sur la vessie et l'urèthre* (1892), et sur le *lavage du sang*.

Le professeur Delbet est l'inventeur d'une méthode de traitement par la marche des fractures de jambe, qui donne les meilleurs résultats.

Avec le professeur Le Dentu, il a dirigé la publication d'un *Traité de chirurgie clinique et opératoire* en dix volumes.

Le professeur Delbet est Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Pierre Delbet fait marcher ses blessés aux jambes cassées pour les conduire à la guérison.



Cherâa — Frontière Marocaine

photographie communiquée par M. le Médecin-Major Duffau

RÉSULTATS RAPIDES

et CONSTANTS

Depuis longtemps déjà, j'emploie dans ma clientèle la CARNINE LEFRANCQ, et j'avoue que cette excellente préparation m'a toujours donné des *résultats rapides et constants*, parfois étonnants.

Nul autre produit ne peut lui être substitué dans les cachexies et les convalescences.

Je suis donc un fervent admirateur de la Carnine Lefrancq.

Docteur Touraille
à Evaux-les-Bains (Creuse).



LE JOUR DE LA VISITE A L'HOPITAL

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de GEORGES ROUAULT, au Musée du Luxembourg, à Paris

Il y a autant de lâcheté à condamner un absent que de courage à formuler un reproche en face ; mais la lâcheté est si générale qu'il est d'usage de ne cacher son mépris qu'à celui qui l'inspire.

COMTESSE DIANE

Nous pouvons vivre en paix avec celui dont les sentiments diffèrent des nôtres, mais non pas avec celui dont les sentiments sont moins élevés que les nôtres, parce que nous ne les respectons pas.

COMTESSE DIANE

Plus on aime les femmes, moins on les connaît.

Plus on connaît les femmes et moins on les aime.

Quand on leur prend un baiser, il y en a qui se révoltent, il y en a qui en demandent un second, mais la plupart le rendent tout simplement.

Mieux vaut être trompé sans y croire, que d'y croire sans l'être réellement.

Rien n'égale la manière dont les femmes honnêtes parlent des femmes légères, si ce n'est celle dont les femmes légères parlent des femmes honnêtes.



DEGGACHE (Tunisie) LE MARCHÉ.

J'SUIS DANS L'BOTTIN

De quoi?... Ben, vrai, t'as pas la trouille!...
J'allais à l'école avec toi!...
Et c'est pour ça, dis, sal' fripouille,
Que tu veux crâner avec moi?...
Mais tu connais don' pas l'gros Charles,
L'chemisier d'la ru' Saint-Martin!
Tu sais don' pas à qui qu' tu parles?
J'suis dans l'Bottin!

Oui, dans l'Bottin, avec la tierce,
Avec les poilus du quartier :
Tous les gros bonnets du commerce
Du boul. des It. et du Sentier.
J'deviens un homm' considérable,
T'entends, espèc' de purotin?
J'suis honoré... J'suis honorable...
J'suis dans l'Bottin!

J'suis boutiquier, j'ai ma patente,
J'suis un notable commerçant,
Tandis qu'toi, t'en as-t'y d'la rente?
T'en achèt's-t'y du trois pour cent?
Ah! bon Dieu! tu peux pas y faire :
T'as pas l'rond, t'as pas un rotin,
Tandis qu'moi j'ai fait mon affaire,
J'suis dans l'Bottin!

Ej'fais parti' du parti d'lordre.
J'm'en f... un peu d'vos syndicats!
Et pis, c'est pus moi qu'on fait mordre
Aux boniments d'vos avocats;
J'en ai soupé des anarchisses
Et des socialisses d'Pantin :
Moi, j'marche avec les royalisses,
J'suis dans l'Bottin!

Aristide BRUANT



Mlle DORZIAT du Vendeville

PHOT. REUTLINGER.

RESSOURCE PRÉCIEUSE

Veillez m'envoyer un flacon de CARNINE LEFRANCQ. Cet excellent suc de viande est une ressource précieuse pour les malades qui voient chaque jour leurs forces augmenter en en prenant, et une satisfaction bien vive pour le médecin qui la prescrit en constatant les merveilles qu'elle fait.

Docteur P. Lambert, à Tigy, (Loiret).

ANÉMIE

Je suis un fervent partisan de la CARNINE LEFRANCQ; je la prescris aussi souvent que je puis, et je vous déclare en toute franchise que je la considère comme une excellente préparation pour combattre l'anémie et refaire les globules rouges, c'est à dire les hématies.

Docteur Fabre, à Astaffort (Lot-et-Garonne).

ZOMOTHÉRAPIE

RICHE & HÉRICOURT

Pur Suc de Vlande de Bœuf **Crue** Inaltérable

:: :: **CONCENTRÉ** dans le **VIDE** et à **FROID** :: ::

CARNINE LEFRANÇO



De 1 à 5 cuillerees à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)



FROID ou TIÈDE

ANOREXIE — ANÉMIE — NEURASTHÉNIE — TUBERCULOSE

MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

:: :: **CONVALESCENCES — CHLOROSE** :: ::

DÉBILITÉ

Dépôt Général :

ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ

78, Faub. Saint-Denis, Paris

FAIBLESSE

OPOTHÉRAPIE

BILIAIRE

OPOTHÉRAPIE

HÉPATIQUE

BOV' BILIC

:: **GLOBULES** dosés à 0 gr. 10 ::
d'extraît complet de bile **SOLUBLE**,
préparés dans le **VIDE** et à **FROID**,
avec la bile des bœufs de la
CARNINE LEFRANÇO

CONSTIPATION

INSUFFISANCE BILIAIRE

:: **ENTÉROCOLITE-MUCO-MEMBRANEUSE** ::
ICTÈRE - CHOLÉMIE

De 2 à 6 globules par jour, à n'importe quel moment, selon les indications du Médecin :: :: :: :: :: :: :: ::

Le Flacon de 50 Globules : 3 Francs

ÉCHANTILLON SUR DEMANDE

BOV' HÉPATIC

SIROP. — Chaque cuillerée à bouche renferme les principes **SOLUBLES** de 50 gr. de tissu hépatique. :: ::
GLOBULES. — Chaque globule renferme 0 gr. 25 d'extraît hépatique
:: :: **SOLUBLE** :: :: ::

INSUFFISANCE HÉPATIQUE — CIRRHOSE

DIABÈTE — DYSPESIES INTESTINALES

:: :: **ENTÉRITES CHRONIQUES** :: ::

SIROP (Goût très agréable): *de 1 à 3 cuillerees à bouche par jour, dans une infusion aromatique FROIDE ou TIÈDE.*

GLOBULES. — 4 à 8 globules par jour, à prendre en 2 ou 3 fois, à n'importe quel moment.

Prix du Flacon : Sirop ou Globules : 6 Francs

ÉCHANTILLON SUR DEMANDE



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 62

JUIN 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. • FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . . 15 Fr.

L'ASSASSINAT DE VICTOR NOIR

(10 Janvier 1870)

A la suite d'un article publié par le Prince Pierre Bonaparte dans un journal, *L'Avenir de la Corse*, article violent, insolent, d'un ton farouche et provocant, où, traitant les républicains corses de mendiants et de traîtres, le prince ne parlait rien moins que de leur mettre les tripes au soleil (les tripes aux champs, *stenine per le porette* ; la phrase est tristement restée célèbre). M. Louis Tomassi, le bâtonnier de l'ordre des avocats de Bastia, avait répliqué à Pierre Bonaparte, lui rappelant avec violence ce qu'il avait été jadis et ce qu'il était aujourd'hui. Il ne pouvait mieux faire que de reproduire la profession de foi du Prince Pierre aux électeurs de la Corse, en 1868. La polémique des journaux corses avait été citée et soulignée dans un journal, *La Marseillaise*, par un des rédacteurs, M. E. Lavigne, qui



VICTOR NOIR

avait fait suivre les citations de réflexions toutes personnelles. C'est ce que Pierre Bonaparte allait appeler, le lendemain, être insulté par la plume d'un des manœuvres de M. Rochefort.

Furieux de voir apparaître, dans un journal parisien, ces articles qui, en Corse, mettaient le feu aux poudres, désireux aussi de se faire bien venir aux Tuileries, d'où sa turbulence sauvage l'avait fait éloigner, en marchant droit à l'adversaire particulier de l'Empereur et de l'Impératrice, le Prince Pierre envoyait brutalement à M. Rochefort un cartel d'une forme bizarre, inusitée, et qui ressemblait trop

à un piège tendu : « Si, par hasard, vous consentiez à tirer les verrous qui rendent votre honorable personne deux fois inviolable, vous ne me trouverez ni dans un palais, ni dans un château. J'habite

Le Médecin considère toujours comme un DEVOIR de revenir à la CARNINE LEFRANÇO quand, pour une raison quelconque, il a cru devoir lui substituer une préparation similaire.

« tout bonnement 59, rue d'Auteuil, et je vous promets que, si vous vous présentez, on ne vous dira pas que je suis sorti. »

Jamais provocation ne fut adressée en de tels termes, et cependant le Prince Pierre Bonaparte devait connaître mieux que personne ce qu'on est convenu d'appeler le code du duel.

M. Rochefort, après avoir reçu la lettre du Prince Pierre, se mit à sa disposition et lui envoya deux témoins : MM. Millière, gérant, et Arthur Arnould, rédacteur de *La Marseillaise*. C'était le lundi 10 janvier que les témoins arrivaient devant cette maison d'Auteuil, où le philosophe Helvétius avait reçu jadis toute la Société savante du dix-huitième siècle, et où Pierre Bonaparte vivait maintenant. A peine étaient-ils arrivés devant le logis du Prince, qu'ils voient sortir de cette demeure d'aspect claustral, solitaire, sinistre, un homme pâle et qui criait : « N'entrez pas, on assassine ici ». Cet homme était M. Ulrich de Fonvielle.

Voici ce qui s'était passé :

Un des correspondants du journal *La Revanche*, de Bastia, un jeune homme, connu déjà par des travaux de diverses natures, ancien collaborateur scientifique de *L'Epoque*, journal dynastique, et du *Rappel*, M. Paschal Grousset, tempérament ardent et avide de succès, décidé à violenter la fortune si la fortune faisait la cruelle, cherchant avec âpreté l'occasion d'attirer bruyamment l'attention sur son nom, avait saisi rapidement l'occasion que lui offrait le hasard. Etant Corse, et voyant devant lui un adversaire corse, un Bonaparte, M. Grousset avait prié deux de ses amis de se rendre auprès du Prince Pierre pour lui demander rétractation de l'article paru dans *L'Avenir*, ou réparation par les armes. Ces deux nouveaux témoins à qui M. Grousset donnait pour mission de devancer, chez le Prince Pierre, les témoins de M. Rochefort, étaient MM. Ulrich de Fonvielle et Victor Noir. Ils se présentèrent chez le prince cérémonieusement. Victor Noir, ganté, ciré, était parti joyeux de chez lui, le matin, disant à sa vieille servante : « Brosse-moi bien, aujourd'hui, je vais chez un prince. »

On les fit entrer dans un grand salon en les priant d'attendre; Victor Noir, toujours gouaillieur, même en ces circonstances

graves, se regardait dans les glaces et essayait de déchiffrer, sur la toile d'un portrait de famille accroché à la muraille, une inscription italienne. Tout à coup, le bouton d'une porte qui menait aux appartements particuliers du Prince s'agita, et la main qui le pressait intérieurement demeurait un instant indécise, comme si la personne qui devait entrer réfléchissait ou hésitait. Enfin la porte s'ouvrit et M. Bonaparte parut. Il a écrit que les témoins l'abordèrent les mains dans les poches. La vérité est que MM. de Fonvielle et Victor Noir tenaient leur chapeau à la main.

« — Vous venez de la part de Rochefort? » dit brusquement le Prince, de cette voix rauque et stridente que personne n'a oubliée de ceux qui l'ont entendue, et qui ressemble à un miaulement.

« — Non, nous venons de la part de M. Paschal Grousset. »

Pierre Bonaparte parut surpris; on lui tendait une lettre, il la prit, fit vers une fenêtre quelques pas, jeta un coup d'œil sur la lettre de M. Grousset, puis, la froissant, et la posant de sa main gauche sur un fauteuil, il revint du côté des témoins, la main droite dans son large pantalon du matin.

« — J'ai provoqué M. Rochefort, dit-il alors, parce qu'il est le porte-drapeau de la crapule. Quant à M. Grousset, je n'ai rien à lui répondre. Est-ce que vous êtes solidaires de ces charognes? »

« — Nous sommes, répondit Victor Noir, solidaires de nos amis. »

« Aussitôt, raconte Monsieur de Fonvielle, l'unique témoin de cette épouvantable scène, le Prince Bonaparte s'avançant subitement d'un pas, et sans provocation de notre part, donna de la main gauche, un soufflet à Victor Noir, et en même temps tira un revolver à dix coups qu'il tenait caché et tout armé dans sa poche, et fit feu à bout portant sur Noir. »

« Noir bondit sous le coup, appuya ses deux mains sur sa poitrine, et s'enfonça dans la porte par où nous étions entrés. »

« Le lâche assassin se précipita alors sur moi et me tira un coup de feu à bout portant. »

« Je saisis alors un pistolet que j'avais dans ma poche, et pendant que je cherchais à le sortir de son étui, le misérable se rua sur moi; mais lorsqu'il me vit armé, il recula, se mit devant la porte et me visa.



PIERRE BONAPARTE



Le Professeur Félix de LAPERSONNE

« Ce fut alors que, comprenant le guet-
 « apent dans lequel nous étions tombés et
 « me rendant compte que, si je tirais un
 « coup de feu, on ne manquerait pas de
 « dire que nous avions été les agresseurs,
 « j'ouvris une porte qui se trouvait derrière
 « moi et me précipitai en criant à l'assassin.
 « Au moment où je sortais, un second
 « coup de feu partit et traversa de nouveau
 « mon paletot.
 « Dans la rue, je trouvai Noir qui avait
 « eu la force de descendre l'escalier et qui
 « expirait.
 « Voilà les faits tels qu'ils se sont passés,
 « et j'attends de ce crime une justice
 « prompte et exemplaire. »

Lorsque Paris apprit la nouvelle de cette mort inique, on sentit passer sur lui le chaud effluve, le vent farouche des jours d'orage révolutionnaire. L'Empereur descendait d'un train, venant de Saint-Cloud, lorsqu'on lui apprit la nouvelle. Une livide pâleur se répandit sur son visage. Il recula comme devant un fantôme. Le soir, des réunions publiques qui étaient annoncées, étaient dissoutes sur un cri de vengeance. Monsieur Ulrich de Fonvielle était appelé dès minuit chez le juge d'instruction. Des gens du peuple irrités, voulaient aller chercher à Neuilly, le cadavre de Victor Noir, l'appor-

ter au cœur de Paris et appeler la population aux armes en promenant la victime à la lueur des torches. Beaucoup voulaient le porter au bureau de *La Marseillaise*, d'autres à son ancien domicile rue Jeoffroy-Marie. On parlait de le mettre dans un fiacre, tout vêtu et le cigare aux lèvres, pour tromper la surveillance des agents. Ce cadavre devenait un outil de révolte. Mais le corps était déjà transporté à son domicile, passage Masséna, rue Perronet à Neuilly, et gardé par la police.

Le soir même, les journaux qui devaient paraître le lendemain recevaient la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

Je vous prie de bien vouloir insérer dans votre numéro de demain, la note suivante :
 « Aussitôt que le garde des sceaux a appris le fait qui s'était passé à Auteuil, il a ordonné l'arrestation immédiate de Monsieur Bonaparte Pierre. L'Empereur a approuvé cette décision. L'instruction est déjà commencée. »

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Le chef du Cabinet : ADELON.

(Jules CLARETIE, *Révolution de 1870-1871*).

PIRON ET L'ACADÉMIE

L'épigramme suivante était décochée, en 1756, contre l'Académie Française, parce que, le jour de Saint-Louis, elle n'avait pas tenu séance, contrairement à son habitude :

Coquette sans pudeur, fièvre de mille amants,
 Femme à quarante époux, presque tous impuissants,
 Mère de quelques mots, régente d'orthographe,
 En ton jour solennel, tes autels sont déserts,
 On ne t'adresse plus de prose ni de vers,
 Et l'on n'est occupé que de ton Épitaphe.

SÉNÉGAL. — Mauresque voyageant sur un bœuf.



Remarquez s. v. p.

qu'on n'oppose à la
 Carnine Lefrancq
 que des mélanges
 dont la valeur est
 généralement aussi
 infime que le prix,
 et

RAPPELEZ-VOUS

que les véritables
 préparations zo-
 mothérapiques ne
 contiennent que
 du bœuf,

RIEN QUE DU BŒUF

Le Professeur Félix de LAPERSONNE

Félix de Lapersonne est né à Toulouse, le 29 septembre 1853.

Interne des Hôpitaux de Paris en 1879, aide d'anatomie en 1881, chef de clinique ophtalmologique à la Faculté de Paris de 1883 à 1886, agrégé des Facultés de province en 1886, il fut cette année même chargé du Cours complémentaire des maladies des yeux à la Faculté de médecine de Lille, où il devint titulaire de la chaire d'ophtalmologie en 1890, à sa création. En 1893, il était doyen de cette même Faculté.

Lorsque le professeur Panas quitta, à l'Hôtel-Dieu de Paris, la chaire dont il avait été le premier titulaire, le docteur de Lapersonne, bien que non agrégé de Paris, fut cependant appelé à le remplacer, en raison de la situation très en vue que lui avaient créée ses nombreux travaux.

Parmi ces travaux, il faut citer ceux sur la syphilis oculaire, l'œil tabétique et hystérique, les paralysies oculaires, la conjonctivite granuleuse dans le Nord, l'ophtalmie purulente, etc.

De 1884 à 1886, le professeur de Lapersonne publia les leçons du professeur Panas ; et depuis 1893 il a donné *Les Maladies des paupières et des membranes externes de l'œil*, ses *Leçons d'ouverture de la Clinique ophtalmologique de Lille*, une étude sur *l'Organisation de l'enseignement médical en Espagne*, *l'Eloge de Davaine*, etc.

On doit, en somme, à ce savant spécialiste, la réorganisation de l'enseignement ophtalmologique par l'institution de cours de perfectionnement, de cours pratiques, de cours de vacances.

Le professeur de Lapersonne est Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Surnommé « le Colonel » dans son service, le docteur de Lapersonne porte ici, sur son petit bonnet habituel, les insignes du grade que lui ont conféré ses élèves ; et, sur un havresac, des ouvrages et l'organe de sa spécialité. Préconisant l'emploi du thermocautère, le feu étant seul capable de bien assurer la destruction des microbes et d'enrayer les contagions, le savant ophtalmologiste, forcé lui-même de corriger sa presbytie par des verres spéciaux, est en train de détruire par le fer rouge un nid de diabolins pathogènes.

CONSTIPATION

INSUFFISANCE BILIAIRE - CHOLÉMIE
ICTÈRE

ENTÉROCOLITE MUCO-MEMBRANEUSE

GLOBULES dosés à 0 gr. 10 d'extrait complet de bile
SOLUBLE, préparés dans le VIDE et à FROID, avec
:: la bile des bœufs de la CARNINE LEFRANCO ::

BOV' BILIC

De 2 à 6 globules par jour
à n'importe quel moment selon
les indications du Médecin

Le Flacon de 50 Globules : 3 Francs

ÉCHANTILLON SUR DEMANDE

LE VÉRITABLE LAXATIF NATUREL

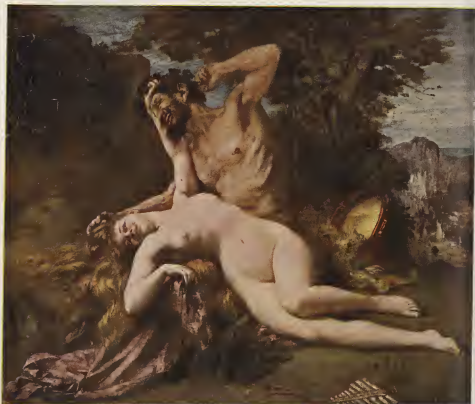
VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

JEAN RICHPIN, de l'Académie Française.

A quoi bon des serments ?
Ma preuve est en moi-même,
Pour savoir si je mens,
Quand je dis que je t'aime.

Fais donc ce que tu dois
Et ce que je mérite !
Ma vie est dans tes doigts
Comme une marguerite ;

Pétales, cœur, et tout,
Effeuille-là toi-même ;
Quand tu seras au bout,
Tu verras si je t'aime.



FAUNE ET BACCHANTE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de GERVEY (Musée du Luxembourg, à Paris).

DERNIÈRE RESSOURCE

Un bébé de ma famille, âgé de 5 mois, dépérissait à vue d'œil, et ne pouvait supporter le lait pur ; j'ai eu l'idée d'essayer de mêler à son lait coupé la valeur d'une cuillerée à café de **Carnine Lefrancq** par 24 heures. Or, depuis, il augmente régulièrement de 12 à 13 grammes par jour. J'avais essayé la chose comme dernière ressource, et devant les bons effets produits par cette excellente préparation, je vous prierais de m'en envoyer un flacon.

Docteur Decourtieux, à Punchy (Somme).

RAPIDITÉ D'ACTION ÉTONNANTE

J'ai fait prendre à une de mes malades qui était très affaiblie à la suite, d'abord, d'une grossesse un peu pénible, puis par l'allaitement de son bébé que je l'obligeais à sevrer d'urgence à mon arrivée. Le résultat a été tout simplement merveilleux et les forces sont revenues avec une rapidité étonnante, dès le premier flacon pris à la dose de 3 cuillerées à soupe par jour. Ma malade a pris le deuxième flacon par pure gourmandise. Tous mes remerciements.

Docteur P. Joubin, à Marseille (B.-du-R.)

LE QUARTIER LATIN EN 1841

La jeunesse du Quartier Latin avait alors un goût prononcé pour la vie de Bohème. Elle préférait le théâtre Bobino à la Comédie Française, la Grande Chaumière, ou plus simplement la Chaumière, à la salle de bal la plus brillante. Une flânerie lui plaisait plus dans les jardins du Luxembourg qu'une promenade en voiture dans le bois de Boulogne. Elle aimait mieux un dîner de trois francs chez Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, ou même à vingt-deux sous chez Viot ou chez Bléry, que le plus somptueux repas au Café Riche ou au Café de Paris. Elle aurait donné le plus fin régal au Café Anglais pour les petits pains beurrés et le bol de lait de la Boulangerie Cretaine rue Dauphine.

Au Quartier Latin, tout homme portant un vêtement de drap et surtout un chapeau de soie était traité de bourgeois. Au reste, on n'y voyait guère de coiffure de ce genre, même pendant le jour, si ce n'est sur la tête des professeurs, ou encore le jeudi, jour de sortie des collégiens.

Le collégien d'alors avait un chapeau de haute forme, comme les étudiants anglais, une sorte d'habit de quaker à col relevé, une cravate blanche, un gilet et des pantalons bleu-foncé, des souliers découverts laissant voir les bas de coton bleu. En été, quelques-uns, ceux en particulier du collège

Rollin, portaient un gilet et des pantalons d'étoffe plus légère. Toute la semaine ils étaient prisonniers dans les murs du collège et pendant leur promenade du jeudi, c'étaient encore des prisonniers faisant de l'exercice sous la surveillance de leurs géoliers. Ceux qui avaient à Paris des parents ou des amis pouvaient sortir un dimanche par quinzaine, pourvu toutefois qu'on vint les chercher le matin et qu'on les ramenât le soir. Cette règle s'appliquait à tous, aux écoliers de neuf ans comme à ceux de dix-huit.

Les cinq francs à donner aux étudiantes sortaient rarement de la poche de leurs admirateurs. C'était alors une somme importante pour la jeunesse du Quartier Latin. Bien peu d'entre eux touchaient plus de deux cents francs par mois, beaucoup avaient moins encore. Ceux qui recevaient cinq cents francs — il n'y en avait peut-être pas quarante sur la totalité des étudiants — étaient à peine considérés comme appartenant à la corporation fraternelle. On les appelait *ultrapontins* pour les distinguer de ceux qui d'un bout à l'autre, ne passaient jamais les ponts, si ce n'est pour aller au théâtre car il n'y avait pas grand chose, à voir à l'Odéon dont, après le départ de Harel pour la Porte Saint-Martin, la gloire était éclipse. (Un Anglais à Paris - tr. J. HERCÉ.)

Lorsqu'on hésite entre deux devoirs, il semble que le plus pénible soit le plus impérieux.

Dans l'homme, l'enfant n'est pas mort, il n'est qu'endormi, les autres enfants le réveillent.

Rien ne remercie mieux que le bonheur de celui qu'on a obligé.

L'oubli est le pardon involontaire.

Les blessures faites par les Indifférents ne laissent pas de cicatrices.

Le doute empoisonne tout et ne tue rien.

CONTESSÉ DIANE.

CHEMIN DE FER DE LONDRES A MANCHESTER EN 1828.



La CARNINE LEFRANCO quoique d'un prix élevé est la moins chère de toutes les préparations similaires.

Il vaut mieux faire prendre aux malades une petite quantité d'un remède dont on a éprouvé la valeur, qu'une dose élevée d'un produit inconnu.

:: Suc de Viande de Bœuf CRUE ::
CONCENTRÉ dans le VIDE et A FROID

CARNINE

USINE MODÈLE
A ROMAINVILLE
SEINE

CAPITAL
1.600.000 FRANCS
ENTIÈREMENT VERSÉS

LEFRANCQ

De 1 à 5 cuillerées à bouche par
jour, à n'importe quel moment PURE
ou additionnée d'un liquide quel-
conque, eau minérale ou naturelle,
thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
NEURASTHÉNIE — ANOREXIE — CHLOROSE
TUBERCULOSE ALIMENTATION
ANÉMIE LIQUIDE

○



○

SIROP
50 gr. de tissu hépatique
par cuillerée à bouche.

GLOBULES
25 gr. d'extrait hépatique
par globule.

OPOTHÉRAPIE HÉPATIQUE

BOV' HÉPATIC

préparé dans le VIDE et à FROID avec les Foies des Bœufs de la CARNINE LEFRANCQ

Insuffisance hépatique - Cirrhose - Diabète
Dyspepsies intestinales - Entérites chroniques

—
LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLON SUR DEMANDE.

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 63

JUIN 1910 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER. . 15 Fr.

Dans la dernière promotion qui vient d'être publiée par le Ministère du Commerce à l'occasion de l'Exposition de Londres, où la *Carnine Lefranco* a obtenu le Grand Prix, figure M. le Docteur Victor FUMOZE, Directeur-Gérant de la *Carnine*, pour le grade d'Officier de la Légion d'Honneur.

La modestie de notre très aimable Directeur et les relations d'amitié que nous sommes heureux d'entretenir avec lui, ne nous permettent guère de faire ici son éloge ; cependant, nous sommes convaincus que tous ses amis, qui sont fort nombreux, en particulier dans le monde médical et pharmaceutique, se réjouiront avec nous.

LE PREMIER CONCERT DE PAGANINI, à PARIS

C'est le 9 mars 1831 que Paganini se fit entendre pour la première fois à Paris dans la salle de l'Opéra. Ceux qui ont assisté à cette solennité musicale en conserveront toujours le souvenir. L'élite de l'aristocratie, la fleur du dilettantisme, tous les artistes, tous les dandys, toutes les femmes à la mode, tous les étrangers de distinction, s'étaient donné rendez-vous à l'Académie Royale de Musique ; toutes les physionomies exprimaient d'avance les émotions les plus vives ; mais la plus animée, la plus joyeuse, la plus rayonnante de toutes, c'était celle de M. Véron, l'habile directeur, qui savait profiter avec tant d'intelligence et d'à-propos de sa bonne fortune.

Le public commençait à manifester hautement son impatience, quand tout à coup



PAGANINI

la toile se leva, et le célèbre violoniste parut. Aux premiers sons de l'instrument, le silence devint si profond que l'oreille la plus subtile et la plus exercée aurait pu saisir le moindre bruit, la plus légère respiration dans cette vaste salle.

En voyant cette prodigieuse agilité, ces tours de force inimitables, les rapides évolutions de cet archet qu'un pouvoir magique semblait diriger, les spectateurs furent tout d'abord frappés d'étonnement et en quelque sorte de vertige.

Mais leur stupéfaction devenait de l'enthousiasme à mesure que le grand artiste faisait briller les trésors de ses mélancoliques inspirations.

C'était vraiment la révélation d'un monde nouveau ; c'était l'art dans ses manifestations les plus variées, les plus saisissantes.

Ironique et railleur comme le Don Juan de Byron, capricieux et fantasque comme une hallucination d'Hoffmann, mélancolique et rêveur comme une méditation de Lamartine, ardent et fougueux comme une imprécation de Dante, doux et tendre comme une mélodie de Schubert, le violon de Paganini rit, soupire, menace, blasphème et prie tour à tour. Il exprime toutes les émotions du cœur, tous les bruits de la nature, tous les incidents de la vie; il a des accents, des effets, des combinaisons dramatiques d'une prodigieuse variété; il exerce une puissance de fascination que ne posséda jamais la voix humaine la plus souple et la plus sympathique.

Tel se montre Paganini dès sa première apparition parmi nous.

Son succès dépassa toutes les prévisions.

Il serait impossible de décrire l'enthousiasme dont l'auditoire fut saisi en écoutant cet homme extraordinaire. Cet enthousiasme alla jusqu'au délire, à la frénésie. Après lui avoir prodigué des applaudissements pendant et après chaque morceau, l'assemblée le rappela pour lui témoigner par des acclamations unanimes et répétées l'admiration qu'il inspirait.

MARIE ET LÉON ESCUDIER

(Vie anecdotique de Paganini).

„ J'estime que les produits de la valeur du vôtre méritent les félicitations des Médecins et la reconnaissance des malades. „

La **Carnine Lefrancq** est indiquée dans tous les cas où il faut soutenir les forces du malade ou réparer celles des convalescents.



MONSIEUR PATEIN
Pharm. de l'Hôp. Lariboisière, Paris

Sa parfaite conservation, son goût très agréable, ses effets certains, en font une merveilleuse préparation que j'ai toujours employée avec succès.

Je vous autorise à vous servir de mon attestation, comme bon vous fera plaisir, je suis très heureux de vous la donner, sans que vous l'ayez sollicitée, car j'estime que les produits de la valeur du vôtre, méritent les félicitations des médecins et la reconnaissance des malades.

Docteur F. Dublet,

Ancien Préparateur de la Faculté de Montpellier,
Ex-Interne des Hôpitaux,
Marseille.



DOCTEUR PIQUÉ
Chirurgien de l'Hôpital Lariboisière, Paris

On trouve dans le **SUCRUTA**, un des écrits médicaux les plus anciens du monde, puisqu'il date des origines de la médecine hindoue :

TRAITEMENT de L'HOMME ATTEINT de CONSOMPTION

« bonne et érasée, puis assaisonnée de poivre, gingembre et autres aromatiques, la viande crue donne un suc stimulant qui guérit la phthisie. »

Ainsi **SUCRUTA**, il y a quelques mille ans, préconisait déjà la Zomothérapie.



M. LÉPINE, Préfet de Police



JEAN RICHEPIN
de l'Académie Française
PHOT. MANUEL

LA CHANSON DE MARIE-DES-ANGES

Y avait un' fois un pauv' gas,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Y avait un' fois un pauv' gas,
Qu'aimait cell' qui n'aimait pas.
Ell' lui dit : Apport'-moi d'main
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Ell' lui dit : Apport'-moi d'main
L'cœur de ta mèr' pour mon chien.
Va chez sa mère et la tue
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Va chez sa mère et la tue,
Lui prit l'cœur et s'en courut.
Comme il courait, il tomba,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Comme il courait, il tomba,
Et par terre l'cœur roula.
Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Et pendant que l'cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait.
Et l'cœur lui dit en pleurant,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Et l'cœur lui dit en pleurant :
T'es-tu fait mal, mon enfant ?
JEAN RICHEPIN.

Permettez-moi de vous féliciter pour votre procédé de fabrication de la *Carnine Lefrancq*, qui se conserve en Algérie par les grandes chaleurs, même lorsque le flacon est débouché depuis un mois, et dont je n'ai toujours eu qu'à me louer.

Docteur Courcelle,
Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Oran.

Si le Médecin considère que la CARNINE LEFRANCQ est du suc de bœuf pur, concentré dans le vide et à froid, que ses moyens d'action et de fabrication sont uniques, il ne lui viendra jamais à l'idée de prescrire un produit

QUI NE SAURAIT ÊTRE SUPÉRIEUR

à la CARNINE LEFRANCQ et peut fort bien lui être notablement inférieur.



LES CHEMINEAUX

La *Carnine Lefrancq* n'a plus besoin de publicité, puisqu'elle s'impose à notre pratique par ses résultats qu'aucun autre produit similaire ne peut nous donner.

Veuillez agréer l'expression de ma reconnaissance pour les grands services qu'elle m'a rendus dans ma clientèle.

Docteur Picard, Nantes.

M. LÉPINE, Préfet de Police

M. Lépine, Préfet de Police, est un peu de la grande famille médicale. Il est le frère de l'éminent professeur de la Faculté de Médecine de Lyon, et il a un fils qui étudie la médecine. N'est-il pas encore, de par ses hautes fonctions, le père de tous les étudiants ? Sa biographie est donc ici bien à sa place.

Louis-Jean-Baptiste Lépine est né à Lyon, le 6 Août 1846 ; et c'est dans sa ville natale qu'il fit ses études classiques et commença son droit.

Mais la guerre vint interrompre ses études, et dès le début des hostilités, il s'engageait dans le 16^e Régiment de marche (Mobiles du Rhône).

Bien vite il arrive au grade de sergent-major ; mais il rend un de ses galons pour entrer comme sergent dans une compagnie d'éclaireurs volontaires, choisis par le colonel Denfert-Rochereau parmi les hommes de troupe de la garnison de Belfort. Blessé au cours d'une sortie tentée pour enlever aux Prussiens le village de Bavilliers, il recevait, le 19 avril 1871, la Médaille Militaire.

La paix signée, il retournait à Paris pour compléter ses études de droit, puis se faisait inscrire au Barreau de Lyon auquel il resta attaché jusqu'à la fin de 1877. C'est à cette époque qu'il débuta dans la carrière administrative, comme sous-préfet à La Palisse. Depuis, nous le trouvons successivement sous-préfet de Montbrison, puis de Langres, puis de Fontainebleau ; Préfet de l'Indre, Secrétaire Général de la Préfecture de Police ; Préfet de la Loire, puis de Seine-et-Oise, Préfet de Police, Gouverneur général de l'Algérie, Conseiller d'Etat, et de nouveau Préfet de Police.

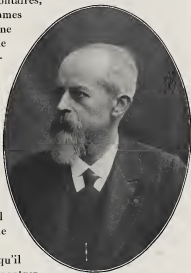
C'est dans l'exercice de ces dernières fonctions qu'il sut en effet, dans de nombreuses circonstances, montrer tout à la fois une énergie et une habileté qui firent de lui l'homme bien à sa place, dont les services étaient inappréciables.

Aussi bien lors des échauffourées boulangistes que dans nombre de grèves, dans les troubles du quartier latin que pendant la période fébrile de l'affaire Dreyfus, quelque critiques et périlleuses que fussent les situations, M. Lépine se montra toujours, au milieu de ses troupes et du public, le chef en même temps courageux, patient et bon, grâce auquel bien des malheurs irréparables ont pu être évités. Ce sont là des qualités bien rares et bien précieuses, pour qui sait combien sont difficiles à manier ces foules dont la psychologie est si redoutable.

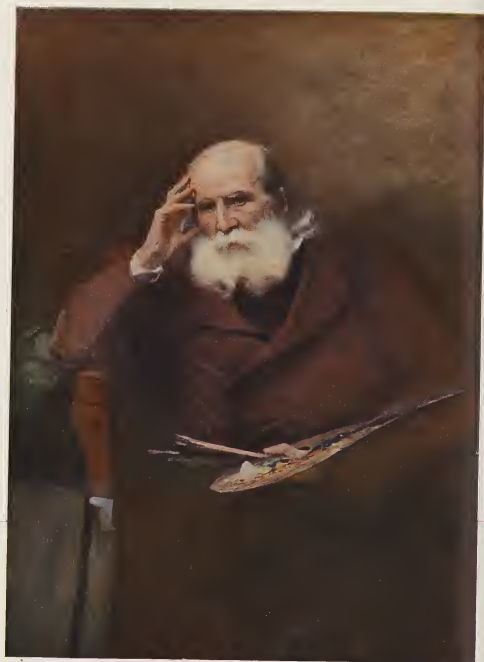
Aussi notre Préfet de Police est-il extrêmement populaire.

Nous ne pouvons ici énumérer tout ce qu'on lui doit dans le domaine de la protection de la sécurité publique ; mais, pour rester sur notre terrain spécial, nous rappellerons qu'il créa la Maison départementale de Nanterre, qui peut contenir 4.000 hospitalisés, et réorganisa celle de Villers-Cotterets ; et qu'on lui doit aussi la création du Service d'identité judiciaire.

M. Lépine, Préfet de Police, est Grand Croix de la Légion d'Honneur. Notons que M. Lépine a reçu la Médaille d'or des Sauveteurs pour sa conduite courageuse lors d'une explosion de grisou à Saint-Etienne, le 6 décembre 1891.



PORTRAIT-CHARGE. — Notre Préfet de Police haranguant des étudiants, qui l'entourent de leur monôme, sous l'œil bienveillant d'agents inoffensifs. L'artiste se rappelant que ces agents ont coutume d'appeler leur Préfet « Notre Père », les a coiffés avec les bourrelets de l'enfance.



PORTRAIT D'ERNEST HÉBERT

Peintre Français (1817-1908)

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau d'Aimé Morot (Musée du Luxembourg, Paris).

La CARNINE LEFRANCQ donne un excellent résultat dans tous les cas où il faut un reconstituant rapidement efficace.

Docteur Conte, à Soller, Iles Baléares (Espagne).

INSTANTANÉS, par Taine

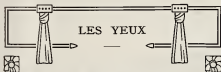
SAINTE-BEUVE

L'impression dominante quand on le voit, c'est qu'il est timide; il parle doucement, bas, avec insinuation et nuances, avalant certaines syllabes trop franches. Il a quelque chose d'un chanoine ou d'un gros



SAINTE-BEUVE
PHOT. BRAUN-CLÉMENT

chat méticuleux, prudent. Une tête irrégulière, blafarde, un peu chinoise, crâne nu, avec de petits yeux malins et un sourire doucereux, fin. Positivement, il y a un fonds ecclésiastique, homme du monde. Puis des éclats et des éclairs : la franchise, la force de croyance font explosion...



Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore,

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'Invisible;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent:

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

SULLY PRUDHOMME.

ERNEST RENAN

Avant tout, Renan est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans une chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautante. Il



ERNEST RENAN
PHOT. PROU

est bien différent de Berthelot, qui se tient tranquille comme un bœuf patient de labour, mâchonnant son idée, appuyant dessus. C'est l'inspiration par contraste avec la méditation...

Renan est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe. Il a des impressions, ce mot dit tout...

Renan n'est pas du monde. Il ne sait pas causer aux femmes; il lui faut des gens spéciaux. Il n'a pas le tact des opportunités, de l'intrigue. C'est avant tout un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. Il s'estime à ce titre, et autant qu'il faut.

Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrases, des têtes de paragraphes par-ci par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout.



Ce sont toujours
les yeux qui, les premiers,
parlent d'amour.

CONTESSA DIANE.

Aimer, c'est trouver
dans la félicité d'autrui
sa propre félicité.

LEIRNITZ.



TAINE
PHOT. BRAUN-CLÉMENT

OPOTHÉRAPIE HÉPATIQUE

BOV' HÉPATIC

SIROP. — Chaque cuillerée à bouche renferme les principes SOLUBLES de 50 grammes de tissu hépatique.

GLOBULES. — Chaque globule renferme 0 gr. 25 d'extrait hépatique SOLUBLE.

SIROP (Goût très agréable) : de 1 à 3 cuillerées à bouche par jour, dans une infusion aromatique FROIDE, ou TIÈDE.

GLOBULES. — 4 à 8 globules par jour, à prendre en 2 ou 3 fois, à n'importe quel moment.

Littérature sur demande.

Prix du Flacon : Sirop ou Globules : 6 Francs

Echantillon sur demande.

□ □ □

OPOTHÉRAPIE BILIAIRE

BOV' BILIC

CONSTIPATION :

INSUFFISANCE BILIAIRE ::

ICTÈRE - CHOLÉMIE ::

ENTÉROCOLITE

:: :: MUCO-MEMBRANEUSE.

GLOBULES dosés à 0 gr. 10 d'extrait complet de bile SOLUBLE, préparés dans le VIDE et à FROID, avec la bile des bœufs de la CARNINE LEFRANCO

De 2 à 6 globules par jour, à n'importe quel moment, selon les indications du Médecin.

Le Flacon de 50 Globules : 3 Francs

Echantillon sur demande.

□ □ □

□ □ □

ZOMOTHÉRAPIE

Pur Suc de Viande de Bœuf CRUE INALTÉRABLE CONCENTRÉ
dans le VIDE et à FROID

CARNINE LEFRANCO

□ □ □

□ □ □

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

ANOREXIE — ANÉMIE — NEURASTHÉNIE — TUBERCULOSE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
:: :: CONVALESCENCES — CHLOROSE :: ::
DÉBILITÉ :: :: :: :: FAIBLESSE

DÉPOT GÉNÉRAL :

ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ - 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



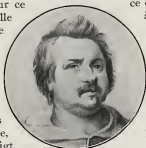
DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

CINQUIÈME ANNÉE
N° 64
JUILLET 1910

ABONNEMENT
UN AN. . . FRANCE. . . 12 FR.
 . . . ÉTRANGER . . 16 FR.

UNE AVENTURE DE BALZAC

Par un certain jour de pluie, M. de Balzac allait à pied dans les rues de Paris; M. de Balzac, comme tous les grands esprits, avait la profonde horreur pour ce meuble accidentel qu'on appelle un parapluie. Cependant, comme le ciel pleurait à chaudes larmes, et que M. de Balzac n'avait pas de voiture à sa portée, il prit le parti de se mettre à l'abri sous une porte cochère, la première venue. Tout à coup, il aperçut, en levant les yeux, vers la maison d'en face, une femme qui, de son petit doigt, tirait, par intervalles, le petit rideau de sa croisée pour le regarder. Tiens, se dit le plus fécond de nos romanciers, cette femme est bien curieuse, mais elle est plus jolie encore; il s'arrangea de son mieux en redressant son collet recroquevillé. La figure de la croisée se montra



BALZAC

bientôt sous son jour le plus favorable; elle était radiante de beauté et de curiosité; le rideau allait et venait à tout moment, ce qui donnait beaucoup à penser à M. de Balzac. Il lui sembla avoir même déjà vu cette femme à l'Opéra, et intérieurement il se mit à remercier le ciel de cette pluie.

Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un domestique, sortant de cette même maison, s'approche de lui avec un parapluie, et le lui présentant :

— Voici, monsieur, ce que ma maîtresse vous envoie.

Stupéfait, intrigué, par ces paroles, M. de Balzac n'adressa aucune question au domestique; il prit le parapluie, et, ôtant son chapeau, il salua fort galamment la dame qui restait toujours derrière le rideau, puis il s'éloigna avec un sourire vainqueur

Par les grosses chaleurs, la CARNINE LEFRANCQ rend de grands services et reconstitue admirablement les anémiés par anorexie.

Docteur Gaillard, L'Albenc (Isère).

et satisfait. Le lendemain, de très bonne heure, M. de Balzac se lève, se parfume, se peigne de son mieux, met son habit noir, achète des gants blancs et, prenant son parapluie, se met en route pour remercier cette charmante femme de sa ruse et de sa bienveillance, mais l'heure de se présenter n'ayant pas encore sonné, il pensa qu'il serait plus galant de garder en souvenir ce parapluie, tout rococo qu'il était, et d'en acheter un neuf, pour présenter à la dame, comme si c'était le sien.

Midi sonne, M. de Balzac se fait annoncer, entre, et présente son parapluie en balbutiant quelques remerciements. La dame (c'était bien la même), le prend, le roule dans ses jolis doigts effilés et le met de côté, sans faire semblant de s'apercevoir de

cet heureux changement. — Il n'y a pas de quoi me remercier, monsieur, mon parapluie sera toujours à votre service. — Mais, enfin, madame, dit le romancier, vous ne m'avez pas envoyé en vain ce parapluie, cela n'est pas d'usage, et à moins d'une occasion extraordinaire... La dame s'en aperçut, et devinant son intention : — Mais certainement, monsieur, j'avais une raison pour vous envoyer mon parapluie. Tenez, ajouta-t-elle, je vous estime trop pour ne pas vous le dire ; j'attendais un ami qui devait venir ici justement à cette même heure où vous vous trouviez sous la porte ; comme vous me gêniez, je vous ai envoyé mon parapluie pour vous faire partir tout de suite, voilà tout.

(Le salon littéraire - 1844).

LE THÉÂTRE AU CAMP

En 1813, pendant l'armistice, Napoléon fit venir à Dresde l'élite du personnel de la Comédie-Française, qui y arriva le 19 juin, pour en repartir le 12 août, après avoir donné vingt-cinq représentations durant les quarante jours de l'armistice, outre quelques séances particulières dans les salons, telles que le monologue de Baptiste cadet (dans le rôle de lord Bristol) chez le général Durosnel, le gouverneur impérial de cette ville. Nos artistes se surpassèrent !

La tragédie avait pour interprètes : Saint-Prix, Talma et M^{lle} Georges.

Jouaient la comédie :

Baptiste cadet, Fleury, Saint-Pal, Michot, Armand, Thénard, Michelot, Vigny, Barbier ; M^{mes} Thénard, Contat, Mézeraï, Bourgoïn et surtout M^{lle} Mars, que l'empereur combla de prévenances. Leur directeur était Desprès, avec Maignen (à la fois secrétaire) pour souffleur !

Leurs deux superintendants étaient M. de Bausset et le comte de Turenne : le premier s'occupant des acteurs et des sujets de représentation ; le second, des invitations officielles, qu'il convenait de faire au

La 1^{re} représentation française eut lieu le 22 juin, avec la *Gageure imprévue* et la *Suite d'un bal masqué*, de Mme Bauer. La comédie se donnait dans l'orangerie du palais Marcolini, transformée en théâtre ;

et la tragédie, au grand théâtre de la ville, où on n'était admis qu'avec les billets de faveur gratuits du comte de Turenne. Les valets de pied de la maison de l'Empereur offraient des rafraîchissements.

Napoléon, qui, jusque-là, avait préféré la tragédie, aimait alors bien mieux la comédie qui peint mieux la réalité vraie des caractères et des mœurs de la vie humaine, en sortant du roman de l'idéal, bon pour la jeunesse qui raffole d'illusions. Fleury était alors,

dans une certaine mesure, le Talma de la comédie. Au contraire, les Allemands parurent transportés d'enthousiasme devant les tragédies de Corneille et de Racine, interprétées par Talma, Saint-Prix et M^{lle} Georges. Cela tient à ce que les délicatesses de langage de nos plus belles comédies ne peuvent être bien saisies que par des Français. Nos acteurs furent comblés de présents.

Dr BOUGON.



PHOT. OUVIÈRE
M^{lle} CORNILLA, de l'Olympia



Le Professeur RAFAEL RODRIGUEZ MENDEZ



Vuescape Richard
CÔTE D'IVOIRE. — DABAKALA.
Cases de Samory.

Je crois aussi que c'est par l'éducation de la jeunesse beaucoup plus que par les exhortations à des hommes faits que la vertu peut être répandue. Les mauvaises habitudes, les vices de l'esprit, sont comme les maladies du corps : il est plus aisé de les prévenir que de les guérir.

FRANKLIN.

Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie ; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

RIVAROL.



Le Médecin, pour une raison quelconque, que rien ne nous autorise à rechercher, peut prescrire une préparation analogue à la CARNINE LEFRANCQ, mais nous avons la certitude — appuyée sur de nombreux exemples — qu'il revient toujours à la Carnine, parce que, finalement, il place l'intérêt de son malade au-dessus de toutes espèces de considérations.



CHLOROSE

La Carnine Lefrancq m'a donné un résultat merveilleux chez une jeune chlorotique, pour qui on avait employé différents médicaments sans obtenir une réaction complète.

Je lui ai donné de la Carnine Lefrancq et, au bout de peu de jours, le changement fut notable ; la malade commença une marche rapide vers la guérison.

La patiente, presque guérie complètement, continue, très contente, le dit traitement.

Docteur R. TIFFON,
Barcelone (Espagne).

LES AÏEULES

A la fin de Juillet les villages sont vides. Depuis longtemps déjà les nuages livides, Menaçant d'un prochain orage à l'occident, Conseillaient la récolte au laboureur prudent. Donc, voici la moisson et bientôt la vendange ; On aiguise les faux, on prépare la grange, Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés, Joyeux, vont à la fête opulente des blés. Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules Au village, devant les portes, restent seules, Se chauffant au soleil en branlant le menton, Calmes, et leurs deux mains jointes sur leur bâton, Car les travaux des champs leur ont courbé la taille. Avec leur long fichu peint de quelque bataille, Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc, Elles restent ainsi tout le jour sur un banc, Heureuses, sans penser peut-être, sans rien dire, Adressant un béat et mystique sourire Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

FRANÇOIS COPPÉE.



Vuescape Richard
CÔTE D'IVOIRE. — ENVIRONS DE TIÉMON.
Cuvettes de riz cuit.

Le Professeur RAFAEL RODRIGUEZ MENDEZ, de Barcelone

Rafael Rodriguez Mendez est fils de médecin. Il a fait ses études classiques et médicales, et aussi toute sa carrière, à Barcelone. Reçu docteur en 1870, et bientôt spécialisé dans l'hygiène et l'étude de la tuberculose, il obtenait sans tarder la chaire de professeur d'hygiène de l'Université de Barcelone.

Les travaux du savant hygiéniste sont nombreux ; parmi les principaux, nous citerons : *Principes d'Hygiène* (1875) ; une traduction du *Traité des maladies de la femme*, d'Alleaume (1877) ; *Importance d'une bonne éducation des enfants* (1889) ; *Opinion sur l'infection et la désinfection* ; correction et augmentation du *Cours élémentaire d'Hygiène privée*, de Jean Gini y Partagas (1875) ; *Biographie morbide* (1879), etc., etc.

Le Professeur Rafael Rodriguez Mendez a été recteur de l'Université de Barcelone. Il est président de la section scientifique de l'Académie d'Hygiène de Catalogne et président de la section d'hygiène de l'Académie royale de médecine de la même ville. Ses relations avec ses collègues étrangers sont nombreuses.

Il est membre correspondant de la Société d'hygiène de Bordeaux, membre honoraire de la Société française d'hygiène et membre correspondant de la New-York medico-legal Society. En 1894, le renom du Professeur Rodriguez Mendez lui valait d'être nommé président d'honneur du Congrès international d'Hygiène à Budapest.

Le savant hygiéniste est d'ailleurs doublé d'un journaliste médical des plus actifs ; collaborateur de *La Aspiracion medica* et de *La Medicina*, de Madrid, du *Journal d'Hygiène*, de Paris, de *La Gaceta medica*, de Grenade, et de *La Gaceta medica de Cataluña*, le docteur Rodriguez Mendez trouve encore le temps de diriger *La Cultura Popular*, de Barcelone, et *La Gaceta medica catalana*.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur don Rafael Rodriguez Mendez, de Barcelone, hygiéniste. Retranché dans la forteresse qui le préserve des contacts malsains, le professeur don Rafael Rodriguez Mendez a devant lui ses ouvrages et, à portée de sa main, tout un arsenal d'accessoires de défense hygiénique.



VERAUCOPE RICHARD

JAPON. — Servantes d'Auberge.

Vous devez essayer le

BOV' HÉPATIC

INSUFFISANCE HÉPATIQUE
CIRRHOSE
DYSPEPSIES INTESTINALES
DIABÈTE
ENTÉRITES CHRONIQUES

□ □

SIROP et GLOBULES

□ □

Littérature et Échantillon sur demande.

ZOMOTHÉRAPIE**CARNINE LEFRANÇO**

Pur Suc de Viande de Bœuf Crue, **Inaltérable**,
 -- Concentré dans le VIDE et à FROID --

MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN — NEURASTHÉNIE
 ANOREXIE — TUBERCULOSE
 ANÉMIE — CONVALESCENCES — CHLOROSE — FAIBLESSE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

LE PLUS ÉNERGIQUE des RECONSTITUANTS

USINE MODÈLE
 construite sur
 UN HECTARE
 à
 ROMAINVILLE
 (Seine)



Dépôt Général :
 Etablissements
 :: FUMOZE ::
 78, Faubg. St-Denis,
 PARIS

LES BORDS DE LA MARNE

OPOTHÉRAPIE BILIAIRE**BOV' BILIC**

De 2 à 6 globules par jour, à n'importe quel moment, selon les indications du Médecin.

GLOBULES dosés à 0 gr. 10 d'extrait complet
 de bile SOLUBLE, préparés dans le VIDE
 et à FROID, avec la bile des bœufs de la
 — CARNINE LEFRANÇO —

ENTÉROCOLITE - MUCO-MEMBRANEUSE
 ——— ICTÈRE ———
 INSUFFISANCE BILIAIRE — CHOLÉMIE
 ——— CONSTIPATION ———

LE VÉRITABLE LAXATIF NATUREL

Je fais des vœux pour la
CARNINE LEFRANCO,
adjuvant précieux pour
la convalescence des ma-
ladies tropicales.

Docteur P. Lepinte
Ninh-Binh (Tonkin).

Rien ne peut remplacer
la CARNINE

LEFRANCO
lorsqu'on veut re-
donner du sang.

Dr St-Germain
Toulouse.



AU SÉNÉGAL

VÉRANCOPE RICHARD

LA NATION FRANÇAISE

Quand je considère cette nation en elle-même, je la trouve plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule qui fût si remplie de contrastes et si extrême dans chacun de ses actes; plus conduite par des sensations, moins par des principes; faisant ainsi toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait, tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus; un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts, qu'on le reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans, et en même temps tellement mobile dans ses pensées journalières et dans ses goûts, qu'il finit par devenir un spectacle inattendu à lui-même et demeure souvent aussi surpris que les étrangers à la vue de ce qu'il vient de faire; le plus casanier et le plus routinier de tous, quand on l'abandonne à lui-même, et, lorsqu'une fois

on l'a arraché malgré lui à son logis et à ses habitudes, prêt à pousser jusqu'au bout du monde et à tout oser; indocile par tempérament, aujourd'hui l'ennemi déclaré de toute obéissance, demain mettant à servir une sorte de passion que les nations les mieux douées pour la servitude ne peuvent atteindre; conduit par un fil tant que personne ne résiste, ingouvernable dès que l'exemple de la résistance est donné quelque part; adorateur du hasard, de la force, du succès, de l'éclat et du bruit plus que de la vraie gloire; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens; propre à concevoir d'immenses desseins plutôt qu'à parachever d'immenses entreprises; la plus brillante et la plus dangereuse des nations de l'Europe, et la mieux faite pour y devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, mais jamais d'indifférence.

TOCQUEVILLE.



LA JEUNESSE ET L'AMOUR

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de BOUGUEREAU,
Musée du Luxembourg - Paris.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 65

AOUT 1910

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

LA PREMIÈRE DE « CARMEN »

(Opéra-Comique - 3 Mars 1875)

On fut un peu surpris, légèrement déconcerté et presque scandalisé. On n'admira pas comme il convenait le tact et la mesure avec lesquels MM. Meilhac et Ludovic Halévy avaient adapté aux nécessités du théâtre, la nouvelle sombre et brutale de Mérimée; on se déclara choqué d'un réalisme que les librettistes (l'un d'eux nous en a fait l'aveu) auraient volontiers atténué, mais que le compositeur avait « féroce » maintenu; on trouva l'action bien noire, les couleurs de la posada bien crues au second acte, et les amours de la Carmencita bien vulgaires pour le temple classique des entrevues matrimoniales. On n'apprécia guère davantage la partition, dont un seul numéro, la chanson du Toréador, obtint les honneurs du *bis*; les plus indulgents et les mieux disposés qualifièrent cette première audition de « laborieuse », et tout en concédant au musicien qu'il savait



GEORGES BIZET
PHOT. R. CARLUT

son métier, jugèrent la mélodie « brumeuse », la coupe des morceaux « peu claire », les chœurs « tourmentés et ambitieux », l'ouvrage en somme « long et diffus ». En revanche, on distingua les costumes qu'avaient dessinés Detaille pour les dragons espagnols, et Clairain pour l'héroïne de la pièce; on approuva la mise en scène et les décors; surtout on applaudit les interprètes, Bouchy et Mlle Chapuy, parfaits tous deux comme toréador et Micaëla, Lheric, un José dont la voix laissait à désirer, mais qui jouait avec chaleur; enfin, Mme Galli-Marié, à laquelle les auteurs n'avaient pas songé tout d'abord (car ils avaient eu un moment l'idée de faire engager Mme Zulma Bouffar) et qui, par son allure, ses mines, sa grâce féline, sa hardiesse provocante et ses inflexions de voix, réalisant le type de Carmen, fit du rôle une des créations les plus complètes de sa carrière dramatique.

La CARNINE LEFRANÇO est INALTERABLE même en vidange et par les plus fortes chaleurs.

Mais, il faut bien le reconnaître, nul parmi les spectateurs n'eut alors la sensation qu'il venait d'assister à l'audition d'une œuvre de premier ordre, et que cette soirée du 3 mars 1875 marquerait dans les annales du théâtre et de la musique, puisque *Carmen* est, avec *Mignon*, le succès le plus grand, le plus universel et le plus durable, auquel la seconde salle Favart ait donné naissance. On sortait du théâtre avec moins d'illusion qu'en y entrant, et l'on n'était pas éloigné d'approuver cette boutade d'un spectateur qui, apprenant la nomination de Georges Bizet, comme Chevalier de la Légion d'honneur, le jour même de la première représentation, disait avec aplomb : « On l'a décoré le matin, parce qu'on savait qu'on ne pourrait plus le décorer le soir ! »

Quelques années ont suffi pour retourner complètement l'opinion ; mais, cet éclatant revirement, Bizet ne l'a pas connu. Né à Paris le 25 octobre 1838, il mourait à Bougival, le mercredi soir 2 juin 1875, brusquement, si brusquement même qu'on se demanda si cette fin était naturelle. Les journaux publièrent qu'il avait succombé à une maladie de cœur. En réalité, personne, pas même l'ami le plus intime, ne fut admis à le voir sur son lit de mort, et cette inexplicable consigne laissa le champ libre à bien des suppositions. Chose curieuse, alors que le compositeur paraissait plein de jeunesse et de santé, une femme avait eu le pressentiment de ce malheur, et, quelque temps après, M. Ernest Reyser le racontait ainsi dans le *Journal des Débats* : « Un soir, pendant le trio des *Cartes*, Mme Galli-Marié ressentit une impression inaccoutumée en lisant dans son jeu les présages de mort. Son cœur battait à se rompre ; il lui semblait qu'un grand malheur était dans l'air. Rentrée dans la coulisse, après des efforts violents pour aller jusqu'à la fin du morceau, elle s'évanouit. Quand elle revint à elle, on essaya de la cal-



Madame GALLI-MARIÉ dans le rôle de « Carmen ».

mer, de la rassurer ; la même pensée l'obsédait toujours, le même pressentiment la troublait. Mais ce n'était pas pour elle qu'elle avait peur ; elle chanta donc puisqu'il fallait chanter. Le lendemain, Mme Galli-Marié apprenait que dans la nuit Bizet était mort. »

A. SOUBIES ET CH. MALHERBE.

(Histoire de l'Opéra-Comique).

Monsieur le Docteur,

Les chaleurs, déjà déprimantes, provoquent encore, chez la plupart des malades, le dégoût complet de tous les médicaments et, même, des aliments.

La *Carnine Lefrancq* est alors indiquée parce qu'elle remplace l'alimentation habituelle et que — toujours et très vite — elle ramène l'appétit.

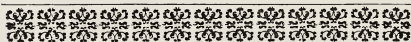
Il y a donc lieu de soumettre à ce traitement toutes les personnes, malades ou non, qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées d'une déchéance physique à bref délai.

Nous vous prions, Monsieur le Docteur, d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués.

LA CARNINE LEFRANCO.



Le Professeur CHAUFFARD



LE BONHEUR DE CE MONDE

SONNET



Voir une maison commode, propre & belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Posséder seul sans bruit une femme fidèle.

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des Grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle.

Vivre avecque franchise & sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Domter ses passions, les rendre obéissantes

Conserver l'esprit libre; & le jugement fort,
Dire son Chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

SÉNÉGAMBIE

En haut, Jeune fille Dioula
En bas, Guerrier Lobi



Vérascopie Richard

LES ORPHELINS

Que je les plains
Les orphelins,

Chers petits à l'âme sereine,
Aux gestes doux, aux yeux câlins,
Vêtus de lin ou de futaine,
Nouveau-nés à la fraîche haleine,
Blancs poupons aux haillons de laine,
Inconscients de leur destin,
Ils vont où la pitié les mène.

Que je les plains,
Les orphelins!

Amélie MESUREUR.

Le meilleur moyen de
retenir quelqu'un est de
lui laisser croire qu'il est
libre.

Pour attacher : rendez
heureux.

Voyager, c'est consacrer son argent et son temps à augmenter sa propre valeur.

COMTESSE DIANE

ANÉMIE

Deux de mes petits-fils qui étaient très anémiés, très affaiblis, l'un par une croissance trop rapide, l'autre par une dentition très pénible, ont obtenu après avoir pris deux flacons de **Carnine Lefrancq**, les résultats les plus satisfaisants; l'appétit leur est revenu, ils ont regagné des couleurs et des forces, et sont actuellement en parfaite santé.

Je tenais à vous faire savoir que chez eux, comme chez mes autres malades, cette excellente préparation, la **Carnine Lefrancq**, a encore bien réussi.

Docteur Le Juge de Segrais,
Nantes (Loire-Inférieure).

AVOIR LE NEZ CREUX

Cette locution manque absolument d'élégance. Malheureusement nos aïeux n'en jugeaient pas comme nous. L'emploi du mot *nez* pour exprimer le goût, la finesse, l'à-propos, etc., est courant chez nos auteurs, non seulement au *xv^e* siècle, mais également au *xvii^e*, où il se rencontre sous les plumes les moins enclines à la vulgarité : *avoir du nez*, *avoir le nez bon*, *le nez fin*, etc.

Avoir le nez creux, c'est ne pas l'avoir bouché : cette expression correspond exactement au latin *emaneta naris*. Ainsi Phèdre appelle un vieillard avisé *vir emanetae naris*.

Les écrivains latins affectionnaient ces métaphores tirées de l'appendice nasal. Ainsi, pour Martial, « avoir du goût » c'est *habere*

nasum; dans Horace, dans Ansonne, *acutae nares* exprime la raillerie, la dérision; Perse rend la même idée par *uncae nares*; pour traduire l'idée opposée « manquer de flair », Horace dit *nares obesa*, « le nez épais », c'est le contraire du *nez bien mouché* de Phèdre.

On voit que cette façon de parler peut se réclamer de patrons respectables et que, depuis plus de deux mille ans, elle a fait partie du vocabulaire de la bonne compagnie, tant à Rome qu'à Paris. Mais cela ne m'empêche pas de penser qu'elle est d'un tour essentiellement vulgaire et le mieux qu'on puisse faire est de ne pas s'en servir.

ALFRED DUTENS.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.)



INTERROGEANT L'HORIZON

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Alfred GUILLOUX.

Le Professeur CHAUFFARD

Anatole Chauffard est né à Avignon, le 22 août 1855.

Après avoir fait ses études classiques à Paris, au Lycée Louis-le-Grand, il commençait le cours de ses études médicales qu'il devait brillamment terminer par la conquête de la médaille d'or de l'internat. Médecin des hôpitaux en 1883 et agrégé en 1886, il obtenait, en 1908, la chaire d'Histoire de la médecine.

Médecin très actif, à la fois clinicien et savant de laboratoire, le docteur Chauffard a fait de nombreuses recherches et publié de nombreux travaux, la plupart orientés du côté des organes abdominaux, et surtout relatifs à la pathologie du foie.

On lui doit notamment une étude des déterminations gastriques et des complications pancréatiques de la fièvre typhoïde; une description d'une forme de lombricose simulant cette maladie; et surtout toute une série de travaux sur l'origine et le traitement des ictères infectieux. Ses recherches récentes sur les ictères hémolytiques et leurs caractères ont apporté à ce chapitre de la pathologie des éléments tout à fait nouveaux.

Le professeur Chauffard a publié une monographie des maladies du foie dans le *Traité de médecine* de Chareot-Brissaud et dans le *Traité de pathologie générale* de Bouehard. On lui doit également différents travaux sur les maladies du système nerveux, de l'appareil respiratoire, du cœur et de l'appareil urinaire, partie qu'il a écrite dans le *Traité de médecine* de Brouardel-Gilbert.

Actuellement médecin de l'Hôpital Cochin, le docteur Chauffard est membre de l'Académie de médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Chauffard est représenté exterminant les diabolins maléfaisants qu'il a chassés de la vésicule biliaire et du foie, organe dont les maladies ont fait l'objet des recherches spéciales du savant médecin, ancien lauréat de l'internat (Médaille d'Or).

Derrière lui, un malade souffrant de coliques hépatiques.

PRENEZ-GARDE !

Beaucoup de médecins nous signalent que, très souvent, leurs clients rencontrent de sérieuses difficultés pour se procurer la **Carnine Lefrancq**.

Quelquefois leur fournisseur habituel n'en a pas; ou bien on leur assure que tel autre produit, qui coûte moins cher, peut remplacer la **Carnine**.

Comme bien on le pense, ces avis ne sont généralement pas désintéressés.

Si vos clients éprouvent la moindre difficulté pour se procurer la CARNINE LEFRANCQ, veuillez-bien les engager à s'adresser

DIRECTEMENT A LA SOURCE même pour un seul flacon.

Il leur suffira d'envoyer un Bon de poste de 10 francs aux

ÉTABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS,

pour recevoir un flacon de **Carnine**, franco de tous frais, à domicile.

Si leur localité n'est pas desservie par le chemin de fer, leur recommander d'indiquer la gare la plus proche.

Carnine Lefrancq

Pur Suc de Viande de Bœuf Crue, Inaltérable, concentré dans le VIDE et à FROID.

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

TUBERCULOSE — MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN — ANOREXIE
CHLOROSE — NEURASTHÉNIE ANÉMIE — CONVALESCENCE
FAIBLESSE DÉBILITÉ

USINE
MODÈLE
construite sur
UN HECTARE
à
ROMAINVILLE
(Seine)



AU JAPON

DÉPOT
GÉNÉRAL :
Établissements
FUMOUE
78, Faubg. St-Denis,
PARIS

BOV' HÉPATIC

SIROP. — Chaque cuillerée à bouche renferme les principes SOLUBLES de 50.grammes de tissu hépatique.

GLOBULES. — Chaque globule renferme 0 gr. 25 d'extrait hépatique SOLUBLE.

INSUFFISANCE HÉPATIQUE — CIRRHOSE
DIABÈTE — DYSPESIES INTÉSTINALES
--- ENTÉRITES CHRONIQUES ---

SIROP (Goût très agréable) : de 1 à 3 cuillerées à bouche par jour, dans une infusion aromatique FROIDE ou TIÈDE.

GLOBULES.

4 à 8 globules par jour, à prendre en 2 ou 3 fois, à n'importe quel moment.

Prix du Flacon : Sirop ou Globules : 6 Francs

BOV' BILIC

GLOBULES dosés à 0 gr. 10 d'extrait complet de bile SOLUBLE, préparés dans le VIDE et à FROID avec la bile des bœufs de la

CARNINE LEFRANCQ

CONSTIPATION — INSUFFISANCE BILIAIRE
ICTÈRE — CHOLÉMIE
-- ENTÉROCOLITE MUCO-MEMBRANEUSE --

De 2 à 6 globules par jour, à n'importe quel moment, selon les indications du Médecin.

Le Flacon de 50 Globules : 6 Francs



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 66

SEPTEMBRE 1910

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

SCRUPULES

Au bord de la mer, à Houlgate, dans l'élégant chalet d'Alfred Noirby, l'architecte connu.

ALFRED NOIRBY, 38 ans; M^{me} NOIRBY, 32 ans; MAXIME CARO, 30 ans.

Tous les trois sortent de table et viennent de s'installer sur le balcon, afin de prendre leur café et de respirer l'air frais du soir.

Mais il n'y a pas d'air et le peu de brise qui, de temps en temps, leur arrive de la mer, en ce moment basse et lointaine, leur apporte aussi une violente et nauséabonde odeur de poisson gâté s'exhalant du sable vaseux.

M^{me} NOIRBY, *donnant une tasse de café à Maxime.* — Sans sucre, n'est-ce pas, Monsieur Maxime?

MAXIME. — Sans sucre; merci, Madame. (*Il prend la tasse.*)

ALFRED NOIRBY. — Vous ne mettez plus de sucre dans votre café, Caro?

MAXIME. — Non, depuis une huitaine et je m'en trouve bien.

ALFRED NOIRBY. — Vous n'avez pas le diabète pourtant?

MAXIME. — Je ne l'ai pas, j'en suis menacé.

ALFRED

NOIRBY. — Diable! faites attention, alors! (*A sa femme*), Aline! mets-moi de l'eau-de-vie dans ma tasse.

M^{me} NOIRBY.

— Si tu crois que c'est bon pour toi de t'ingurgiter de l'eau-de-vie comme ça. (*Elle le sert.*)

ALFRED NOIRBY. — Comme ça! A t'entendre, on croirait que je passe ma vie à me piquer le nez.

M^{me} NOIRBY. — Tu ne te grises pas, non! Mais, tu n'es pas ce que j'appelle un homme sobre.

ALFRED NOIRBY. — Qu'est-ce que tu appelles un homme sobre, s'il te plaît?

M^{me} NOIRBY. — Je n'en sais rien... Tiens! M. Maxime, par exemple!

MAXIME, *protestant.* — Oh! chère Madame!



MADAME JANE MARNI

EDIGNONAS & TARDIER, PHOT.

La CARNINE LEFRANCQ est SUPÉRIEURE à tous les produits qu'on lui oppose,
MOINS CHÈRE aussi parce qu'elle n'utilise que du BŒUF, rien que du BŒUF
:: :: dont le Suc est CONCENTRÉ dans le VIDE et A FROID :: ::

M^{me} NOIRBY. — Ne vous en défendez pas ! Il n'y en a pas tant ! C'est même rare, allez ! un homme qui ne boit pas d'alcool !... Mais, mon mari est comme les gens du peuple ; il s' imagine que le vin, les liqueurs, toutes ces horreurs là donnent de la force ! (*Elle hausse les épaules avec mépris*).

ALFRED NOIRBY, *se levant*. — Je ne serais pas étonné qu'il y eut de l'orage. Il fait une chaleur !... J'ai quelques lettres à terminer ; je descends dans mon cabinet. (*Il avale en hâte son café*). Vous ne vous en allez pas tout de suite, Caro ?

MAXIME *indécis*. — Mais...

M^{me} NOIRBY, *vivement*. — Il est à peine neuf heures. M. Caro va rester un peu avec moi.

ALFRED NOIRBY. — C'est ça ! Tenez compagnie à ma femme. Je remonte dans dix minutes, et, quand vous partirez, je vous ferai un bout de conduite, si vous voulez.

MAXIME. — Très volontiers, je vous attends.

M. Noirby lui offre un cigare ; il le prend, l'allume et se reverse dans son fauteuil. M. Noirby rentre dans le salon où brûlent deux lampes voilées de soie rose. Il a soin de refermer les portes-fenêtres, à cause des moustiques, et on entend son pas lourd descendre l'escalier. Silence. Le balcon est plein de nuit. La pointe rouge du cigare de Maxime indique la place où il se trouve. On ne voit pas sa figure. Quant à M^{me} Noirby, étendue sur une chaise longue, à côté de Maxime, on distingue seulement sa robe claire qui fait une tache blanche dans l'obscurité.

M^{me} NOIRBY, *très bas, et en cherchant la main de Maxime*. — Bonsoir, mien !

MAXIME, *lui baisant les doigts*. — Bonsoir, Linochette !

M^{me} NOIRBY. — Qu'est-ce que tu as, tu n'es pas malade ?

MAXIME. — Non, pourquoi ?

M^{me} NOIRBY. — Tu n'as rien mangé, ce soir.

MAXIME. — Je n'avais pas faim.

M^{me} NOIRBY. — Moi qui t'avais fait faire des plats spéciaux ! Rien que des légumes verts... Tu as tout laissé sur ton assiette !

MAXIME. — Il y avait une mouche dans les épinards.

M^{me} NOIRBY, *saisie*. — Pas possible !

MAXIME. — Et puis, quand même, je te le répète, je n'avais pas faim.

Petit silence.

M^{me} NOIRBY. — Qu'est-ce que tu fais, demain, mon amour ?

MAXIME. — Je déjeune à Dives.

M^{me} NOIRBY. — Avec qui ?

MAXIME. — Avec des gens sans intérêt.

M^{me} NOIRBY. — Tu peux bien me dire leur nom.

MAXIME. — Les Desmarches et leur bande.

M^{me} NOIRBY. — Les Desmarches, Desmarches, « Briqueterie d'art » ?

MAXIME. — Non, les Démarches « Cuirs et peaux ». Les Desmarches Briqueterie sont collés, tandis que ceux de Dives sont mariés.

M^{me} NOIRBY. — Oh ! Si tu crois que tu me rassures ! Collées ou mariées, toutes les femmes Desmarches se valent ! Toutes catins !

MAXIME. — Allons ! Ne commence pas à bêcher, le bêchage est un signe d'infériorité.

M^{me} NOIRBY, *suivant sa pensée*. — Avec ça que tu ne le sais pas aussi bien que moi, qu'elles sont des... ce que je viens de dire ! Tu te souviens de ce que tu m'as raconté ? De ton voyage à Anvers, quand tu étais seul, en coupé, avec Régine Desmarches, M^{me} Siclair et M^{me} Etang, et que, pour t'allumer, elles t'ont donné chacune, un bout de ruban de leurs jarrettières ?... Est-ce vrai, oui ou non ?

MAXIME. — C'est vrai !

M^{me} NOIRBY. — Et, si l'inspecteur n'était pas venu demander les billets...

MAXIME, *sèchement*. — Oui, mais comme il est venu, l'inspecteur, n'en parlons plus, n'est-ce pas ?

M^{me} NOIRBY. — Enfin, tu déjeunes demain avec ces sales femmes, toutes les trois, car elles ne se quittent pas.

MAXIME, *froidement*. — Je déjeune avec elles et leurs maris, en effet. (*Petit silence*).

M^{me} NOIRBY. — Et le soir, où dînes-tu ?

MAXIME. — Chez moi.

M^{me} NOIRBY. — Comment chez toi ! Je t'ai invité tantôt, en prenant mon bain. Tu dînes ici demain soir.

MAXIME. — Encore ?

M^{me} NOIRBY. — Certainement.

MAXIME. — Mais...

M^{me} NOIRBY. — Ça t'ennuie ?

MAXIME. — Non, ma chère Linoche, ça ne m'ennuie pas, seulement, je t'avouerai que cela me gêne un peu, que cela me gêne même beaucoup, de dîner comme ça, à chaque instant, dans ta maison. Pour les domestiques, pour le monde, de quoi ai-je l'air ? J'ai l'air d'un monsieur qui se vautre dans votre bien-être, dans votre luxe... Si j'étais riche, comprends-moi bien, je m'en ficherais pas mal ; je vous rendrais vos politesses en cadeaux épastrouffants ; le plus beau collier de Laliqe serait pour toi ; j'inonderais Alfred de présents coûteux... Mais, panné comme je le suis... ma situation est vraiment trop délicate !...



Le Professeur HARTMANN

M^{me} NOIRBY, *voix altérée*. — Qu'est-ce que tu racontes là ? Qu'est-ce qui te prend ? Tu ne veux plus dîner chez moi, maintenant ?

MAXIME. — Allons, bon ! Voilà bien l'exagération des femmes ! Je ne veux plus dîner chez elle, parce que je constate que je viens trop souvent !

M^{me} NOIRBY. — Mais tu n'as jamais dit cela, depuis un an que nous nous aimons... Au contraire ! Tu étais heureux, me jurais-tu, d'avoir un intérieur où tu te savais désiré, attendu, choyé !... Mon mari n'est pas gentil pour toi ?

MAXIME. — Il est exquis, j'en suis honteux.

M^{me} NOIRBY. — Et les domestiques ? Et tout le monde ? On t'adore, on se met en quatre pour te faire plaisir... Est-ce que tu as jamais senti que tu pouvais être importun, dis ?

MAXIME. — Il n'est pas question de vous tous ; il s'agit de moi, de mes sentiments personnels. Eh bien ! je trouve que ma situation chez toi, en tant que convive assidu, perpétuel, a quelque chose d'humiliant pour ma dignité... Permetts-moi d'être surpris que tu ne le comprennes pas.

M^{me} NOIRBY, *d'une voix amère*. — Est-ce que ce n'est pas Victor Hugo qui a écrit :

Il est des trahisons qu'on habille en serupules.

MAXIME, *se levant*. — Peut-être bien, je ne m'en souviens pas, je n'ai aucune mémoire.

M^{me} NOIRBY. — Vous n'avez pas besoin de le dire, on le voit !

A ce moment, les portes et fenêtres du salon sont ouvertes par M. Noirby, qui tient quelques lettres à la main. Il tâche d'apercevoir M^{me} Noirby tout en l'appelant, mais l'obscurité est trop profonde.

M. NOIRBY. — Aline !

M^{me} NOIRBY, *sursautant*. — Qu'est-ce que c'est.

M. NOIRBY. — Ce n'est que moi ! As-tu quelque chose sur tes épaules. Veux-tu ton collet ?

M^{me} NOIRBY. — Non, merci.

M. NOIRBY, *à Maxime*. — Venez-vous à la gare avec moi, Caro ? Je vais porter mes lettres.

MAXIME. — Tout de suite. (*A M^{me} Noirby*). Bonsoir, chère Madame !

M^{me} NOIRBY, *elle lui tend la main*. — Bonsoir, cher Monsieur. (*D'une voix tremblante*). Vous n'oubliez pas que vous dînez demain avec nous ?

MAXIME. — Oh ! cela ne me serait pas possible... Pardonnez-moi ! Je crains bien d'être obligé de partir pour Paris.

M^{me} NOIRBY, *nerveuse*. — Mais, cependant...

M. NOIRBY, *gros rire cordial*. — N'insiste pas, ma femme, tu serais peut-être indiscrete, venez-vous, Caro ?

Les deux hommes descendent sur la plage, M^{me} Noirby se penche pour les voir passer et pour entendre ce qu'ils disent ; mais la mer grondante qui accourt, en roulant des galets sur le sable, couvre le bruit de leurs voix.

M. NOIRBY, *respirant largement*. — Ah ! la mer remonte ! Ça fait du bien ! (*Il tend une enveloppe à Maxime*). Tenez ! cher ami !

MAXIME, *serrant l'enveloppe dans son portefeuille*. — Merci. Je vous rendrai ça le 16 du mois prochain. Je dois toucher de l'argent le 15.

M. NOIRBY. — Quand vous pourrez... (*Petit silence*). Dites-moi donc Caro, cette femme dont vous avez plein le dos, cette femme que vous fuyez, c'est une cocotte ?

MAXIME, *allumant une cigarette*. — Non, c'est une femme mariée.

JANE MARNI



DOCTEUR OCTAVE MARQUET
DÉPUTÉ DE LA HAUTE-VIENNE

DOCTEUR DOIZY
DÉPUTÉ DES ARDENNES

DOCTEUR A. PÉRIER
DÉPUTÉ DE LA VENDÉE

ATTAQUÉE PARTOUT ET PAR TOUS

non seulement la CARNINE LEFRANCO
résiste, mais elle ne cesse de grandir. —



□ □ □



*N'est-ce pas là une preuve manifeste
de sa haute valeur et de sa supériorité
sur tous les produits qu'on lui oppose ?*

□ □ □

Nos affaires se développent avec une telle intensité que nous procédons, en ce moment, dans notre USINE de ROMAINVILLE à de nouveaux agrandissements d'une telle importance qu'ils nous mettent dans l'obligation d'augmenter notre capital de 400.000 Francs.

*Le capital de la CARNINE vient donc de passer
de 1.600.000 Francs à 2.000.000 de Francs.
entièrement versés.*



NOUVEAUX AGRANDISSEMENTS DE L'USINE DE LA CARNINE LEFRANCO à ROMAINVILLE

L'exigüité de notre format ne nous permet pas de donner une idée exacte de l'importance des travaux.



LES EMMURÉS DE CARCASSONNE

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de J. P. LAURENS, Musée de Luxembourg, Paris.

L'artiste s'est inspiré d'un épisode de l'Inquisition albigeoise, au commencement du XIV^e siècle.

A droite, des ouvriers en présence de Picquigny et de l'un des Consuls de la ville, sont occupés à démolir le mur qui obstrue la porte de la prison. A gauche, Bernard Délicieux parle à la foule, qu'un autre Consul maintient du geste. Des femmes et des enfants s'avancent en pleurant de joie.

Le Professeur HARTMANN

Henri Hartmann est né à Paris le 26 juin 1860, et a fait ses études au Lycée Condorcet.

Externe des Hôpitaux en 1880, interne en 1881, aide d'anatomie en 1884, professeur en 1886, chirurgien des Hôpitaux en 1892, agrégé de la Faculté de Médecine en 1895, il exerçait les fonctions de sous-directeur des travaux de médecine opératoire en 1898, et était chargé du cours de Clinique annexe en 1907. En 1909, il obtenait la chaire de Pathologie externe à la Faculté.

Sa nomination de professeur n'était que la consécration d'une activité mise tout entière au service de l'enseignement depuis le début de sa carrière, car le docteur Hartmann est de ceux dont on peut dire qu'ils sont des professeurs-nés.

On doit au professeur Hartmann de très nombreux travaux sur l'anatomie, sur la chirurgie abdominale et sur les voies urinaires; il a en outre publié : un *Manuel de pathologie externe et de clinique chirurgicale*, avec F. Terrier et A. Broca; une *Chirurgie de l'estomac*, avec F. Terrier; une *Chirurgie du rectum*, avec Quénu; un



Traité des maladies de l'estomac, avec Soupault; des annotations et additions au *Traité des maladies des voies urinaires* de Furbringer; une *Chirurgie gastro-intestinale* et une *Chirurgie des organes génito-urinaires de l'homme*. Enfin, en collaboration avec Paul Berger, il a dirigé

la publication d'un *Traité de médecine opératoire et de thérapeutique chirurgicale*, en 10 volumes. Dernièrement, au Congrès de Budapest, le docteur Hartmann s'est déclaré partisan résolu de l'opération précoce de l'appendicite, toutes les fois que le diagnostic est fait dans les 48 premières heures. Comme de l'appendicite, il est aussi un virtuose de la néphrectomie; au xxii^e congrès français de chirurgie, il annonçait en être à sa 265^e opération sur le rein, et faisait connaître que sur 57 néphrectomies pour tuberculose rénale, il n'avait enregistré aucune mort opératoire.

Le professeur Hartmann est actuellement chirurgien de l'Hôpital Lariboisière et rédacteur en chef des *Annales de Gynécologie*. Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

UNE LETTRE DE MADAME DE POMPADOUR

Ambitionnant pour son frère la surintendance des Bâtiments, Madame de Pompadour désira qu'il entreprit un voyage artistique en Italie, afin que, par la suite, il se montrât digne de sa charge.

Abel Poisson, alors M. de Vandierre et plus tard marquis de Marigny, fut partout accueilli par les souverains, et avec les plus flatteurs hommages. C'est à ce propos que fut écrite la lettre qui suit. Elle ébranle l'idée que nous nous faisons d'une marquise de Pompadour exclusivement frivole, incapable de jugement et de sagacité :

« Je suis fort aise de la réception que le Saint-Père vous a faite. La considération que l'on a pour moi ne m'étonnait pas dans ce pays-ci,

« où tout le monde a, ou peut avoir, besoin de mes services; mais j'ai été étonnée qu'elle fut jusqu'à Rome. Malgré cet agrément dont il faut jouir, puisqu'il existe, la tête ne m'en tourne pas; excepté le bonheur d'être aimé de ceux qu'on aime, qui est de tous les états, une vie solitaire et peu brillante est bien à préférer. J'espère que vous penserez comme moi, et que vous ne vous croirez pas plus grand pour les honneurs passagers que l'on rend à la place et non à la personne. »

M. de Vandierre fut titulaire de la grande charge de la surintendance des Bâtiments en 1751, et il la garda plus de vingt ans.

REMERCIEMENTS

L'emploi fréquent que je fais de la CARNINE LEFRANÇO en clientèle, dans la neurasthénie, la convalescence des maladies infectieuses et surtout la tuberculose à toutes périodes, m'a toujours donné d'excellents résultats.

Permettez-moi donc de vous remercier et de vous féliciter, en même temps, d'avoir mis entre nos mains un aussi bon produit.

Docteur A. Romieux, Ancien Interne des Hôpitaux de Nantes, Ile de Groix, (Morbihan).

Usine Modèle
à ROMAINVILLE
sur 12.000 mètres carrés

CAPITAL
2.000.000 de Francs
entièrement versés

CARNINE LEFRANCQ

Suc de Viande de Bœuf CRUE
CONCENTRÉ
dans le VIDE et A FROID

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour à n'importe
quel moment, pure ou additionnée d'un liquide
quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

Le plus énergique

RECONSTITUANT

dont dispose la Médecine

TUBERCULOSE
CHLOROSE
ANOREXIE
NEURASTHÉNIE

Dépôt Général :
ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE
78, Faubg. St-Denis, Paris.

ALIMENTATION
LIQUIDE
ANÉMIE
CONVALESCENCE



L'ÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 67

OCTOBRE 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU PEINT PAR LUI-MÊME

Deux choses presque inaliabiles s'unissent en moi, sans que j'en puisse concevoir la manière; un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme; mais au lieu de m'éclairer, il me brûle et m'éblouit. Je sais tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende: je fais d'excellents impromptus à loisir, mais sur le temps je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferais une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un duc de Savoie qui se retourna, faisant route, pour crier: « A votre gorge (1), marchand de Paris. » Je dis: « Me voilà. »

(1) Menace dans le sens de: Gare à vous

Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté; elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; et au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement, ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'Opéra en Italie? Dans les changements de scène, il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable et qui dure assez longtemps: toutes les décorations sont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine, on croit que tout va renverser; cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque et l'on est surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à peu près celle

CARNINE LEFRANÇO

CAPITAL : 2.000.000 DE FRANCS
Usine Modèle sur 12.000 mètres carrés

qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais su premièrement attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé.

De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits, raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit, et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau; l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fut en état d'être mise sur le papier. De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets, qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou, si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir; ma lettre est un long et confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur (1); cependant, je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient; je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance; rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé; et il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit, seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à

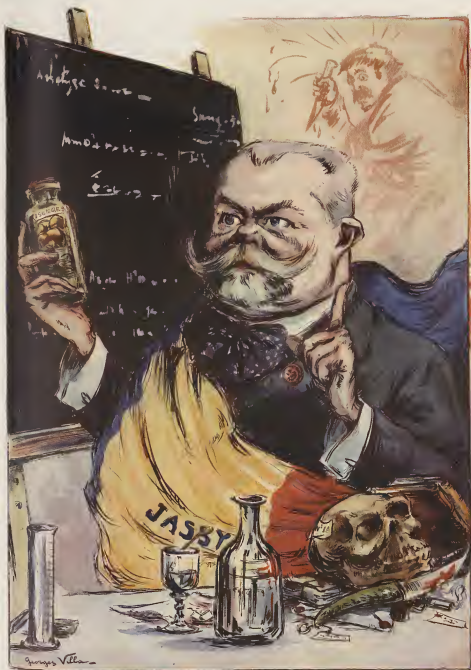
propos, il faut penser à la fois et sur le champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle; car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage: sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues: il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête, il y a un autre inconvénient qui se trouve pire, la nécessité de parler toujours: quand on vous parle, il faut répondre, et si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ et toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que, pour payer plus tôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureuses quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger; d'autant plus malheureux que ma physionomie et mes yeux promettent davantage, et que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail, qu'une occasion particulière a fait naître, contient la clef de bien des choses extraordinaires qu'on m'a vu faire et qu'on attribue à une humeur sauvage que je n'ai point. J'aimerais la société comme un autre, si je n'étais sûr de m'y montrer non seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

(1) Ce n'est pas là son fort.



Le Professeur Georges BOGDAN
Doyen de l'Université de Jassy (Roumanie)

AUX GRANDS MAUX, LES GRANDS REMÈDES

LA DERNIÈRE ATTAQUE. — Naïvement, nous supposions que tous les arguments — et quels arguments ! — employés contre la **Carnine Lefrancq** étant épuisés, ses antagonistes allaient désarmer ;

PAS DU TOUT.

N'ayant point réussi par la persuasion, ils imaginent maintenant de recourir à des moyens plus violents, et c'est ainsi que depuis 5 ou 6 mois, dans un certain nombre de villes, on a décidé de **boycotter** la **CARNINE** :

ON REFUSE DE LA VENDRE.

UN MARIAGE A LA COTE D'IVOIRE

La Mariée

La Mariée danse un jour et une nuit presque sans s'arrêter.

La mariée est portée par les femmes.



NOUS INFORMONS

MM. les Médecins, que si leurs clients éprouvent la moindre difficulté pour se procurer la **Carnine Lefrancq**, ils peuvent

S'ADRESSER DIRECTEMENT A LA SOURCE

même pour un seul flacon

Envoyer un Bon de Poste de 10 fr. aux **ETABLISSEMENTS FUMOUEZ**, 78, Faubourg Saint-Denis, à Paris, pour recevoir un flacon de **Carnine** franco de tous frais, à domicile.

PRIX SPÉCIAUX POUR MM. LES MÉDECINS

UN APPEL DE LOUIS XVIII A BONAPARTE

Premier Consul

Ceux du parti royaliste qui, après la Révolution, s'étaient rapprochés du nouveau gouvernement, croyaient, ou feignaient de croire — afin que leur dignité fût sauve — que Bonaparte voulait rappeler les Bourbons. Cette opinion parvint jusqu'au prince héritier qui devint Louis XVIII, lequel y ajouta foi avec l'aveugle crédulité d'un exilé impatient du retour.

Cette lettre singulière, adressée au Premier Consul, dit assez combien le prince jugeait naturelle sa démarche, et la confiance qu'il paraissait avoir en son résultat :

« 20 Février 1800. »

« Quelle que soit leur conduite apparente, « des hommes tels que vous, Monsieur, « n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez « accepté une place éminente, et je vous en « sais gré. Mieux que personne, vous savez « ce qu'il faut de force et de puissance pour « faire le bonheur d'une grande nation. « Sauvez la France de ses propres fureurs, « vous aurez rempli le premier vœu de « mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. « Vous serez toujours trop nécessaire à « l'Etat pour que je puisse acquitter par « des places importantes la dette de mes « aïeux et la mienne. »

« LOUIS. »

Bonaparte, fort surpris et très occupé, laissa passer le temps sans faire de réponse.

Le prince, avec une assurance toujours plus affermie par son parti, écrivait bientôt cette seconde lettre :

« Depuis longtemps, général, vous devez « savoir que mon estime vous est acquise. « Si vous doutiez que je fusse susceptible

« de reconnaissance, marquez votre place, « fixez le sort de vos amis. Quant à mes « principes, je suis Français : élément par « caractère, je le serais encore par raison.

« Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie « et de l'Egypte, ne peut pas préférer à la « gloire une vaine célébrité. Cependant, « vous perdez un temps précieux : nous « pouvons assurer le repos de la France ; « je dis « nous », parce que j'ai besoin de « Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi.

« Général, l'Europe vous observe, la gloire « vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple.

« LOUIS. »

Cette fois, le Premier Consul lui répondit, ne lui laissant aucune espérance. Outre son désir de régner en France, il considérait comme néfaste le retour des Bourbons. Sa réponse fut donc conforme à sa pensée :

La voici :

*« Paris, le 20 Fructidor, an VIII
« (7 Septembre 1800). »*

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre; je vous « remercie des choses honnêtes que vous « me dites.

« Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France; il vous faudrait marcher « sur cinq cent mille cadavres.

« Sacrifiez votre intérêt au repos et au « bonheur de la France; l'histoire vous en « tiendra compte.

« Je ne suis pas insensible aux malheurs « de votre famille : je contribuerai avec « plaisir à la douceur et la tranquillité de « votre retraite.

« BONAPARTE. »

LA MORT DE BARA

Emmené à la guerre de Vendée par le Général Desmanes, en 1794, et revêtu du costume de Hussard, le jeune Bara, alors âgé de 15 ans, fut tué par les Vendéens à qui il refusait de livrer les chevaux de son maître. Dans la séance de la Convention du 8 Nivôse, an II, Robespierre célébra son héroïsme en ajoutant qu'il avait péri pour avoir refusé de crier « Vive le Roi ! » La légende s'empara désormais du nom de Bara, dont elle fit un tambour de 13 ans.

(Voir notre reproduction page 6).



LA MORT DE BARA

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de VERELST, Musée du Luxembourg, Paris

Le Professeur Georges BOGDAN

Doyen de l'Université de Jassy (Roumanie).

Georges Bogdan est né à Jassy (Roumanie), le 18 mai 1859. Il a fait ses études médicales à Paris.

Externe des Hôpitaux, Médaille de Bronze de l'Assistance publique, successivement élève de Fournier, de Besnier et de Brouardel, il se faisait recevoir docteur en 1885.

Il retournait alors dans son pays, et faisait sa carrière à la Faculté de Médecine de Jassy, où il occupe maintenant la chaire de Médecine légale, et dont il est le Doyen.

On doit au professeur Bogdan de nombreuses publications concernant la médecine légale et la vénéréologie, données dans les *Archives de Médecine légale et d'Anthropologie criminelle*, de Lacassagne, de Lyon, dans la *Revue de Médecine légale* et dans les *Bulletins de la Société de médecine* et de la *Société de dermatologie de Paris*.

Le docteur Bogdan est d'ailleurs le

fondateur et a été pendant de longues années le rédacteur en chef du *Bulletin de la Société de médecine de Jassy*. Il est actuellement le président de cette Société et le directeur du Laboratoire de médecine légale de la Faculté de médecine.

La Société de médecine légale de France, la Société de médecine de Paris et la Société de dermatologie et de vénéréologie de Paris le comptent parmi leurs membres correspondants.

Le professeur Bogdan, ancien sénateur dans le Parlement roumain, est Officier de la Légion d'Honneur et Commandeur de la Couronne de Roumanie.



L'Université de Jassy, qui compte déjà un demi-siècle d'existence, se prépare aux fêtes du Jubilé de son cinquantenaire, qui auront lieu du 16 au 18 octobre prochain.

PORTRAIT-CHARGE. — Entouré de tous les accessoires dont a besoin le médecin légiste, — et aussi de quelques pièces à conviction maculées de sang —, le professeur Bogdan expose le résultat de ses expertises... Le drapeau roumain l'enveloppe ; et derrière lui, le crime, affolé, se cache.

AUCUNE CUISINE

PAS D'ADDITIONS

PAS DE MÉLANGES

La CARNINE LEFRANCQ

est préparée avec du Suc musculaire de BŒUF pur

CONCENTRÉ dans le VIDE et à FROID

—•••—

Je n'ai jamais eu qu'à me louer de la CARNINE LEFRANCQ et plus je l'emploie dans les cas où elle est indiquée, plus j'en suis satisfait.

Docteur Vlahlidi,
Bucarest (Roumanie).



DOCTEUR PLOUZANÉ
DÉPUTÉ DU FINISTÈRE

NAPOLÉON I^{er} et les AÉROSTIERS IL Y A CENT ANS

Dans le 18^e volume de la *Correspondance de Napoléon I^{er}*, il se trouve une pièce originale qui mérite de prendre place dans l'histoire de la navigation aérienne.

Au mois d'octobre 1808, on remettait très sérieusement à l'Empereur la note suivante :

« Le général Clarke, ministre de la guerre, soumet à l'Empereur le projet d'un sieur, Lhomond, ex-chef de bataillon des aérostiers qui propose d'opérer une descente en Angleterre au moyen de 100 montgolfières de 100 mètres de diamètre, dont la nacelle pourrait contenir 100 hommes avec des vivres pour 15 jours, 2 pièces de canon avec caissons, 25 chevaux et le bois nécessaire pour alimenter la montgolfière.

Sur cette note, Napoléon écrivit de sa main :

« Renvoyé à M. Monge pour savoir si cela vaut la peine de faire une expérience en grand.



Sénégambe. - Pays Lobi.
Femme de tirailleur.

CARNINE LEFRANCQ ET ŒUFS FRAIS CRUS

Je tiens à vous communiquer les heureux et rapides résultats que j'ai obtenus avec la **Carnine Lefrancq** chez les tuberculeux de notre pays. Rien ne vaut, en matière de tuberculose, la suralimentation obtenue par ce produit surprenant, associé aux œufs frais crus.

J'invite mes confrères à recourir à ces deux précieux aliments, qui n'ont aucune contre-indication et auxquels l'estomac s'habitue bien vite. Ce sera, du reste, le sujet d'une communication détaillée que je présenterai au prochain Congrès de Médecine de la Faculté de Beyrouth, et que je soutiendrai avec plus de 80 observations sur des cas guéris ou très améliorés.

Docteur Negib Batlouni,
Médecin de l'Hôpital Saint-Georges,
Beyrouth (Syrie).

CARNINE LEFRANCQ

EST ASEPTIQUE

ne cultive sur aucun milieu.
Peut être injectée sans troubles
dans la cavité péritonéale.

NEST PAS TOXIQUE POUR LES REINS

ACCROIT LA RÉSISTANCE AU FROID

ENRICHIT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

RÉVEILLE LES CONTRACTIONS DU CŒUR

CONTIENT LES FERMENTS VIVANTS DU SUC MUSCULAIRE

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 68

OCTOBRE 1910 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

AUTOUR DE HOCHÉ

Au château de Gaillefontaine, dans le pittoresque pays de Bray, en Normandie, à quelques kilomètres de Forges-les-Eaux, feu le marquis des Roys, petit-fils du général Hoche, s'était attaché de son vivant à réunir autant qu'il l'avait pu les papiers et les reliques de son illustre aïeul. Dans l'héritage de ses parents, il en avait trouvé un certain nombre. Par des achats successifs et des démarches multipliées, il enrichit ce trésor, et ce n'est point un spectacle banal que celui de ce gentilhomme de vieille race et d'opinion royaliste se dépensant et se prodiguant, avec le zèle filial le plus touchant, pour honorer la mémoire du grand républicain que fut le général Hoche.

Le respect et l'amour qu'il professa toujours pour son grand-père lui avaient été inculqués par la veuve de celui-ci. M^{me} Hoche survécut soixante-deux ans à son mari. C'est au mois de septembre 1797 qu'elle lui ferma les yeux au quartier général de l'armée de Sambre-et-Meuse, et elle-même n'est morte qu'en 1858. Le marquis des Roys l'avait donc connue; il avait grandi près d'elle, l'entendant parler à toute heure de l'époux

regretté qu'elle pleurait encore à quatre-vingts ans comme au jour où elle l'avait perdu.

De son mariage avec lui était née une fille, qui épousa sous la Restauration le descendant de l'antique maison des Roys, originaire d'Auvergne, déjà connue dans cette province aux temps de la féodalité, de telle sorte que les archives de Gaillefontaine s'ouvrent par des parchemins en date du x^e siècle et, se continuant à travers notre histoire, viennent aboutir à la correspondance et aux glorieux états de services d'un jeune général sorti des rangs du peuple les plus obscurs et les plus humbles et défenseur de la République.

Cette terre de Gaillefontaine où tant de nobles souvenirs sont pieusement conservés appartenait, lorsqu'éclata la Révolution, à M. de Montmorin, le ministre des affaires étrangères de Louis XVI. Couvert de dettes et contraint, pour les payer, de se défaire de ce domaine, il le vendit à Joseph Duruey, administrateur de la Trésorerie nationale. Mais, avant d'en avoir reçu le prix, il périssait, massacré à la prison des Carmes, pendant les journées de Septembre. Bientôt après, tous les

NE CHERCHEZ PAS un produit qui puisse être comparé à la **CARNINE LEFRANÇO**,
qui présente les mêmes garanties à tous les points de vue **IL N'EXISTE PAS ENCORE**

membres de sa famille étaient envoyés à la mort, à l'exception d'une fille qui fut cette poétique Pauline de Beaumont qu'a immortalisée Châteaubriand. Puis, Duruey montait à son tour sur l'échafaud, au mois de ventôse de l'an II. La difficulté d'établir à qui appartenait la terre de Gaillefontaine, vendue mais non payée, la sauva de la confiscation. Le calme revenu, les héritiers de Duruey la mirent en vente, en 1800, afin de s'acquitter envers M^{me} de Beaumont, héritière de Montmorin. M^{me} Hoche l'acheta à la condition de ne la payer qu'en trois ans, ce que lui permit de faire des coupes annuelles. En 1803, M^{me} de Beaumont mourait à Rome, et c'est à ses ayants droit que M^{me} Hocie eut à faire les derniers paiements.

Son petit-fils l'entendit maintes fois raconter qu'à valoir sur la somme dont elle était débitrice, elle fut invitée par son notaire à verser trente mille francs à Châteaubriand, qui était alors secrétaire de la légation de France à Rome. Il vint les chercher lui-même à Gaillefontaine. A l'en croire, ils étaient destinés à payer le monument funéraire que, d'accord avec les héritiers de M^{me} de Beaumont, il allait élever à celle-ci dans l'église Saint-Louis-des-Français.

Cette circonstance ne paraît pas avoir été connue du regretté Edmond Biré, le savant annotateur des *Mémoires d'outre-tombe*. Dans l'édition de cet ouvrage, qu'il a publiée si peu de temps avant sa mort, il raconte (tome II) que le tombeau coûta neuf mille francs et que, pour en payer le prix, Châteaubriand dut vendre tout ce qu'il avait. La contradiction qui existe entre ce dire et celui de M^{me} Hoche ouvre un point d'histoire qu'il serait bien intéressant d'éclaircir, car, si, pour acquitter une dette de neuf mille francs, Châteaubriand en avait reçu trente mille, on ne s'expliquerait pas qu'il eût recouru à un expédient pour se libérer, à moins toutefois qu'ils ne lui aient été comptés qu'après coup et à titre de remboursement, ce qui, d'ailleurs, ne justifierait pas le bénéfice que, dans cette hypothèse, il aurait réalisé sur le tombeau de son amie.

Le domaine de Gaillefontaine ne ressemble plus aujourd'hui à ce qu'il était alors. Le château était situé au bas d'une colline dont son parc

couvrait les pentes. Le marquis des Roys l'a laissé debout. Mais il en a construit un autre au sommet de cette colline d'où le regard embrasse un des plus imposants horizons qui se puissent voir. C'est un admirable édifice, style Renaissance, où le goût le plus éclairé, une érudition très sûre, une passion des belles choses ont réuni tout ce qui peut donner à une demeure un caractère somptueux et artiste.

Je n'en dirai d'ailleurs rien autre, si ce n'est que les livres y ont une place d'honneur, les beaux livres, — éditions rares ou introuvables,

— aussi bien que les livres de travail. L'histoire des cent vingt dernières années notamment y est représentée par une collection de mémoires contemporains qui est, je crois, la plus complète qui existe, après celle de notre Bibliothèque Nationale. Naturellement, tout ce qui a été écrit sur Hoche y figure sur des rayons à part, à côté de ce que lui-même a écrit à titre privé ou à titre public.

Oh ! ces papiers, ces papiers précieux, ces papiers vénérables, tout à la fois témoins et révélateurs, formant à cette heure vingt-cinq énormes in-folio, quelle joie on goûte à les parcourir ! Le héros légendaire, de ces temps tragiques, apparaît



Général HOCHÉ

ici dépouillé des apprêts et de la pompe dont le revêt l'histoire ; nous le voyons dans son intimité. Il nous livre son âme, âme simple, candide et charmante, rayonnante de foi, de jeunesse et d'ardeur. Ecoutez-le, à la veille de son mariage, oubliant une minute les soucis de son commandement et parlant à M^{lle} Déchaux, sa fiancée :

« Ma chère Adélayde, prêt à devenir votre époux, permettez que je vous présente encore quelques réflexions. Mon amitié pour vous, mon estime, mon amour même m'en font un devoir. Adélayde, le nœud qui va vous unir à moi est saint et sacré. Ce n'est pas pour un moment que nous serons attachés l'un à l'autre ; c'est pour toujours, pour toujours, songez-y bien. Peut-être, n'avez-vous point assez réfléchi à cet engagement. Ne voyez en moi qu'un simple citoyen. Qu'un nom trop prôné dans les gazettes ne vous fasse point désirer de devenir l'époux d'un homme dont l'unique ambition est de vous rendre heureuse ; il est encore temps, si quelque



Le Professeur RIBEMONT-DESSAIGNES

objet avait pu vous frapper. Un mot, je retire ma parole et me borne à devenir votre ami, ne désirant plus que votre estime. Faites librement cette confiance à un homme assez généreux et juste pour ne se plaindre que du sort qui l'aurait rendu malheureux. Si, au contraire, belle et chère Adélayde, votre cœur innocent et pur n'a pas encore été touché, accordez-le à mon amour. En devenant mon épouse, devenez mon amie. Je ne vous adorerai jamais; je vous aimerai toujours, toujours.»

Ecrit à Metz, où le jeune commandant de l'armée de la Moselle avait établi son quartier général, cette lettre en date du 2 ventôse de l'an II (10 février 1794) ne précède que de quelques semaines un mariage souhaité non moins vivement par la fiancée que par le fiancé. Son cœur « innocent et pur » elle l'avait donné spontanément et librement à l'homme de son choix.

Mais les jeunes époux ne purent s'attarder aux douceurs de la lune de miel. Le général Hoche à peine marié, un ordre du Comité de Salut public l'arrachait aux bras de sa femme, en le nommant au commandement de l'armée d'Italie. Il part, arrive à Nice, où il est reçu en triomphateur et s'y prépare à descendre avec son armée dans les plaines lombardes où il rencontrera les Autrichiens. C'est à ce moment qu'il est arrêté en vertu d'un ordre venu de Paris.

Le voici cet ordre. Daté du 30 ventôse (20 mars), entièrement écrit de la main de Carnot, il porte sa signature et celle de Collot-d'Herbois :

« Le Comité de Salut public arrête que l'expédition d'Oncille, qui devait être faite par le général Hoche, sera confiée au citoyen Petit-Guillaume, général à l'armée des Alpes, auquel il est donné des ordres à cet effet.

« Les représentants du peuple à l'armée d'Italie feront mettre sans délai le général Hoche en état d'arrestation et l'enverront à Paris sous bonne et sûre garde. »

Ce mandat est accompagné d'une lettre dont Carnot a écrit la date et l'en-tête : « 30 ventôse, 2^e année de la République une et indivisible. Les membres du Comité de Salut public à leurs collègues au Fort de la Montagne » et que Robespierre a continuée :

« Citoyens collègues, nous avons la preuve que le général Hoche est un traître. Nous le remplaçons par le citoyen Petit-Guillaume pour l'expédition d'Oncille. Il est nécessaire de faire arrêter Hoche sur le champ. Remplissez cette commission et prenez les précautions les plus sûres pour le faire transférer au Comité de Salut public. » Ont signé : « Carnot, Robespierre, Collot d'Herbois, Barrère et Billaud-Varenne. »

Quel temps que celui où un patriote tel que Hoche pouvait être accusé de trahir sa patrie ! En réalité, l'accusation n'avait aucun fondement et rien ne la justifiait. Elle était le fruit de la haine de Saint-

Just, d'intrigues misérables et de sourdes rivalités. Voici, maintenant, l'admirable lettre par laquelle, pendant une halte à Orange, le 4 avril, Hoche annonce à Déchaux, son beau-père, la mesure dont il vient d'être l'objet :

« Tu as appris, par ma lettre d'hier, à Adélayde, mon cher ami, que j'allais à Paris, mandé par le Comité de Salut public. J'ignore absolument les motifs de cette espèce d'arrestation. Quels qu'ils soient, n'ayant absolument rien à me reprocher, ma conscience est parfaitement tranquille.

« Bonvarlet l'aura certainement détaillé la manière dont je fus reçu à Nice, mon cher ami. Je suis bien dédommagé des désagréments que j'éprouve par les marques d'estime que me donne (*sic*) tous les jours les personnes qui ont entendu parler de moi. Bonvarlet l'aura remis une lettre que j'avais écrite à ma femme dans le premier moment. Tu la lui remettras en cas d'événement. Mes intentions y sont consignées. Ce sont des conseils que je donne à l'amitié.

« Je pleure sur toi, homme vertueux, qui jusqu'à ce jour, au sein d'une famille honnête, n'a connu que la tranquillité et le bonheur. Fallait-il que je te connaisse pour t'afliger ! Ah ! pardonne, pardonne à un homme qui t'aime et te révère et qui n'est malheureux que par un excès de sensibilité. Je demande ton estime; je la mérite (*sic*) et sa perte ne ferait qu'ajouter à mes peines. Cache bien à ma femme, à ma chère Adélayde que l'homme qui voudrait son bonheur aux dépens de sa vie est privé de la liberté.

« Mon cher ami, si j'en crois des pressentiments flatteurs, je te reverrai bientôt. Ah ! mon Dieu, que fait Adélayde ?... Dans les républiques, le général trop aimé des soldats qu'il commande n'est jamais vu de bon œil, tu le sais. Il est certain que la liberté pourrait souffrir d'un tel homme s'il était ambitieux. Mais, moi, à qui puis-je nuire ? J'ai toujours fait le bien et qui pourrait me soupçonner ? Je ne vois cependant que ce seul grief contre moi. A mon départ, quelques personnes m'ont témoigné de l'attachement. Eh bien, que l'on me fasse rentrer dans la classe des autres citoyens; je serai fort heureux. Mon exemple ne pourra que servir la chose publique. Après avoir sauvé Rome, Cincinnatus alla labourer son champ. Je suis loin de prétendre égaler ce grand homme. Mais, comme lui, j'aime ma patrie et, si ma soumission peut être utile, je ne demande qu'à rentrer dans les rangs d'où le hasard et mon travail m'ont fait sortir trop tôt pour ma tranquillité ! Quel que soit le sort qui m'attend, je me résignerai; je suis content à l'avance. Que je vive en paix au sein de ma nouvelle famille et je serai heureux en défendant les murs qui ont vu naître ma femme. »

(A suivre)

Ernest DAUDET.

(Récits des Temps Révolutionnaires).

UNE USINE DE UN MILLION

Avec la nouvelle machine de 100 chevaux que nous avons récemment installée et les importantes constructions que nous venons d'édifier, l'Usine de Romainville, construite uniquement et spécialement pour la *Carnine Lefrancq*, représente aujourd'hui une dépense de **UN MILLION DE FRANCS**.

? OÙ SE FABRIQUENT LES NOMBREUX ? PRODUITS QU'ON OPPOSE à la CARNINE ?

La fabrication de la *Carnine Lefrancq* est placée sous la surveillance constante de M. Victor Fumouze, Docteur en Médecine, Pharmacien, Ex-Interne en Médecine des Hôpitaux, Lauréat de l'Académie des Sciences, Officier de la Légion d'Honneur.

Un médecin-vétérinaire, Membre de l'Académie de Médecine, est notre vétérinaire-conseil.



A MADEMOISELLE ***

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez le fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense;
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance,
Sinon votre fragilité.

Mais toute puissance sur terre
Meurt quand l'abus en est trop grand;
Et qui sait souffrir et se taire
S'éloigne de vous en pleurant.

Quel que soit le mal qu'il endure,
Son triste rôle est le plus beau.
J'aime encore mieux notre torture
Que votre métier de bourreau.

Alfred DE MUSSET.

11 Janvier 1839

N'INFLIGEZ PAS

à vos chers petits malades le supplice du
Sirop antiscorbutique, des émulsions, de
l'huile de morue et autres drogues.
Donnez-leur la CARNINE LEFRANCQ
dont le goût est délicieux et l'activité
dix fois plus grande,

Ils vous seront Reconnaissants



Les fleurs, comme nos plus vraies
amies, s'associent à toutes les émotions
de notre âme : elles pavoisent nos fêtes,
témoignent nos sympathies, suivent nos
deuils.

COMTESSE DIANE

Carnine Lefrancq

du suc musculaire de
BŒUF CRU CONCENTRÉ

INALTÉRABLE

Préparé dans le VIDE à basse température

Procédé déposé
à l'Académie de Médecine de Paris.

□ □ □

« ... l'élevage du cheval n'ayant point été fait jusqu'à ce jour pour en faire de la viande de boucherie, on risquerait fort de ne trouver que de la viande de cheval abattu pour raison de santé ou de vieillesse et mieux vaut n'en point manger. »

D^r René SAVATIER,
(Comment j'ai guéri ma Tuberculose).

La mauvaise humeur est de l'égoïsme aigri : la bonne humeur est de l'égoïsme satisfait. C'est à ceux qui pensent habituellement aux autres qu'il est le plus facile d'avoir l'humeur égale.

COMTESSE DIANE.



MADAGASCAR - Femme Malgache



MADAGASCAR - Femme Hova

Les femmes qui ont encore l'avantage d'être jeunes parlent des autres comme si la vieillesse était un tort. Il n'est pas donné à tout le monde de mourir à propos.

On dit qu'on voudrait mourir ; oui, on le voudrait... mais on ne le veut pas.

COMTESSE DIANE.

□ □ □

Carnine Lefrancq

contre toutes les
déchéances physiques

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Professeur RIBEMONT-DESSAIGNES

Alban-Alphonse-Ambroise Ribemont-Dessaigues est né à Vendôme (Loir-et-Cher), le 27 novembre 1847. Interne des Hôpitaux de Paris, puis chef de clinique d'accouchement en 1878, il était nommé médecin des Hôpitaux en 1882 et professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris en 1883.

En 1908, il devenait titulaire de la chaire de Clinique obstétricale de la Faculté de Médecine de Lyon.

Le docteur Ribemont-Dessaigues s'est, dès le début de sa carrière, spécialisé dans la pratique des accouchements. Dans sa thèse d'agrégation, il étudiait les hémorragies chez les nouveau-nés. Lors de la controverse qui s'éleva sur la question de savoir si la délivrance devait être opérée par expression de l'utérus ou par traction du



cordon, il donnait la préférence à ce dernier procédé dans les cas normaux. Il a imaginé un tube insufflateur laryngien destiné à faire pénétrer de l'air dans la poitrine des enfants nés en état de mort

apparente. Outre de nombreux mémoires publiés dans les journaux spéciaux, on lui doit un *Précis d'Obstétrique* qui a eu plusieurs éditions, en collaboration avec Lepage (1893), et une *Iconographie obstétricale*, recueil de faits rares intéressant l'obstétrique observés dans le cours d'une pratique hospitalière de 25 ans.

Le professeur Ribemont-Dessaigues a été directeur de l'enseignement aux sages-femmes de la Faculté de Médecine de Paris de 1898 à 1907. Il est membre de l'Académie de médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Ribemont-Dessaigues en train de faire fonctionner le tube insufflateur laryngien dont il est l'inventeur. Sur une table, un second enfant, né en état de mort apparente, sera tout à l'heure rappelé à la vie par le même procédé.



JEUNE JAPONAISE

La distraction est à la douleur morale ce que le chloroforme est à la souffrance physique, qu'il ne guérit pas, mais qu'il suspend : c'est l'instinct de conservation qui conduit les malheureux à puiser dans un repos momentané la force de souffrir encore.

COMTESSE DIANE

TOUTE CONSIDÉRATION passant après l'intérêt de vos malades, vous reviendrez à la CARNINE LEFRANÇO si vous lui avez momentanément préféré une autre préparation, parce que vous reconnaîtrez

**QUE RIEN NE LUI EST SUPÉRIEUR
NI MÊME ÉGAL**

S'aimer donne envie de vivre ensemble, mais s'aimer ne suffit pas pour être heureux.

Il faut encore que les goûts se ressemblent, que les caractères se complètent, et que les âmes se vaillent.

COMTESSE DIANE



LA FEMME A L'ÉVENTAIL

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Abel FAIVRE, Musée du Luxembourg, Paris.



LA NTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 69

NOVEMBRE 1910 (1)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE... 12 FR.
| ÉTRANGER... 16 FR.

AUTOUR DE HOCHÉ

(Suite et Fin).

Quelques jours après, le 10 avril, Hoché arrive à Paris; il est incarcéré à la prison des Carmes. Son premier soin est d'écrire, de nouveau, à son beau-père :

« J'ai vu, mon cher ami, une lettre de toi, qui marquait que je ne t'avais pas écrit depuis mon arrestation. Pardonne-moi, mon cher ami, je t'ai écrit d'Orange et de Mâcon. Conserve-moi ton amitié. Je suis ce que je fus toujours. Je ne te dis pas, cependant : *Bientôt*, je serai libre. Pourtant, j'espère que l'on sera juste à mon égard. Un homme de mon caractère, s'il a des ennemis, doit nécessairement être perdu. Je n'en ai qu'un, on le dit, en ce moment même, arrêté... Que fait ma bonne, ma chère Adélayde? Qu'elle m'aime bien et toujours. Thoiras m'a dit beaucoup de choses. Ecris-moi, fais-moi écrire par ma femme. Console ton épouse, ma sœur, mon frère et Adélayde. Le juste ciel m'a protégé jusqu'ici, je compte beaucoup sur lui. L'idée du crime n'entra jamais dans mon cœur... Donc... Le certificat de la société me sera peut-être utile. Je désirerais que celle de Metz m'en envoyât un pareil ou, plutôt, l'envoyât au Comité de Salut public. Quel que soit mon sort, mon cher ami, je me regarde comme membre de ta vertueuse famille. Que de

secrets j'ai à verser dans ton sein... Mon cher Déchaux, écris à Debelle et dis lui que je lui ordonne d'être circonspect et de se ménager. Son caractère vif pourrait lui faire renouveler la scène de Metz, ce qui est fort inutile. Adieu, mon ami, conserve à jamais mon souvenir. Peut-être, t'embrasserai-je bientôt, peut-être... Adieu, mon ami, embrasse ta famille pour moi et ma bonne Adélayde en particulier. »

L'espoir si vague d'une délivrance prochaine que Hoché exprime dans cette lettre ne devait pas se réaliser. Il avait été mis en état d'arrestation au commencement d'avril; au mois d'août, sa captivité durait encore. Elle ne cessa que le 4 de ce mois, huit jours après le 9 thermidor. Il dut sa liberté à la chute de Robespierre.

Le marquis des Roys était parvenu à mettre la main sur la presque totalité de la correspondance de Hoché pendant sa détention. Elle consiste surtout en petits billets, écrits à la hâte sur des bouts de papier, voire sur les notes du restaurant qui lui sert ses repas. Tour à tour, il donne de ses nouvelles, remercie des démarches qu'on fait pour lui, se plaint d'être oublié et laisse voir, en un mot, le découragement, l'amertume, la révolte dont a rempli son cœur l'inique traitement qu'on

LA CARNINE LEFRANCO NE CONSTIPE JAMAIS

lui inflige. Il ne sait d'ailleurs de quoi il est accusé, car on ne l'interroge pas; on semble ne vouloir pas s'occuper de lui. C'est sans doute à cette indifférence qu'il dut son salut.

Aux Carmes, il avait rencontré le capitaine d'artillerie Jean-François de Thoiras, arrêté, lui aussi, sans plus de motif. Le capitaine avait vingt-deux ans; le général en avait vingt-cinq. Ils se connaissaient déjà. Mais, à la faveur de leur malheur commun, leur amitié se fit plus étroite. En messidor, elle fut brisée par le bourreau.

Un matin, Thoiras est appelé au tribunal révolutionnaire avec une journée. C'était la mort. Hoche assistait au départ de son ami; il tenait à la main quelques roses.

« Donnez-les moi, lui dit Thoiras, et gardez ma montre en échange. »

Et cet échange accompagne leurs derniers adieux.

Transféré à la Conciergerie, Hoche y fait la connaissance de Joséphine de Beauharnais. Que se passe-t-il entre la future impératrice et le général Hoche? A quels aveux les conduisent l'un et l'autre, les mélancoliques loisirs de la prison? Ce qui suit permet de le soupçonner. Le lendemain du mariage de Joséphine avec Bonaparte, Hoche, qui se battait alors contre les Vendéens, mande de Vannes à un ami qu'il a « redemandé ses lettres à Mme B... Je ne me soucie pas que son mari connaisse mon style amoureux à l'égard de cette femme. Comme elle a

Des héros de son temps obtenu les faveurs, je la méprise ». Mot singulièrement cruel de la part d'un homme à qui elle n'avait rien refusé, moins cruel cependant que ce qu'il disait plus tard à Barras. « Il faut avoir été en prison avec elle pour l'avoir pu connaître aussi intimement; cela ne serait plus pardonnable quand on est rendu à la liberté. »

Enfin sonne l'heure de la réparation. Reconnu innocent, Hoche revoit ses amis dont les accla-

mations saluent sa délivrance. Il se dérobe à leurs embrassements pour écrire à sa femme que, dans sa prison, il a pu « négliger conjugalement », mais qu'il aime par dessus tout : « Je suis libre, Adélayde; rendons grâces au ciel! Je m'en vais à Thionville, à pied, comme il convient à un républicain. Adélayde, Adélayde, quel mari tu as, le pauvre homme! »

J'en ai assez dit pour démontrer quel intérêt présentent ces papiers de Hoche, écrits en marge

de sa vie si pleine et si courte, et recueillis ou conservés par son petit-fils avec tant de sollicitude et de respect.

A côté de ces souvenirs de sa main, on trouve à Gaillefontaine d'autres reliques de lui. C'est d'abord, indépendamment d'un délicieux portrait en miniature, un exemplaire de tous ceux que nous devons — et ils sont innombrables — à la gravure ou à la lithographie; c'est ensuite son uniforme, son épée, sa montre, celle de Thoiras, une tabatière informe en écorce d'arbre, les pauvres bijoux, — une chaînette-collier et une paire de boucles d'oreilles, anneaux à médaillons, — qui formaient la cor-

beille de noces, offerte à sa fiancée, et enfin l'inventaire de sa fortune, tel qu'il fut dressé après sa mort, constatant qu'il laisse à ses héritiers un avoir total de 63.000 francs, y compris ses chevaux, sa sellerie et sa batterie de cuisine. On ne s'enrichissait pas toujours, en ce temps-là, au service de la République, et Hoche a été de ceux dont le désintéressement est au-dessus du soupçon.

Tel qu'il apparaît à travers les lettres que nous venons de reproduire, on voudrait pouvoir effacer de sa vie la part qu'il prit au 18 fructidor et où se révèle en lui, de la manière la plus imprévue, une âme de politicien. Soit qu'il ait voulu flatter les hommes au pouvoir, soit qu'il ait cru la République en péril, il se fait leur complice, à l'exemple de Bonaparte et d'Angereau. Il détache



PHOT. BRAUN CLÉMENT

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS



Le Professeur Don Rafael FORNES y ROMANS, de Madrid.

de son armée plusieurs régiments qui vont jusqu'à Soissons, prêts à répondre au premier appel du Directoire et que les réclamations du Conseil des Cinq Cents l'obligent à rappeler. En outre, les caisses du gouvernement étant vides, et pour faciliter le coup que médite Barras, il lui prête de ses deniers et de ceux de Déchaux son beau-père, une somme de 48.000 livres dont sa veuve ne sera remboursée que l'année suivante.

Le 21 fructidor, déjà mortellement atteint, il s'éciait au reçu des nouvelles du 18 :

« Docteur, mon rhume est guéri. Voilà le remède. »

Le lendemain, il écrit à Barras :

« Bravo, mon cher Directeur, mille fois bravo ! Nous sommes tous ici dans l'enchantement. J'attendais votre courrier avec bien de l'impatience. Il faut une justice prompte. Songez aux maux qu'a soufferts le peuple français. Pas de faiblesse. Si vous vous conduisez ainsi qu'en vendémiaire, attendez-vous aux mêmes résultats. Dans deux ans ce sera à recommencer. Il faudra s'occuper de l'épuration des armées. Songez que Schérer (ministre de la Guerre) ne vaut rien. Je vous offre pour le remplacer Tilly et Championnet. »

Le 27, si proche de la mort, il envoie ses félicitations aux autres Directeurs.

« Vous venez de porter le plus grand coup aux ennemis de la République, citoyen Directeur, mande-t-il à La Revellère-Lépeaux, et de donner aux armées qui la défendent le grand exemple du dévouement et du courage ; recevez les témoignages de mon admiration et de mon zèle à seconder vos généreux efforts. Je dois vous dire que le royalisme que vous avez comprimé, dont vous avez étouffé les espérances, étendait ses ramifications perfides jusque dans nos camps. Jetez l'œil le plus sévère sur les administrations, sur les armées ; vous y trouverez la foule des agents que les traîtres y avaient répandus ; les demi-mesures sont intempestives et nous ramèneraient à de nouveaux dangers ; frappez, ne souffrez pas que la corruption s'introduise dans nos armées et la patrie verra son plus beau triomphe dans vos derniers coups. »

Il tient à Rewbell un langage analogue :

« Votre courage a pleinement triomphé des derniers efforts du royalisme, citoyen Directeur ; je vous en félicite et vous prie d'agréer, avec les témoignages de la reconnaissance de l'armée que je commande, la nouvelle assurance du zèle et de l'estime que je vous ai voués. Il faut ajouter à la victoire que nous vous devons, la compres-

sion et la destitution prompte de tous les agents que les traîtres avaient répandus dans les administrations civiles et militaires ; par là vous anéantirez le germe de la corruption et vous aurez sauvé la patrie. »

Non content de prodiguer ces flatteries aux Directeurs personnellement, il les renouvelle à la collectivité du Directoire.

« Citoyens Directeurs, le Peuple français, par votre énergie et grâce à votre persévérance, vient de recouvrer sa liberté ; vous connaissez, Citoyens Directeurs, l'horreur dont j'étais animé pour les conspirateurs ; plus elle était profonde, plus je dois me réjouir de la grande victoire que vous venez de remporter. »

Puis, sans être frappé par ce qu'il y a eu d'odieux dans la conduite des Directeurs qui ont préparé et accompli le coup d'État, dans les traitements barbares qu'ils ont infligés aux vaincus et par la tache qu'il va lui-même imprimer à son nom, il dénonce Kléber « comme ami de Pichegru », fait destituer le général de Salm « comme un vil espion » et, sous un prétexte, il expédie à Paris les généraux Férino, Souham et autres qu'il tient pour suspects.

Enfin, en recevant le commandant intérimaire de l'armée de Rhin-et-Moselle pendant l'absence de Moreau appelé à Paris, il revient à la charge :

« Vous m'avez donné le commandement de deux armées. Le conserverai-je longtemps ? Faites-le moi connaître afin que cette armée ressemble aux autres. Pichegru qui, depuis six mois, y a fait placer beaucoup de ses partisans, pourrait compter sur quelques-uns. Je ne veux point de sang ; j'abhorre les mesures violentes. Il est cependant à déplorer que les circonstances forcent le gouvernement à faire grâce à ceux qui voulaient livrer notre pays à leurs plus cruels ennemis. Réfléchissez-y, Barras : la faiblesse d'un gouvernement encourage les factieux et nous n'aurions pas à déplorer les temps affreux qui viennent de s'écouler si les chefs des sections eussent suivi le maître à l'échafaud. »

Nous voilà bien loin du Hoche de 1793, que le Comité de Salut public faisait arrêter comme traître, et de celui de 1795, si chevaleresque envers Sombreuil, après le désastre de Quiberon. Ses actes et ses paroles, au moment de fructidor, ne peuvent que faire regretter qu'il ne soit pas mort quelques semaines plus tôt. Sa gloire serait restée pure et sur cette physionomie glorieuse, nous ne verrions passer aucune ombre.

Ernest DAUDET,

(Récits des Temps Révolutionnaires).



BARRAS

Résultats des attaques auxquelles la

CARNINE LEFRANCQ

est en butte depuis sa création

Nous avons commencé
avec un capital de...

800.000 Francs

Des agrandissements
importants nécessités
par l'augmentation
constante de nos af-
faires, nous ont mis
dans l'obligation de le
porter à.....

1.600.000 Francs

Toujours pour les mê-
mes raisons, il est ac-
tuellement de.....

2.000.000 Francs

Notre Usine de Romainville (Seine), a été construite
spécialement et uniquement pour la fabrication de la

CARNINE LEFRANCQ,

et toutes les prescriptions de la science moderne y ont
été scrupuleusement observées.

Établie d'abord sur 5.000 mètres carrés, puis sur
10.000, et actuellement sur 12.000, elle a coûté

UN MILLION DE FRANCS



SUZANNE. - Musée de Luxembourg.

André VERMOREL, sculp.

N. D., phot.

L'HEURE DU BERGER

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse et la grenouille crie
Par les junces verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la nuit.

PAUL VERLAINE.

AU SÉNÉGAL

La Carnine Lefrancq a produit dans la colonie, son
merveilleux effet, et je la recommande toutes les fois
que l'occasion s'en présente, dans l'intérêt des malades.

Docteur Etienne Tardif,
Médecin-Major, Dakar (Sénégal).

L'orgueil c'est être, la vanité c'est paraître.
COMTESSE DIANE.



JEUNE

JAPONAISE

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF

NI MÉLANGES, NI ADDITIONS

PUR ET CONCENTRÉ

dans le VIDE et à FROID

:: :: INALTÉRABLE :: ::

LA CARNINE LEFRANÇO

est préparée avec du BŒUF, rien que du BŒUF.

La CARNINE

possède un abattoir.

Tous ses bœufs sont sacrifiés sous le contrôle d'un vétérinaire de la

VILLE DE PARIS



Vitrucpe Richard

SUISSE. - Cour de l'Hôtel de Ville de Bâle.



SUISSE. — Intérieur de la Cathédrale de Bâle.



TUBERCULOSE
CHLOROSE :: ANOREXIE
ANÉMIE
CONVALESCENCE
ALIMENTATION
:: LIQUIDE ::
NEURASTHÉNIE

AVANT

de prescrire un des nombreux produits qu'on oppose à la CARNINE LEFRANÇO, demandez où, comment, par qui, et, avec quoi il est préparé.



Dépôt Général :
Établissements

FUMOUE

78, Faub. St-Denis
PARIS (10^e)

Le Professeur don Rafael FORNS y ROMANS, de Madrid

Rafael Forn y Romans est né à Cuevas de Vinroma, province de Castellon (Espagne), le 12 décembre 1868.

C'est à l'Université de Barcelone qu'il fit ses études classiques, pharmaceutiques et médicales. Nommé interne au concours à la Faculté de Médecine de cette ville, il y était reçu docteur en 1889. Bientôt après, il était nommé professeur-adjoint de Clinique à Madrid, et le concours de 1892 lui donnait la fonction de médecin du Collège National des Sourds-Muets et Aveugles.

Dès cette époque, le docteur don Rafael Forn y Romans mena de front deux spécialisations : les études bactériologiques et l'oto-rhino-laryngologie.

C'est ainsi qu'il fonde à Madrid, en 1896, l'Ecole pratique des Spécialités médicales, et que, de 1895 à 1905, nous le trouvons enseignant, par intérim, l'oto-rhino-laryngologie à la Faculté de Médecine de Madrid. En 1908, il obtient, au concours, la chaire d'Hygiène et de Bactériologie sanitaire à la même Faculté, fonction qui ne l'empêche pas, cependant, de consacrer ses soins et des leçons spéciales aux méthodes d'éducation des sourds-muets et d'enseigner l'oto-rhino-laryngologie à l'Hôpital-Clinique de San-Carlos, à la Faculté Centrale de Médecine et au Collège National des Sourds-Muets et Aveugles.

Il dirige, en outre, le seul Institut orthophonique qui existe en Espagne.

Comme savant de laboratoire, le docteur don Rafael Forn y Romans s'est cantonné dans les travaux micrographiques d'anatomie normale et pathologique, d'embryologie et de bactériologie générale.

Mais ces diverses études ne suffisent pas à absorber son admirable activité ; car, à ses spécialisations d'ordre médical, il trouve encore le temps d'ajouter deux autres spécialisations : celle du journalisme médical et celle de la peinture, dans lesquelles il réussit d'ailleurs remarquablement.

Directeur de la *Revue des Spécialités médicales*, publiée depuis 1898, il a collaboré à la *Semaine médicale* et à nombre de journaux de médecine espagnols et étrangers.

En 1896, il était Président d'honneur du Congrès d'Otologie de Madrid, et en 1899, il présidait le Congrès d'Otologie de Barcelone ; puis il était délégué par le Gouvernement espagnol au Congrès International d'Otologie de Bordeaux. Il est membre correspondant de la plupart des Sociétés oto-rhino-laryngologiques étrangères.

Parmi ses ouvrages, il faut citer un *Traité d'Otologie*, en 2 volumes, un *Album d'Histologie normale de Laryngologie humaine* et une *Collection de 20 Tableaux à l'huile de 1 m. 75 sur 0 m. 90*, représentant l'anatomie et l'histologie normales de l'oreille.

On voit que le savant professeur s'est ainsi appliqué à faire profiter la science et l'enseignement du talent du peintre, d'ailleurs plusieurs fois récompensé aux expositions nationales des Beaux-Arts.



PORTRAITS-CHARGE. — Le professeur don Rafael Forn y Romans, oto-laryngologiste et peintre, apparaît faisant ses démonstrations sur un de ses tableaux consacrés à l'anatomie de l'oreille, cependant qu'un de ses jeunes clients du Collège des Sourds-Muets et Aveugles taquine le limaçon d'une oreille ultra-schématique dont le tympan, le marteau, l'enclume et l'étrier sont représentés par les objets mêmes dont ces diverses parties portent le nom.

Je prescris la CARNINE LEFRANCQ depuis longtemps et je n'ai eu qu'à m'en louer.

Docteur Valassopoulos,

Médecin-Chef de l'Hôpital grec, Alexandrie (Égypte).

Nous sommes tellement dominés par l'impression du moment, qu'un service rendu par un ennemi peut chasser la haine de notre cœur, comme un seul tort de la part d'un ami peut nous faire oublier le dévouement de toute sa vie.

CONTESSÉ DIANE.

Je suis très heureux de vous annoncer que je viens d'obtenir un résultat merveilleux, absolument inespéré, par l'emploi de la **Carnine Lefrancq**, dans un cas de tuberculose au second degré.

Docteur L. Borianne,
La Jonchère (Haute-Vienne).



UNE AMENDE HONORABLE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Alphonse LEGROS, Musée du Luxembourg, Paris.

Je connais bien la **Carnine Lefrancq**, c'est une excellente préparation et je la trouve très utile pour les malades qui ont un dégoût pour le lait, après les opérations abdominales.

Docteur J. Bland-Sutton,
Professeur au Collège Royal des Chirurgiens de Londres,
Chirurgien du Chelsea Hospital for Women.
Londres.



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 70

NOVEMBRE 1910 (2)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE... 12 Fr.
| ÉTRANGER... 15 Fr.

LES FUNÉRAILLES DE M. THIERS

(8 Septembre 1877)

La curiosité seule m'avait fait quitter Londres; aucun souvenir d'affection naturelle ne s'éveillait en moi pour M. Thiers. En qualité de négociant anglais, je me rappele même qu'à une époque, cet homme d'Etat, alors premier ministre, avait failli déclarer la guerre à mon pays à cause des affaires d'Egypte, et je n'avais pas oublié que M. Thiers s'était montré protectionniste. Mais, depuis la fin de l'Empire, il s'était révélé sous un autre jour, et il avait conquis les suffrages de la Cité et de toute l'Angleterre.

Quand je déclarai la résolution de venir à Paris, la partie féminine de ma maison me soumit de graves objections: « J'allais me mettre dans quelque bagarre, dans quelque « riot », etc. » Je passai outre, et je me félicitai de n'avoir pas cédé à des peurs que l'histoire du passé rendait fort légitimes. Nous n'avions pas, d'ailleurs, grande confiance, à Londres, dans la sagesse française.

Je suis arrivé à Paris le vendredi dans la soirée. La pluie a commencé à tomber à

torrents, et je me demandais ce que, sous un tel déluge, allait devenir la manifestation. Le samedi matin, l'état du ciel n'était pas meilleur, l'eau coulait à flots dans les rues. Après avoir été prendre mes lettres et lire mes journaux chez Galignani, je me mis en route; le temps s'élevant un peu, je me dirigeai vers la place Saint-Georges, où est situé l'hôtel du défunt. Les boutiques n'étaient en général qu'à demi-ouvertes, quelques-unes fermées; et des groupes d'hommes et de femmes, décorés d'immortelles, marchaient dans la même direction que moi. Je trouvais, en approchant de l'église Notre-Dame-de-Lorette, les rues interdites par des troupes à pied, à cheval, et par de nombreux sergents de ville. Je vois passer des brancards chargés de couronnes de fleurs, véritables œuvres d'art, d'une grandeur étonnante.

Je reviens sur les boulevards, à onze heures; les trottoirs, les fenêtres, les toits, les sommets des larges cheminées sont couverts de monde; partout de l'ordre, du silence, des visages émus; pas une seule

L'action de la CARNINE LEFRANCQ peut être utilisée pour provoquer, dans les tissus, la phagocytose et aider à la défense

contre les

INFECTIONS et INTOXICATIONS

scène discordante. C'est très digne. La pluie a cessé.

A deux heures, le cortège débouche sur le boulevard, tous les fronts se découvrent, et le silence devient tel dans cette immense foule, que l'on n'entend que le bruit des pas des chevaux de la cavalerie, la marche cadencée de l'infanterie et les sons d'une musique lugubre qui précèdent le char funèbre. Enfin, il paraît; à sa vue l'émotion redouble. Il est manifeste qu'il y a là près de moi bien des hommes qui retiennent leurs larmes. Le cercueil disparaît sous un amoncellement de bouquets, de couronnes disposés avec le goût français. Il est splendide. A gauche, à droite, derrière, des citoyens députés par les villes et les corporations s'avancent chargés encore d'autres couronnes suspendues ou portées sur des drapeaux tricolores.

Puis vient l'imposant cortège; le Sénat, les députés, les députations des corporations, de la jeunesse des écoles « le printemps de la France », puis la foule, la foule qui ne finit plus. Si un cri de : « Vive la République ! » s'élève, un sénateur, un député, fait un signe; aussitôt l'acclamation

tombe et les assistants murmurent : « Silence ! »

Cependant, il y a eu un moment d'indignable saisissement. Quand la foule a vu une grande bannière noire couverte de longs crêpes, sur laquelle on lisait ces mots : « Belfort à M. Thiers », un frémissement a couru dans ces masses profondes, et le sourd gémissement de tout un peuple qui se souvient de ses malheurs s'est échappé des lèvres crispées. L'émotion m'avait gagné, et j'ai trouvé très indécente (*improper*) une musique militaire qui, placée à la fin du convoi, faisait entendre un air léger.

Depuis le couronnement de la reine Victoria, je n'ai rien vu d'aussi splendide que les funérailles de M. Thiers, et rien ne m'a donné plus d'estime pour le caractère français. Je suis heureux d'avoir assisté à cet imposant spectacle, à cette manifestation à laquelle ont pris part plus d'un million d'hommes : « Hurrah for France! England for ever ! »

SMITH ROBERTSON.

(Musée Universel).



Docteur MARION

à sa sortie de l'Hôpital Lariboisière.

LES MAINS LIBRES

La CARNINE LEFRANCQ tient à déclarer qu'elle n'a aucune attache, qu'elle est toujours restée en dehors des nombreuses combinaisons médico-pharmaceutiques qui ont surgi durant ces dernières années.

Mais nous nous hâtons d'ajouter que cette déclaration ne cache aucune critique : nous sommes partisans de la liberté complète.

La CARNINE LEFRANCQ ne doit son succès qu'à sa valeur thérapeutique reconnue et appréciée par le corps médical et son ambition est de justifier la confiance dont M.M. les médecins l'ont sans cesse honorée, en faisant toujours mieux tout en restant complètement indépendante.



Le Professeur GARRIGOU, de Toulouse

CONVERSATION DE LOUIS-PHILIPPE AVEC VICTOR-HUGO

Le roi Louis-Philippe me disait l'autre jour :

— Je n'ai jamais été amoureux qu'une fois dans ma vie. — Et de qui, sire? — De Madame de Genlis: — Bah ! mais elle était votre précepteur.

Le roi se mit à rire et reprit :

— Comme vous dites. Et un rude précepteur, je vous jure. Elle nous avait élevés avec férocity, ma sœur et moi. Levés à six heures du matin, hiver comme été, nourris de lait, de viandes rôties et de pain; jamais une friandise, jamais une sucrerie; force travail, pas de plaisir. C'est elle qui m'a habitué à coucher sur des planches. Elle m'a fait apprendre une foule de choses manuelles; je sais grâce à elle, un peu faire tous les métiers, y compris le métier de frater. Je saigne mon homme comme Figaro. Je suis menuisier, palefrenier, maçon, forgeron. Elle était systématique et sévère. Tout petit j'en avais peur; j'étais un garçon faible, paresseux et poltron; j'avais peur des souris! elle fit de moi un homme assez hardi et qui a du cœur. En grandissant, je m'aperçus qu'elle était fort jolie. Je ne savais pas ce que j'avais près d'elle. J'étais amoureux, mais je ne m'en doutais pas. Elle qui s'y connaissait, comprit et devina tout de suite. Elle me traita fort mal. C'était le temps où elle couchait avec Mirabeau. Elle me disait à chaque instant : — Mais, monsieur de Chartres, grand dadais que vous êtes, qu'avez-vous donc à vous fourrer toujours dans mes jupons? — Elle avait trente-six ans, j'en avais dix-sept.

Le roi, qui vit que cela m'intéressait, continua :

— On a beaucoup parlé de M^{me} de Genlis, on l'a peu connue. On lui a attribué des enfants qu'elle n'avait point faits, Paméla, Casimir. Voici : elle aimait ce qui était beau et joli, elle avait le goût des gracieux visages autour d'elle. Paméla était une orpheline qu'elle recueillit à cause de sa beauté; Casimir était le fils de son portier. Elle trouvait cet enfant charmant; le père battait le fils : — Donnez-le-moi, dit-elle un jour. — Le portier consentit, et cela lui fit Casimir. En peu de temps, Casimir devint maître de la maison. Elle était vieille, alors. Paméla est de sa jeunesse, de notre temps à nous.



LOUIS-PHILIPPE et M^{me} DE GENLIS

M^{me} de Genlis adorait Paméla. Quand il fallut émigrer, M^{me} de Genlis partit pour Londres avec ma sœur, et une somme de cent louis. Elle emmena Paméla à Londres. Ces dames étaient misérables et vivaient chichement en hôtel garni. C'était l'hiver. Vraiment, monsieur Hugo, on ne dinait pas tous les jours. Les bons morceaux étaient pour Paméla. Ma pauvre sœur soupirait, et était le souffre-douleurs, la Cendrillon. C'est comme je vous le dis. Ma sœur et Paméla, pour économiser les malheureux cent louis, couchaient dans la même chambre. Il y avait deux lits, mais rien qu'une couverture de laine. Ma sœur l'eut d'abord; mais un soir M^{me} de Genlis lui dit : « Vous êtes robuste et de bonne santé; Paméla a bien froid, j'ai mis la couverture à son lit. » Ma sœur fut outrée, mais n'osa s'insurger; elle se contenta de grelotter toutes les nuits. Du reste ma sœur et moi nous aimions M^{me} de Genlis.

M^{me} de Genlis mourut trois mois après la révolution de Juillet. Elle eut juste le temps de voir son élève roi. Louis-Philippe était vraiment bien un peu son ouvrage; elle

avait fait cette éducation comme un homme et non comme une femme. Elle n'avait absolument pas voulu compléter son œuvre par la suprême éducation de l'amour. Chose bizarre dans cette femme si peu scrupuleuse, qu'elle ait ébauché le cœur et qu'elle ait dédaigné de l'achever !

Quand elle vit le duc d'Orléans roi, elle se borna à dire : — J'en suis bien aise. — Ses dernières années furent pauvres et presque misérables. Il est vrai qu'elle n'avait aucun ordre et semait l'argent sur les pavés. Le roi la venait voir souvent ; il la visita

jusqu'aux derniers jours de sa vie. Sa sœur, M^{me} Adélaïde, et lui ne cessèrent de témoigner à M^{me} de Genlis toute sorte de respect et de déférence.

M^{me} de Genlis se plaignait seulement un peu de ce qu'elle appelait la ladrerie du roi. Elle disait : — Il était prince, j'en ai fait un homme ; il était lourd, j'en ai fait un homme habile ; il était ennuyeux, j'en ai fait un homme amusant ; il était poltron, j'en ai fait un homme brave ; il était ladre, je n'ai pu en faire un homme généreux. Libéral, tant qu'on voudra ; généreux, non. Victor Hugo.

CARNINE LEFRANCQ Suc musculaire de BŒUF, PUR, CONCENTRÉ, INALTÉRABLE

Préparé dans le VIDE et à FROID

Procédé déposé à l'Académie de Médecine

CAPITAL :
2 MILLIONS DE FR.
ENTIÈREMENT VERSÉS

USINE A
ROMAINVILLE
SUR
12.000 MÈT. CARRÉS



Yvonne Apcher

FEMME DU SÉNÉGAL

ANÉMIE
CHLOROSE
NEURASTHÉNIE
DEBILITÉ
FAIBLESSE
ANOREXIE
TUBERCULOSE

De 1 à 5 cuillerées
à bouche par jour à
n'importe quel moment,

PURE

ou additionnée d'un
liquide quelconque, eau
minérale ou naturelle,
thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

JUGEMENT DE NAPLÉON 1^{er} SUR M^{me} DE SÉVIGNÉ ET M^{me} DE MAINTENON

* Le style, la grâce, la pureté du langage de M^{me} de Maintenon me ravissent : je me raccommode avec elle. Si je suis violemment heurté par ce qui est mauvais, j'ai une sensibilité exquise pour ce qui est bon.

* Je crois que je préfère les *Lettres* de M^{me} de Maintenon à celles de M^{me} de Sévigné : elles disent plus de choses. M^{me} de Sévigné, certainement, restera toujours le vrai type, elle a tant de charmes et de

grâces ! Mais, quand on a beaucoup lu, il ne reste rien. Ce sont des œufs à la neige dont on peut se rassasier, sans charger son estomac.

* Le style de M^{me} de Sévigné est coulant et ses *Lettres* peignent bien les mœurs du moment. Mais, en lisant la mort de Turenne et le procès de Fouquet, on remarque, pour celui-ci, que l'intérêt qu'elle lui porte est bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié.



Je prescris l'excellente **Carnine Lefrancq** avec le plus grand succès d'ailleurs, dans ma clientèle.

Docteur Fabre,
59, Faubourg Poissonnière, Paris.

* * * * *

LA

CARNINE LEFRANCO

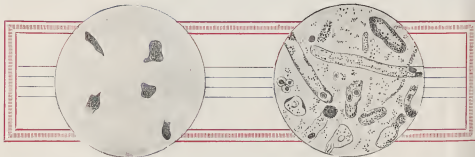
Préparée avec du **BŒUF**
Suc Musculaire de
CONCENTRÉ

La **CARNINE LEFRANCO** réussit merveilleusement chez les enfants qui la prennent avec gourmandise

♣ **ELLE NE CONSTIPE PAS** ♣

N'EST JAMAIS

TOXIQUE



Urine d'un sujet traité par des injections intrapéritonéales de *Carnine Lefrancq*.
NORMALE

Urine d'un sujet traité par des injections intrapéritonéales de suc de viande de cheval.
NÉPHRITE AVEC CYLINDRES



LES VICTIMES DE LA CARNINE LEFRANCO

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Professeur GARRIGOU, de Toulouse

Garrigou (Joseph-Louis-Félix), fils du savant historien de l'Ariège, Adolphe Garrigou, est né à Tarascon le 17 septembre 1835.

Après avoir fait ses études classiques au Lycée de Toulouse, il commençait ses études médicales à l'Ecole de Médecine de la même ville (1854-1856), et les finissait à Paris (1856-1860). Il fut d'abord l'élève de Bouillaud, dont il a publié de nombreuses leçons dans la *Gazette des Hôpitaux*.

Le docteur Garrigou est actuellement professeur à l'Université de Toulouse, où il occupe la chaire d'hydrologie, à la Faculté de Médecine. C'est le seul cours complet de ce genre qu'on puisse trouver en Europe. Il comprend la géologie hydrologique, la chimie hydrologique, la physique hydrologique et la thérapeutique thermique.

Les recherches du professeur Garrigou ont porté : sur l'antiquité de l'homme sur la terre (1860-1875); sur la géologie hydrologique des Pyrénées (1860-1910); sur la chimie des eaux minérales (1861-1897), en qualité de médecin aux Eaux d'Aux-sur-Ariège (1866-1869) et de médecin à Luchon (1869-1897), etc., etc. Le savant professeur continue, d'ailleurs, ses recherches dans son laboratoire privé, la Faculté de Médecine de Toulouse n'ayant pas de laboratoire annexé au cours d'hydrologie.

Les résultats de ces recherches ont fait l'objet de nombreux mémoires présentés soit à l'Institut, soit à l'Académie de Méde-



cine, soit à diverses Sociétés spéciales, et de nombreux articles publiés dans les journaux scientifiques et médicaux. Le professeur Garrigou a encore publié une *Monographie des Eaux d'Aux* (1862), un volume sur *Luchon* (1891), *La Synthèse hydrologique* (1898), *Le Vin concentré* (1901), etc. Avec son élève et ami le docteur Duhourcau, il a créé *La Revue d'Hydrologie pyrénéenne* et, avec M. Julien Sacaze, *La Revue des Pyrénées*, devenue publication universitaire. Le docteur Garrigou s'est, en somme, spécialisé

comme géologue, chimiste et médecin hydrologue. Son œuvre ne comporte pas moins de 7 volumes et 360 mémoires, dont 180 manuscrits et inédits.

La caractéristique de son enseignement est d'être d'une clarté remarquable, d'un ordre parfait dans l'exposé, d'une très haute portée philosophique, et de rendre intéressante une science un peu aride. Son cours d'hydrologie est d'ailleurs complété par des excursions.

C'est au professeur Garrigou qu'est due la création du premier Congrès international d'hydrologie, qui eut lieu en 1886, et dont il fut le secrétaire général, ayant voulu en laisser la présidence à Durand-Fardel, par déférence pour le plus éminent des médecins hydrologistes de l'époque.

Depuis, il a créé le Syndicat des médecins hydrologues des Pyrénées, dont il est aujourd'hui le président d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Garrigou, dans son laboratoire, approvisionné de bouteilles d'eaux minérales de toute provenance, est occupé à ces travaux d'analyse chimique dont il a fait sa spécialité.

De sa poche sortent le premier homme et la première femme, dont l'apparition sur la terre a fait l'objet des préoccupations du savant.

Où fabrique-t-on les produits qu'on oppose à la CARNINE LEFRANCQ ?...

Notre usine de Romainville (Seine), a été construite spécialement et uniquement pour la fabrication de la **Carnine Lefrancq**, et toutes les prescriptions de la science moderne y sont scrupuleusement observées.

Établie d'abord sur 5.000 mètres carrés, puis sur 10.000, et actuellement sur 12.000, elle coûte actuellement un million de francs.

Extrait du Rapport du Professeur, membre de l'Académie de Médecine, chargé de l'inspection de notre Usine par le Conseil d'Hygiène Publique du Département de la Seine :

« L'eau et la lumière sont distribuées à profusion dans tous les compartiments de l'usine, qui ne laisse vraiment rien à désirer, tant au point de vue de l'hygiène que de la sécurité du personnel.

« C'est pour ainsi dire une **Usine Modèle**. En résumé, cette usine réunissant dans son installation et dans son fonctionnement toutes les conditions désirables, nous ne voyons pas qu'il y en ait de nouvelles à lui imposer. »



LE CHRIST

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de J. BONNAT, Petit Palais des Champs-Élysées Paris



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

CINQUIÈME ANNÉE
N° 71
DÉCEMBRE 1910 (1)

ABONNEMENT
UN AN. : FRANCE . . . 12 FR
ÉTRANGER . . . 15 FR

PREMIER JEUDI

J. MARNI

Pour Alice Gillé.

La salle à manger d'un modeste pavillon, à Nogent-sur-Marne. Midi, en hiver; un feu de coke assez vif brûle dans la grille de la cheminée. Par une baie sans rideaux, on aperçoit la campagne dormant sous la neige.

M^{me} DELMAT, 34 ans; ARMANDE, 13 ans; TOINETTE, 20 ans.

M^{me} Delmat est une grande femme mince, brune et jolie avec de longs yeux gris aux paupières bistrées. Vêtue d'une robe de chambre en étoffe sombre, les épaules garanties par un petit châle de laine blanche, elle se tient debout, dans le corridor, à la porte de la salle à manger, guettant l'arrivée d'Armande que Toinette, la bonne, a été chercher à la gare. Un bruit de pas et de voix, quelques marches grimpées à la hâte, une porte poussée par une main impatiente, et Armande apparaît suivie de Toinette.

ARMANDE, *sautant au cou de M^{me} Delmat.*
— Maman! Maman! Bonjour, ma petite mère! Bonjour, ma petite maman!

M^{me} DELMAT. — Bonjour, Mandette! Bonjour, ma jolie! Bonjour, mon petit enfant

chéri! (*Elle la couvre de baisers*). Mon petit Frise-Poulet! Tu es en retard! Il n'est rien arrivé? Pas d'accident?

ARMANDE. — Rien, mère, rien du tout.

M^{me} DELMAT. — Tu n'as pas eu peur toute seule en wagon?

ARMANDE. — J'étais dans le compartiment des dames.

M^{me} DELMAT, *examinant Armande.* — Tu as bonne mine. Comment! tu as mis ta robe bleue et ton chapeau neuf, par ce vilain temps?

ARMANDE. — Il ne fallait pas? J'aurais dû mettre mon costume gris et ma vieille toque noire, peut-être?

M^{me} DELMAT. — Évidemment, ma chérie.

ARMANDE. — Je m'en doutais! Mais je ne sais pas, moi, tu comprends, mère; je ne sais pas, je n'ai pas encore l'habitude... (*Elle lui montre ses chaussures*). C'est comme pour mes bottines... J'ai mis mes grosses, à double semelle, est-ce bien?

La CARNINE LEFRANCQ exerce sur la composition du sang une influence modificatrice intense; invariablement, elle augmente sa teneur en hémoglobine et en hématies. Peut-être, convient-il de rappeler, à ce propos, que les muscles renferment eux aussi de l'hémoglobine, mais une hémoglobine spéciale, distincte de celle du sang.

M^{me} DELMAT. — Très bien!... (*Elle soulève légèrement le bord de la robe d'Armande*). Quel jupon as-tu? Un jupon ouaté? Oui! A la bonne heure! (*Elle embrasse sa fille*). Tu es un sage petit Frise-Poulet chéri à sa maman!

Elle appelle Toinette.

TOINETTE, *entrant*. — Madame!

M^{me} DELMAT, *lui donnant le chapeau et le manteau d'Armande*. — Tenez, emportez ça sur mon lit, dans ma chambre, et servez-nous aussitôt que ce sera prêt.

TOINETTE. — Oui, madame.

Elle sort.

M^{me} DELMAT, *s'asseyant à table*. — Tu dois mourir de faim, mon trésor?

ARMANDE. — Non! Je suis trop contente! Ça me coupe l'appétit! (*Elle s'assied en face de sa mère et regarde autour de la pièce*). Oh! Comme c'est petit ici, maman! En comparaison de...

Elle s'arrête et rougit.

M^{me} DELMAT, *ton génie*. — Pour le prix que je pouvais y mettre, je n'ai rien trouvé de mieux. Mais il y a une jolie vue... Et puis, au printemps, le jardin est, paraît-il, rempli de violettes. Je te montrerai le jardin après déjeuner.

ARMANDE, *d'une voix basse, et songeuse*. — Au printemps, c'est encore bien loin le printemps.

Elle jette un triste regard sur le ciel livide qui s'élève au-dessus des champs blafards et désolés.

M^{me} DELMAT. — Mais non, c'est dans trois mois.

ARMANDE. — Trois mois. (*Réfléchissant*). Douze jeudis!... Je n'aurai que douze jeudis pour te voir avant le printemps, alors?

Elle soupire profondément et détourne la tête. Elle ressemble à sa mère, très grande, très développée pour son âge, elle a, comme M^{me} Delmat, de lourds cheveux noirs, un teint pâle et des yeux pensifs sous des paupières bistrées.

M^{me} DELMAT. — Ah! Voilà le déjeuner. (*Elle prend le plat que Toinette vient de poser sur la table et elle sert sa fille*). Ce sont des œufs brouillés aux cèpes. J'ai fait mettre une toute petite pointe d'ail. Oh! presque rien, pour toi. Tiens!

ARMANDE. — Merci! (*Elles mangent en silence pendant une minute*).

ARMANDE. — Ils sont très bons, ces œufs; Maria ne les fait pas aussi bien.

M^{me} DELMAT. — Maria est donc toujours à la maison?

ARMANDE. — Oui, mère.

M^{me} DELMAT. — Je croyais que ton père devait la renvoyer.

ARMANDE. — Il a changé d'avis, ou plutôt... (*Elle hésite*). C'est moi qui ai demandé à père de la garder.

M^{me} DELMAT. — Pourquoi?

ARMANDE. — Parce que... Oh! mère! parce qu'elle t'aime bien; et que, avec elle, je peux parler de toi, tout le temps... C'est... c'est la seule personne, à présent, avec qui je puisse parler de toi!

M^{me} DELMAT, *pâle*. — Ton père ne prononce donc jamais mon nom?

ARMANDE. — Jamais!

Elle baisse les yeux. Long silence. Toinette apporte un autre plat, puis elle sort.

M^{me} DELMAT. — Veux-tu un peu de rosbeaf?

ARMANDE. — Non, merci.

M^{me} DELMAT, *doucement*. — Un peu! ma chérie, je t'en prie! manges-en un peu. Je l'ai fait faire pour toi, tu l'adores!

ARMANDE. — Alors, très, très peu s'il te plaît!

M^{me} Delmat lui découpe une tranche au milieu du rosbeaf, recouvre la tranche de jus saignant et lui donne son assiette. Pour elle, elle prend un morceau quelconque, toutes les deux essaient de manger.

M^{me} DELMAT. — Il est tendre, n'est-ce pas?

ARMANDE. — Très tendre! On a de la bonne viande dans ce pays-ci.

M^{me} DELMAT. — Et meilleur marché qu'à Paris.

ARMANDE. — Vraiment?

M^{me} DELMAT. — Oui!

Silence.

M^{me} DELMAT, *timidement, sans regarder Armande*. — Ainsi, Maria te parle de moi? Qu'est-ce qu'elle te dit?

ARMANDE. — Elle me dit la seule chose qui puisse me consoler; elle me dit que tu reviendras à la maison.

M^{me} DELMAT, *le visage pourpre*. — Elle dit ça!

ARMANDE. — Oui! C'est triste, à la maison, va! Il semble qu'il y ait quelqu'un de mort!... Je ne peux pas entrer dans ta chambre sans pleurer... et, à table, dans cette grande salle à manger, quand je vois ton petit tabouret en soie verte et blanche, sous ta



Le Professeur D'ARSONVAL

place, la place où père veut que je me mette à présent, je laisse tomber ma serviette par terre, exprès, pour me pencher sur ton petit tabouret et t'embrasser. (*La voix pleine de larmes.*) C'est vrai, ça me fait plaisir de t'embrasser, ton petit tabouret!

M^{me} DELMAT, les traits convulsés, veut répondre, mais Toinette entre, portant des légumes et le saladier. Cependant qu'elle fait le service, les deux femmes se taisent. Aussitôt que Toinette est hors de la pièce, M^{me} Delmat éclate en sanglots.

ARMANDE, elle se lève précipitamment et se jette aux genoux de sa mère. — Pardon! pardon, maman! Ne pleure pas! Je t'en supplie! Je n'ai pas voulu te faire de la peine!... Maman! maman! Réponds-moi! (*Elle essaie de lui écarter les mains de la figure.*) Réponds-moi! dis-moi que tu ne crois pas que je veuille te faire de la peine!... mère chérie! petite mère! mère aimée!

M^{me} DELMAT. — Non!... Non, mon petit... Non, ce n'est pas pour cela... C'est... C'est autre chose! C'est... tu ne peux pas comprendre... Vois-tu! Plus tard; plus tard, quand tu seras femme... tu me comprendras... Tu me pardonneras... tu verras!... tu me pardonneras. La vie... la vie avec ses mensonges, ses hypocrisies, ses lâchetés, te fera horreur!... Et, alors, tu te souviendras et... et tu penseras : Pauvre maman! Elle n'a pas su, elle n'a pas pu tromper, trahir, elle! Elle a préféré tout quitter... Tout briser!... Elle... Elle a... (*Elle sanglote si désespérément qu'elle ne peut pas continuer.*)

ARMANDE. — Oui... oui! Je sais va! je comprends, je comprends... déjà!... oui, je comprends!... Mais... mais... un jour... dans bien longtemps... lorsque tu... Lors-

qu'Il... Enfin, si tu es malheureuse et si père te demande de revenir à la maison, tu reviendras, dis? Tu reviendras pour ta petite Mandette! pour ton petit Frise-Poulet chéri?

M^{me} DELMAT, étreignant sa fille dans ses bras. — Ma petite fille!

ARMANDE. — Oui, ta petite fille, à toi! qui s'ennuie tant de sa maman! Songe, mère! Une fois par semaine! Te voir une fois par semaine, le jeudi, seulement! Je t'assure, chérie, que ce n'est pas assez! Quand père m'a dit : « Tu iras chez ta mère tous les jeudis », j'ai répondu : « Père, ce n'est pas assez! »

TOINETTE, entrant brusquement. — Voilà la tarte pour mademoiselle.

Armande se relève très vite et se rassied à sa place. M^{me} Delmat aussi, tâche de se faire une contenance.

M^{me} DELMAT, à Toinette. — Malheureusement, mademoiselle n'a plus faim.

ARMANDE. — C'est toi qui as fait cette tarte, maman?

M^{me} DELMAT. — Oui, j'espérais que tu en mangerais volontiers... et...

ARMANDE. — Donne-m'en un petit morceau. (*Elle tend son assiette.*) J'emporterai le reste, si tu veux, ce soir, quand je m'en irai...

M^{me} DELMAT. — Mais, ce soir, tu dînes avec moi, mon mignon, n'est-ce pas?

ARMANDE. — Non! (*Elle attend que Toinette soit sortie.*) Père a dit que, pour ce premier jeudi, je déjeunerai seulement. Il viendra me chercher à la gare de l'Est, à six heures.

M^{me} DELMAT, courbant la tête. — Ah!...

J. MARNI.

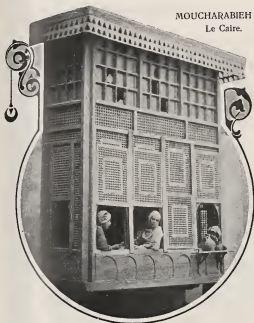


« Les tubercules sont très rares dans les muscles, même dans les cas où il en existe partout et en très grande abondance. »

MALASSEZ,

Membre de l'Académie de Médecine, Président de la Société de Biologie.

MOUCHARABIEH
Le Caire.



PERFIDE ALBION

Au xve siècle, Alain Chartier écrit « la Ballade de Fougières que les Anglois, anciens ennemis de France, prindrent (1448) pendant et durant les trêves comme parjures ». Après avoir débuté par ces vers :

Angloys, Angloys, chastiez-vous
De l'ung promettre et l'autre faire !

le poète poursuit en stigmatisant la mauvaise foi des Anglais :

Mais ceux qui coutumiers vous voient
D'essaler à chacun trahir
Sont provoqués à vous haïr,
En priant Dieu qu'il vous punisse.

Toujours vous voulez fourvoier
Faisant ce qu'onques peux ne fist.

Jamais homme saige ne simple
Ne doit à vous passer contract
S'il ne veut estre d'une gulmple
Affublé par vostre barat.

De Carthage ayez en mémoire
Et de Troye la punicion.

Donc, on suspectait déjà, il y a près de 500 ans, la bonne foi de nos voisins.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux)

Quand on considère les moyens d'action de la **CARNINE LEFRANCQ**, dont le capital est de 2 millions, ses dix années d'expérience ; quand on sait qu'elle a un abattoir, une usine qui a coûté 1 million et dans laquelle toutes les prescriptions de la science moderne sont scrupuleusement observées,

PEUT-ON RAISONNABLEMENT LUI PRÉFÉRER UN PRODUIT SIMILAIRE

« GOD SAVE THE KING »

Sait-on que ce chant national de nos amis d'Outre-Manche fut tout simplement emprunté à la France.

En effet, chaque fois que Louis XIV entraînait dans la Chapelle de Saint-Cyr, tout le chœur des nobles pensionnaires chantait ce motet, dont les paroles étaient de la Supérieure, et la musique, de Lulli :

Grand Dieu, sauvez le Roi ;
Grand Dieu, vengez le Roi ;
Vive le Roi !
Que, toujours glorieux,
Louis victorieux,
Vole à ses pieds ses ennemis
Toujours soumis !

Hændel, visitant Saint-Cyr, entendit cet air et fut enthousiasmé par l'effet majestueux et puissant de sa très simple orchestration. Il demanda la permission de le copier et l'offrit à Georges I^{er} de Hanovre, qui lui servit une généreuse pension.



CAFÉ EGYPTIEN



JEANNE D'ARC à DOMRÉMY
par HENRI CHAPU

LA CONVERSATION

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant, ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y assoie avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit pas les questions, de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité; la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien. On dispute pour s'éclairer; on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents; et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.

J.-J. ROUSSEAU.

MÉDECINE INFANTILE

J'ordonne journellement la *Carnine Lefrancq* et j'obtiens parfois de beaux résultats, tel par exemple un nourrisson de 4 mois, qui ne supportait plus rien et qui a pris quatre livres depuis deux mois, ou plutôt est ressuscité.

Docteur Archambault, Langeais (Indre-et-Loire).

J'ai toujours d'excellents résultats de l'emploi de la *Carnine Lefrancq*, que je prescris très fréquemment à la suite de l'ablation des végétations adénoïdes et des amygdales. Les enfants la prennent avec plaisir et s'en trouvent fort bien.

Docteur Le Couteur,
Brest (Finistère).

La *Carnine Lefrancq* est un produit admirable; ses effets sont merveilleux. Fréquemment prescrite chez les enfants, elle ne m'a donné jusqu'alors que d'excellents résultats.

Docteur Catrin, Médecin Inspecteur des Enfants assistés,
Crécy-sur-Serre (Aisne).

J'ai obtenu, avec la *Carnine Lefrancq*, des services importants, surtout dans le traitement de la gastro-entérite des nourrissons.

Docteur Gaudin, Roche-la-Molière (Loire).



CARLINE LEFRANCO: Dépôt Général: ETABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Professeur D'ARSONVAL

Arsonval est né le 8 juin 1851 à La Borie (Haute-Vienne). Ses études classiques, commencées au collège de Limoges, ont été terminées au collège Sainte-Barbe, à Paris.

En 1872, il commençait à Limoges ses études de médecine, qu'il venait finir à Paris, où il passait sa thèse, en 1877. Ce travail, où le jeune docteur exposait des *Recherches théoriques et expérimentales sur le rôle de l'élasticité pulmonaire*, fut couronné par la Faculté.

Chef du Laboratoire de Physique biologique à l'École pratique des Hautes Études (création de Paul Bert), en 1882; puis, en 1887, professeur suppléant à la Chaire de médecine du Collège de France, le docteur d'Arsonval devenait, en 1894, à la mort de Brown-Séquart, titulaire de cette Chaire. La même année, il héritait également du siège de l'illustre physiologiste à l'Académie des Sciences. Entre temps, en 1883, il avait été élu membre de l'Académie de Médecine en remplacement de Giraud-Teulon.

L'œuvre du professeur d'Arsonval, très considérable, se trouve un peu éparse, sous forme de mémoires, dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences, de la Société de Biologie, de la Société de Physique et dans divers organes spéciaux. Cette œuvre est caractérisée par l'application des méthodes de physique aux études biologiques et physiologiques.



Pour résoudre les problèmes dont il cherchait la solution, M. d'Arsonval a dû inventer de très nombreux instruments et appareils, qui se font tous remarquer par une ingéniosité très élégante, et une rare perfection au point de vue théorique. Malheureusement, leur manipulation un peu délicate ne leur a pas toujours permis de se répandre dans le domaine de la pratique.

Rappelons que, sous la dénomination de *Caractéristique d'excitation de d'Arsonval*, on désigne la courbe graphique engendrée par les contractions musculaires que déterminent les diverses variétés de courants électriques appliqués au niveau des muscles ou des nerfs. La *machine dynamo* de d'Arsonval est une modification de la machine magnéto en usage actuellement pour la production des courants sinusoïdaux.

Le savant biologiste est surtout connu, dans le public médical, par l'application des courants de haute fréquence au traitement de quelques maladies. Cette application, connue sous le nom de *Darsonvalisation*, se fait surtout en vue d'obtenir la diminution de la pression sanguine chez les hypertendus. C'est là, en effet, un résultat tout à fait surprenant de l'action des courants en question sur l'organisme humain.

Le professeur d'Arsonval a obtenu, en 1882, le prix Monthyon pour la physique expérimentale. Il est Commandeur de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Les foudres que manie le Jupiter moderne (de l'Académie des Sciences) sont des foudres bienfaisantes; et l'électricité qu'il dispense aux malheureux patients, dont les muscles se contractent sous le passage du courant, est une électricité thérapeutique. Le serpent d'Esculape en garantit la nature.

CARNINE LEFRANCQ

SUC MUSCULAIRE

:: de BŒUF CRU

INALTÉRABLE

préparé dans le VIDE et A FROID
par un procédé déposé à l'Académie
de Médecine.

S'emploie de 1 à 5 cuillerées

:: :: à bouche par jour,

à n'importe quel moment,

pure ou additionnée d'un liquide quelconque (eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.) **FROID ou TIÈDE.**



JEUNE FILLE EN PRIÈRE

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau d'EDGARD MAXENCE, Petit Palais des Champs-Élysées, Paris

On conteste souvent — et avec raison — la reconnaissance du malade envers son médecin, mais elle ne manque jamais de se produire lorsque celui-ci lui ordonne la

CARNINE LEFRANCO

parce que ses effets sont immédiats et durables.

Les résultats que j'obtiens avec la *Carnine Lefranco* sont incomparables ; je la prescris souvent comme étant un reconstituant

dont les malades sont toujours reconnaissants aux médecins,

de leur avoir recommandé l'emploi. Je vous félicite de nous avoir donné à connaître un aussi excellent produit.

Dr J.-J. José Domingo, Barcelone (Espagne).

Jugement de Napoléon I^{er} sur Diderot

« Diderot est le coryphée des philosophes et de l'encyclopédie. Sa pièce, le *Père de Famille*, mérite les plus grandes critiques. Tout y est faux et ridicule. A quoi bon parler à un insensé dans le fort de la fièvre chaude ? Ce sont des remèdes qu'il lui faut, de grandes mesures, et non des arguments. Qui ne sait que la seule victoire contre l'amour, c'est la fuite ?

« Mentor, quand il veut garantir Télémaque, le précipite dans la mer. Ulysse, quand il veut se préserver des sirènes, se fait lier, après avoir bouché avec de la cire les oreilles de ses compagnons. »



LA NTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

CINQUIÈME ANNÉE

N° 72

DÉCEMBRE 1910 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER. . . 15 FR.

SALVETTE ET BERNADOU

I

C'est la veille de Noël, dans une grosse ville de Bavière. Par les rues blanches de neige, dans la confusion du brouillard, le bruit des voitures et des cloches, la foule se presse, joyeuse, aux rôtisseries en plein vent, aux baraques, aux étalages. Frôlant avec un bruissement léger les boutiques enrubannées et fleuries, des branches de houx vert, des sapins entiers chargés de pendeloques passent portés à bras, dominant toutes les têtes, comme une ombre des forêts de Thuringe, un souvenir de nature dans la vie factice de l'hiver. Le jour tombe. Là-bas, derrière les jardins de la Résidence, on voit encore une lueur de soleil couchant, toute rouge à travers la brume, et il y a par la ville une telle gaieté, tant de préparatifs de fête que chaque lumière qui s'allume aux vitres semble pendre à un arbre de Noël. C'est qu'aujourd'hui n'est pas un Noël ordinaire! Nous sommes en l'an de grâce mil huit cent soixante-dix, et

la naissance du Christ n'est qu'un prétexte de plus pour boire à l'illustre Von der Than et célébrer le triomphe des guerriers bava-rois. Noël! Noël! les juifs de la ville basse eux-mêmes sont en liesse. Voilà le vieil Argustus Cahn qui tourne en courant le coin d la *Grappe bleue*. Jamais ses yeux de furet n'ont relui comme ce soir. Jamais sa petite quouette en broussaille n'a frétil-lé si allègrement. Dans sa manche usée aux cordes des besaces est passé un honnête petit panier, plein jusqu'aux bords, couvert d'une serviette bise, avec le goulot d'une bouteille et une branche de houx qui dé-passent.

Que diable le vieil usurier compte-t-il faire de tout cela? Est-ce qu'il fêterait Noël, lui aussi? Aurait-il réuni ses amis, sa fa-mille, pour boire à la patrie allemande?... Mais non. Tout le monde sait bien que le vieux Cahn n'a pas de patrie. Son *Vater-land* à lui, c'est son coffre-fort. Il n'a pas de famille non plus, pas d'amis; rien que

Aseptique et non Toxique, la *Carnine Lefrancq* n'altère pas les éléments anatomiques, au contact desquels elle est placée; en mobilisant les lymphocytes et les macrophages, elle active les défenses cellulaires de l'organisme et les processus de réintégration.

des créanciers. Ses fils, ses associés plutôt, sont partis depuis trois mois avec l'armée. Ils trafiquent là-bas derrière les fourgons de la landwehr, vendant de l'eau-de-vie, achetant des pendules, et, les soirs de bataille, s'en allant retourner les poches des morts, éventrer les sacs tombés aux fossés des routes. Trop vieux pour suivre ses enfants, le père Cahn est resté en Bavière, et il y fait des affaires magnifiques avec les prisonniers français. Toujours à rôder autour des baraquements, c'est lui qui rachète les montres, les aiguillettes, les médailles, les bons sur la poste. On le voit se glisser dans les hôpitaux, dans les ambulances. Il s'approche du lit des blessés, et leur demande tout bas en son hideux baragouin : *« Avez-vous guêlque jôsse à fentre ? »*

Et tenez ! en ce moment même, si vous le voyez trotter si vite avec son panier sous le bras, c'est que l'hôpital militaire ferme à cinq heures, et qu'il y a deux Français qui l'attendent là-haut, dans cette grande maison noire aux fenêtres grillées et étroites, où Noël n'a, pour éclairer sa veillée, que les pâles lumières qui gardent le chevet des mourants...

II

Ces deux Français s'appellent Salvette et Bernadou. Ce sont deux chasseurs à pied, deux Provençaux du même village, enrôlés au même bataillon et blessés par le même obus. Seulement Salvette avait la vie plus dure, et déjà il commence à se lever, à faire quelques pas de son lit à la fenêtre. Bernadou, lui, ne veut pas guérir. Dans les rideaux blafards de son lit d'hospice, sa figure paraît plus maigre, plus languissante de jour en jour ; et quand il parle du pays, du retour, c'est avec ce sourire triste des malades, où il y a bien plus de résignation que d'espérance. Aujourd'hui, cependant, il s'est animé un peu, en pensant à cette belle fête de Noël qui, dans nos campagnes de Provence, ressemble à un grand feu de joie allumé au milieu de l'hiver, en se rappelant les sorties des messes de minuit, l'église parée et lumineuse, les rues du village toutes noires, pleines de monde, puis la longue veillée autour de la table, les trois flambeaux traditionnels, l'aïoli, les escargots et la jolie cérémonie du *cacho fio*, (bûche de Noël) que le grand-père promène autour de la maison et arrose avec du vin cuit.

« Ah ! mon pauvre Salvette, quel triste Noël nous allons faire cette année !... Si

seulement on avait eu de quoi se payer un petit pain blanc et une fiole de vin clair !... Ça m'aurait fait plaisir avant de passer l'arme à gauche, d'arroser encore une fois le *cacho fio* avec toi... »

Et en parlant de pain blanc et de vin clair, le malade a ses yeux qui brillent. Mais comment faire ? Ils n'ont plus rien, les malheureux, ni argent, ni montre. Salvette garde bien encore dans la doublure de sa veste un bon de poste de quarante francs. Seulement c'est pour le jour où ils seront libres, et la première halte qu'on fera dans une auberge de France. Cet argent-là est sacré. Pas moyen d'y toucher... Pourtant ce pauvre Bernadou est si malade ! Qui sait s'il pourra jamais se remettre en route pour retourner là-bas ? Et puisque voilà un beau Noël qu'on peut encore fêter ensemble, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en profiter ?

Alors, sans rien dire à son *pays*, Salvette a décousu sa tunique pour prendre le bon de poste, et quand le vieux Cahn est venu comme tous les matins faire sa tournée dans les salles, après de longs débats, des discussions à voix basse, il lui a glissé dans la main ce carré de papier, raide et jauni, sentant la poudre et taché de sang. Depuis ce moment, Salvette a pris un air de mystère. Il se frotte les mains et rit tout seul en regardant Bernadou. Et maintenant que le jour tombe, il est là à guetter, le front collé aux vitres, jusqu'à ce qu'il ait vu, dans le brouillard de la place déserte, le vieil Argustus Cahn tout essoufflé, qui arrive, un petit panier au bras.

III

Ce minuit solennel, qui sonne à tous les clochers de la ville, tombe lugubrement dans la nuit blanche des malades. La salle d'hospice est silencieuse, éclairée seulement par les veilleuses suspendues au plafond. De grandes ombres errantes flottent sur les lits, les murs nus, avec un balancement perpétuel qui semble la respiration oppressée de tous les gens étendus là. Par moment, il y a des rêves qui parlent haut, des cauchemars qui gémissent, pendant que de la rue montent un murmure vague, des pas, des voix, confondus dans la nuit sonore et froide comme sous un porche de cathédrale. On sent la hâte recueillie, le mystère d'une fête religieuse traversant l'heure du sommeil et mettant dans la ville éteinte la lucur sourde des lanternes et l'embrasement des vitraux d'église.



Le Professeur Martinez VARGAZ
de l'Université de Barcelone

— « Est-ce que tu dors, Bernadou?... »

Tout doucement, sur la petite table, près du lit de son ami, Salvette a posé une bouteille de vin de Lunel, un pain rond, un joli pain de Noël où la branche de houx est plantée toute droite. Le blessé ouvre ses yeux cernés de fièvre. A la lumière indécise des veilleuses et sous le reflet blanc des grands toits où la lune s'éblouit dans la neige, ce Noël improvisé lui semble fantastique. — « Allons, réveille-toi, pays... Il ne sera pas dit que deux Provençaux auront laissé passer le réveillon, sans l'arroser d'un coup de clairette... » Et Salvette le redresse avec des soins de mère. Il emplit les gobelets, coupe le pain; et l'on trinque, et l'on parle de la Provence. Peu à peu Bernadou s'anime, s'attendrit. Le vin blanc, les souvenirs... Avec cette enfance que les malades retrouvent au fond de leur faiblesse, il demande à Salvette de lui chanter un Noël provençal. Le camarade ne demande pas mieux : « Voyons, lequel veux-tu ? Celui de l'Hôte ? ou les Trois Rois ? ou Saint Joseph m'a dit ? »

— « Non j'aime mieux les *Bergers*. C'est celui que nous chantions toujours à la maison... »

— Va pour les *Bergers* ! A demi-voix, la tête dans les rideaux, Salvette commence à fredonner. Tout à coup, au dernier couplet, quand les pâtres, venant voir Jésus dans son étable, ont déposé sur la crèche leur offrande d'œufs frais et de fromageons et que, les congédiant d'un air affable,

Joseph leur dit : Allons ! soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage.

Bergers,
Prenez votre congé...

voilà le pauvre Bernadou qui glisse et retombe lourdement sur l'oreiller. Son camarade, pensant qu'il s'endort, l'appelle, le secoue. Mais le blessé reste immobile, et la petite branche de houx, en travers sur le drap rigide, semble déjà la palme verte que l'on met au chevet des morts.

Salvette a compris. Alors, tout pleurant, un peu ivre de la fête et d'une si grande douleur, il reprend à pleine voix, dans le silence du dortoir, le joyeux refrain de Provence :

Bergers,
Prenez votre congé.

Alphonse DAUDET.

CHANTEUSE
ESPAGNOLE



Malgré les agrandissements successifs de notre Usine de ROMAINVILLE, celle-ci n'arrive que péniblement à répondre aux ordres qui nous parviennent, et c'est pour cela que nous venons d'installer une fabrication

à BARCELONE

Calle de Bailén, 127

pour satisfaire aux demandes chaque jour plus considérables de l'Espagne.



CARNINE LEFRANÇQ : Capital de 2.000.000 de francs. — Usine sur 12.000 mètres carrés

Se vend couramment dans les cinq parties du monde.

PROTESTATION

Dans le compte-rendu de la dernière réunion du Syndicat Médical de l'Arrondissement d'Orléans, le Rapporteur a dit :

- „ Parmi les spécialités pharmaceutiques, ou même
- „ cosmétiques, le Suc de Viande qui fait concurrence
- „ à la **Carnine Lefrancq**, cette dernière patronnée
- „ aussi par une Société de même nature que la
- „ Société exploitant ce Suc.

Le gérant de la Carnine Lefrancq, M. le Docteur Fumouze ayant, par lettre, énergiquement protesté et donné le démenti le plus formel à cette assertion, M. le Président du Syndicat Médical de l'Arrondissement d'Orléans nous a adressé la lettre suivante :

« J'ai communiqué votre lettre au Rapporteur.

« Celui-ci m'a dit tenir ces renseignements du Syndicat des Pharmaciens d'Orléans.

« Je me suis adressé à celui d'entre eux qui les avait fournis, il n'avait lui-même ces indications que de seconde main et a écrit au collègue qui les lui avait procurés.

« Il résulte de cette enquête, que c'est par déduction et sans preuves que l'on a affirmé au Rapporteur votre entente avec une Société Médicale.

« Votre réclamation est donc justifiée et j'en ferai part à mes collègues lors de notre prochaine Réunion.

« Une rectification sera faite au procès-verbal de la Séance. »

Notre succès considérable, et sans un seul précédent dans le commerce de la Pharmacie, paraît anormal à beaucoup de gens qui tentent de l'expliquer en alléguant que nous sommes affiliés à certaines sociétés médicales.

C'est vouloir nous retirer le mérite de tous nos efforts et ignorer la valeur thérapeutique *vraiment remarquable* de la Carnine Lefrancq.

C'est oublier que, sur notre capital de deux millions, nous avons consacré un million à notre Usine de Romainville; que, depuis plus de 10 ans, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour améliorer sans cesse notre fabrication qui a atteint aujourd'hui à la perfection.

Mais MM. les Médecins savent tout cela; ils savent que la Carnine Lefrancq est une préparation foncièrement honnête et nous savons, nous, que beaucoup d'entre eux la prescrivent quoique faisant partie d'un groupement quelconque.

On nous reproche notre prix élevé mais nous sommes certains que la Carnine, **suc concentré**, est beaucoup moins chère que la plupart des produits qu'on lui oppose, et puis où, comment et avec quoi fabrique-t-on ces produits

?

Dans les troubles gastriques de la seconde enfance, la **Carnine Lefrancq** est supérieure à tous les médicaments et régimes employés. Avec elle, les embarras gastriques, les indigestions, voire même la dyspepsie chronique ou aiguë, disparaissent lentement, mais progressivement et sûrement.

Les anémies consécutives s'effacent peu à peu, surtout si la **Carnine Lefrancq** est continuée suffisamment.

Docteur Gagnière,
Vaulx-Milieu (Isère).

Je vous prie de vouloir bien me faire envoyer deux flacons de **Carnine Lefrancq**, pour lesquels j'inclus ici un mandat poste de 17 francs. Les deux premiers flacons que vous m'avez envoyés et que j'ai fait prendre à un enfant de ma famille, lui ont fait grand bien : diminution des ganglions cervicaux, augmentation de poids de 2 kil. 300, teint plus vif, moins terreux. Aussi désiré-je continuer la cure avec votre excellente préparation.

Docteur Lefebvre,
Domfront (Orne).

INNOCUITÉ

ABSOLUE

GOUT

TRÈS AGRÉABLE



PAS UN ENFANT NE

LA REFUSE



IMMUNISANTE AU

PLUS HAUT DEGRÉ

DIX FOIS PLUS

ACTIVE QUE

SIROP

ANTISCORBUTIQUE

HUILE DE MORUE

ÉMULSIONS

ETC.



NE CONSTIPE PAS



Je suis heureux de vous signaler le beau succès que je viens d'avoir, en obtenant par la **Carnine Lefrancq**, la *Résurrection* dans toute l'acception du mot, d'un pauvre bébé de 26 mois, terrassé par une crise suraiguë de diarrhée cholériforme. L'enfant a très bien accepté votre délicieuse préparation, ce qui nous a fait le plus vif plaisir, car il refusait *systématiquement* toute chose.

Docteur Georges Couptry,
Bernay (Eure).

Un bébé de ma famille, âgé de 5 mois, dépérissait à vue d'œil et ne pouvait supporter le lait pur; j'ai eu l'idée d'essayer de mêler à son lait coupé la valeur d'une cuillerée à café de **Carnine Lefrancq** par 24 heures. Depuis lors, il augmente régulièrement de 12 à 13 gr. par jour. J'avais fait cet essai comme dernière ressource. Devant les bons effets produits par cette excellente préparation, je vous prierais de m'en envoyer un flacon.

Docteur Decourtieux,
Punhy (Somme).

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris

Le Professeur Martinez VARGAZ de l'Université de Barcelone

Don Andrés Martinez Vargaz est né à Barbastro, province de Huesca, en 1861.

Après de brillantes études médicales faites à l'Université de Saragosse, études qu'il couronnait par la soutenance d'une thèse très remarquée, le docteur Martinez Vargaz était nommé médecin des Hôpitaux à Madrid, en 1884, puis en 1888 professeur à l'Université de Grenade, où il obtenait la chaire des Maladies de l'enfance. En 1892, il passait à l'Université de Barcelone.

Le professeur Martinez Vargaz s'est entièrement consacré à la médecine des enfants. En 1892, il combattait la théorie de Landouzy et soutenait que les pleurésies purulentes ne sont pas tuberculeuses et que leur guérison, par le traitement chirurgical, est d'autant mieux assuré qu'elles sont plus franchement purulentes. En 1895, il montrait la nécessité de supprimer, après la résection des côtes, les irrigations pleurales comme étant capables de compromettre la guérison. Plus tard, il attirait l'attention sur l'hypothermie dans la grippe, comme signe diagnostique.

A son autorité de clinicien et à son habileté d'opérateur très expert en chirurgie infantile, le docteur Martinez Vargaz joint la renommée d'être un écrivain spécialiste très recherché. Il a rédigé le chapitre « Myosites aiguës » dans le *Traité des maladies de l'enfance*, de Grancher et Comby; il a écrit deux articles anglais et un article espagnol dans l'ouvrage : *Festschrift in Honor of A. Jucobi* (New-York, 1900), et aussi un chapitre du livre : *In Honor of Nicholas Senn* (Chicago, 1907). Citons encore plusieurs articles parus dans *Monatschrift für Kinderheilkunde*, dans les *Annales de médecine et de chirurgie infantiles*, etc. Le professeur Martinez Vargaz parle, en effet, presque toutes les langues vivantes. Son rôle dans les Congrès a été très actif, et il fut président d'honneur de presque tous les Congrès internationaux de pédiatrie, de gouttes de lait, d'hygiène scolaire, etc.

Directeur de la *Medicina de los Niños*, l'unique journal consacré en Espagne aux maladies de l'enfance, il est en outre collaborateur de revues scientifiques anglaises, allemandes et françaises.

On doit à son initiative la fondation de deux dispensaires pour les maladies de l'enfance, l'un à Grenade, en 1888, et l'autre à Barcelone, en 1892; on lui doit encore l'organisation de l'enseignement de l'hygiène dans les lycées de garçons et de filles et dans les principales écoles (1900).

Le professeur Martinez Vargaz est membre de l'Académie royale de médecine depuis 1893, membre d'honneur de la Société de pédiatrie de Moscou et membre correspondant de la Société de pédiatrie de Paris.



PORTRAIT-CHARGE. — Grand pontife de la médecine infantile, entouré de ses œuvres et la plume à la main, le professeur Martinez Vargaz reçoit l'hommage reconnaissant de ses deux enfants chéris, les dispensaires de Grenade et de Barcelone.

JE M'EN MOQUE COMME DE L'AN QUARANTE

Au ^x^e siècle, une opinion universellement répandue était que la fin du monde devait arriver en l'an 1040. La peur avait gagné tous les esprits, on faisait pénitence, se détachant des biens de la terre pour obtenir la rémission des péchés. Mais l'époque redoutable arriva sans amener aucune perturbation,

aussi une évolution se fit aussitôt. Ne craignant plus la disparition de la société, la date latidique étant passée, on prit l'habitude de se servir de l'expression « Je m'en moque comme de l'an quarante ! » chaque fois qu'on éprouvait de l'indifférence pour une menace quelconque qui devait rester sans effet.



LA VIE SIMPLE (Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'André Brouillet, Petit Palais, Paris)